

VIVRE
roman

Été

L'été précédent notre séparation — était-ce perdu d'avance avec Marie ? —, j'avais passé quelques semaines à Shanghai, ce n'était pas vraiment un déplacement professionnel, plutôt un voyage d'agrément, même si Marie m'avait confié une sorte de mission (mais je n'ai pas envie d'entrer dans les détails). Le jour de mon arrivée à Shanghai, Zhang Xiangzhi, relation d'affaires de Marie, vint m'accueillir à l'aéroport. Je ne l'avais vu qu'une fois auparavant, à Paris, et je l'aperçus en conversation avec un policier juste derrière les guérites de contrôle des passeports, avec des lunettes de soleil très noires qui couvraient son visage. Il devait avoir une quarantaine d'années, les joues rondes, les traits empâtés, la peau lisse et cuivrée. Nous attendions ma valise en bordure du tapis roulant et nous avons à peine échangé quelques mots en mauvais anglais depuis mon arrivée qu'il sortit un téléphone portable de sa poche et me l'offrit pour me souhaiter la bienvenue en Chine. *Present for you*, me dit-il, ce qui me plongea dans une extrême perplexité. Je ne comprenais pas très bien l'urgence qu'il y avait de me doter d'un téléphone portable, un portable d'occasion, assez moche, gris terne, sans emballage ni mode d'emploi. Pour me localiser en permanence, surveiller mes déplacements et me garder à l'œil ? Je ressentais une inquiétude diffuse, encore renforcée par la fatigue du voyage et la tension d'arriver dans une ville inconnue, et je le suivais en silence vers la sortie dans le grand hall des arrivées de l'aéroport de Shanghai Pudong.

Passées les portes en verre coulissantes, l'homme fit un bref appel muet de la main et une Mercedes grise flambant neuve vint se garer devant nous au ralenti. Il s'installa au volant, laissant le chauffeur, un jeune type à la présence fluide qui frôlait l'inexistence, monter à l'arrière après avoir ranger ma valise dans le coffre. Assis au volant, Zhang Xiangzhi m'invita à prendre place à côté de lui, dans un confortable fauteuil aux accoudoirs en cuir crème, tandis qu'il jouait avec une touche pour augmenter la climatisation, qui se mit à vibrer doucement dans l'habitacle. Je lui remis l'enveloppe en papier kraft que Marie m'avait confiée pour lui (qui contenait vingt-cinq mille dollars en liquide). Il l'ouvrit, fit glisser le pouce sur le tranchant des coupures pour recompter l'argent rapidement et rangea l'enveloppe dans la poche arrière de son pantalon en se soulevant sur le siège. Il boucla avec soin sa ceinture de sécurité, et nous quittâmes lentement l'aéroport pour prendre l'autoroute en direction de Shanghai. Nous ne disions rien, il ne parlait pas français et à peine anglais, nous échangeions des sourires de temps à autre. Il portait une chemisette grisâtre à manches courtes, avec une chaînette en or autour du cou et un pendentif énigmatique, en forme de serre de dragon stylisée. Je tenais toujours le téléphone portable qu'il m'avait offert sur mes genoux, ne sachant qu'en faire et me demandant pourquoi on me l'avait donné (simple attention de bienvenue en Chine ?). Je savais que Zhang Xiangzhi menait depuis quelques années des opérations immobilières pour le compte de Marie, peut-être douteuses et illicites, locations et ventes de baux commerciaux, rachats de surfaces constructibles dans des zones désaffectées, le tout vraisemblablement entaché de corruption et de commissions occultes. Depuis ses premiers succès au Japon, et des débuts prometteurs à Hongkong et à Pékin, Marie avait souhaité acquérir de nouvelles vitrines en Chine, à Shanghai et dans le Sud du pays, avec des projets déjà bien avancés d'ouvrir des succursales à Shenzhen et à Canton. Mais, jusqu'à présent, je n'avais jamais entendu dire que ce Zhang Xiangzhi était lié au crime organisé.

Arrivé à l'hôtel Hansen, où une chambre m'avait été réservée, Zhang Xiangzhi gara la Mercedes dans la cour privée intérieure. Ne me laissant aucune initiative, il prit ma valise et m'accompagna à la réception. Il n'était en rien à l'origine de la réservation de la

chambre, qui avait été faite depuis Paris par une agence de voyage (une formule *Escapade* d'une semaine, voyage et hôtel compris, à laquelle j'avais fait ajouter une semaine de séjour supplémentaire pour mon propre agrément), mais il continua de prendre les choses en mains et, me faisant asseoir à l'écart dans un canapé, il se présenta seul à la réception pour enregistrer mon arrivée. Je l'attendais près de la baie vitrée qui jouxtait les portes coulissantes de l'entrée, à côté d'un morne alignement de bacs de plantes vertes asséchées et poussiéreuses, et je le regardais remplir ma fiche de renseignements à la réception. A un moment, il revint vers moi, rapide, soucieux, la main pressée, et me demanda mon passeport. Il retourna au comptoir et je suivis des yeux mon passeport avec inquiétude, le regardant passer de main en main en craignant de le voir soudain escamoté comme dans un tour de bonneteau entre les mains d'un des nombreux employés qui s'activaient derrière le comptoir. Après quelques nouvelles minutes d'attente, Zhang Xiangzhi revint vers moi avec la carte magnétique de ma chambre, rangée dans un petit étui en carton rouge et blanc décoré d'idéogrammes déliés, mais il ne me la donna pas, il la garda à la main. Il empoigna ma valise et m'invita à le suivre, prit le chemin des ascenseurs pour monter dans la chambre.

C'était un hôtel trois étoiles, propre et calme, nous ne croisâmes personne à l'étage, je suivais Zhang Xiangzhi qui portait ma valise dans un long couloir désert, un chariot de ménage abandonné encombrait le passage. Zhang Xiangzhi introduisit la carte magnétique dans la serrure de la porte et nous entrâmes dans la chambre, très sombre, les rideaux étaient tirés. Je cherchai à allumer la lumière dans le vestibule, mais les balanciers des interrupteurs tournaient à vide. Je voulus allumer la lampe de chevet, mais elle ne marchait pas non plus, il n'y avait pas de courant dans la chambre. Zhang Xiangzhi m'indiqua un petit réceptacle fixé au mur près de la porte d'entrée, dans lequel il fallait glisser la carte pour obtenir l'électricité. Il fit glisser lentement la carte dans l'urne, en démonstration, et toutes les lumières s'allumèrent à la fois, aussi bien dans la penderie que dans le cabinet de toilette, un ventilateur se réveilla dans la salle de bain et l'air conditionné se mit bruyamment en route dans la pièce. Zhang Xiangzhi alla ouvrir les rideaux et resta un moment à la fenêtre, pensif, à regarder la Mercedes neuve garée en contrebas dans la cour intérieure. Puis, il se retourna. Je crus qu'il allait partir, mais non, il alla s'asseoir sur un fauteuil. Il se croisa les jambes et sortit son propre téléphone portable de sa poche, ultra compact, avec un volet rétractable et des accroches en titane, et, sans paraître se préoccuper le moins du monde de ma présence (j'attendais debout dans la chambre, j'étais fatigué par le voyage, j'avais envie de prendre une douche et de m'étendre sur le lit), il se mit à composer un numéro sur le cadran, en suivant à la lettre les instructions d'une carte téléphonique bleutée en équilibre sur sa cuisse, sur laquelle était écrit IP, suivis d'idéogrammes et de chiffres codés. Il recommença à une ou deux reprises, il paraissait perdre patience, avant d'arriver à ses fins et d'attirer brusquement mon attention, d'un grand geste de la main, me faisant venir, accourir à ses côtés, pour me tendre précipitamment l'appareil. Je ne savais quoi dire, ni où parler, ni qui me parlerait, ni en quelle langue, avant d'entendre une voix féminine dire allô, apparemment en français, allô, répétait-elle. Allô, finis-je par dire. Allô, dit-elle. Le quiproquo était complet (je me sentais mal, j'avais envie de raccrocher). Marie ? Les yeux perçants et attentifs levés vers moi, Zhang Xiangzhi m'invitait à entamer la conversation en me disant que c'était Marie au téléphone — Marie, Marie, répétait-il en désignant l'appareil —, et je finis par comprendre qu'il avait composé le numéro de téléphone de Marie à Paris, son numéro au bureau, le seul qui était en sa possession, et que j'étais en communication avec une secrétaire de la maison de couture *Allons-y Allons-o*. Mais je n'avais pas du tout envie de parler à Marie maintenant, surtout en sa présence. Me sentant de plus en plus mal à l'aise, je voulus de nouveau raccrocher, mais je ne savais comment procéder, sur quelle touche appuyer, comment éteindre cet appareil, et, le gardant à la main comme un objet incandescent qui me brûlait les doigts, je le lui rendis précipitamment pour m'en débarrasser. Il replia le téléphone en deux, pensif. Il reprit la carte téléphonique posée sur sa cuisse, la tapota contre le dos de sa main comme pour l'épousseter, et me la tendit à distance sans quitter son fauteuil. *For you*, me dit-il, et il m'expliqua en anglais que, si je voulais téléphoner, je devais exclusivement me servir de cette carte, composer le 17910, puis le 2, pour avoir les

instructions en anglais (le 1 en mandarin, si ça me chantait), puis le numéro de la carte, suivi du code (PIN) 4447, puis le numéro, 00, pour l'étranger, 33 pour la France, etc. *Understand ?* dit-il. Je dis que oui, plus ou moins (le principe, en tout cas, peut-être pas les détails, je n'avais pas retenu tous les numéros, je n'aurais pas été capable de répéter). Si je voulais téléphoner, me dit-il, il fallait toujours passer par l'intermédiaire de cette carte, toujours, dit-il, et, me désignant le vieux téléphone de la chambre d'hôtel posé sur la table de chevet, il me fit non à distance de la main, avec force, comme un ordre, un commandement. *No*, dit-il. *Understand ? No. Never. Very expensive*, dit-il, *very very expensive*.

Dans les jours qui suivirent, Zhang Xiangzhi se contenta de m'appeler une ou deux fois sur le téléphone portable pour me demander des nouvelles de mon séjour ou m'inviter à déjeuner. Depuis mon arrivée, je passais la plupart de mes journées seul, je ne faisais pas grand-chose, je ne connaissais personne à Shanghai. Je me promenais dans la ville, je mangeais au hasard, des brochettes de rognons épicées au coin des rues, des bols de nouilles brûlants dans des bouis-bouis bondés, parfois des menus plus élaborés dans des restaurants de grand hôtel, où je consultais longuement la carte dans des salles à manger kitsch et désertes. L'après-midi, je faisais la sieste dans ma chambre, et je ne ressortais de l'hôtel qu'à la nuit tombée, quand l'air s'était quelque peu rafraîchi. Je marchais dans la nuit tiède, perdu dans mes pensées, remontais Nanjing Road, indifférent au bruit et à l'animation des boutiques illuminées de néons multicolores. Mes pas aimantés par le fleuve, je finissais toujours par déboucher sur le Bund et son air marin. Je traversais le passage souterrain, et je déambulais lentement sur la promenade le long du fleuve, laissant traîner le regard sur la rangée de vieux bâtiments européens aux toits illuminés qui jetaient dans la nuit un halo de lumière verte dont les pâleurs d'émeraude se reflétaient en tremblant dans les eaux du Huangpu. Sur l'autre rive, par-delà les flots encrassés de déchets végétaux, boues et algues qui stagnaient dans l'obscurité dans un ressac majestueux en suspension à la surface de l'eau, se lisait dans le ciel la ligne futuriste des gratte-ciel de Pudong qui s'élevaient dans la nuit, avec la boule caractéristique de l'Oriental Pearl, et, plus loin, sur la droite, comme en retrait, modeste et à peine éclairée, la majesté discrète de la tour Jinmao. Accoudé au parapet, pensif, je regardais la surface noire et ondulante du fleuve dans l'obscurité, et je songeais diffusément à mes amours, avec cette mélancolie rêveuse que suscite la pensée de l'amour quand elle est jointe à celle de la nuit, de l'eau, de l'univers.

Etait-ce perdu d'avance, ma relation avec Marie ? Que pouvais-je en savoir alors ? Et que se serait-il passé si je n'avais pas rencontré Li Qi lors de ce séjour ?

Il n'était pas prévu que j'aille à Pékin pendant ce voyage, et la décision d'y passer quelques jours avait été prise à l'improviste, lors d'un vernissage où m'avait emmené Zhang Xiangzhi. L'exposition (Zhang Xiangzhi m'avait téléphoné un soir au pied levé pour me demander si je voulais l'accompagner) se tenait à la périphérie de la ville, dans un grand hangar aménagé en galerie d'art contemporain, où les artistes, deux Chinois de Hongkong, présentaient des vidéos mobiles, les projecteurs fixés dans le vide à des tiges métalliques qui se balançaient doucement dans l'espace plongé dans le noir, les images projetées se diluant sur les murs, se séparant et se décomposant pour se rejoindre et se quitter à nouveau. L'exposition s'appelait RUPTURES, et c'est là que je fis la connaissance de Li Qi. Elle était assise par terre sur le sol en béton la première fois que je l'ai vue, seule dans la pièce, adossée au mur, longs cheveux noirs et veste en cuir crème. Je l'avais tout de suite remarquée, mais je ne lui avais adressé la parole que plus tard, à proximité du buffet, vins australiens et bières chinoises en bouteilles disposés en vrac sur une table à tréteaux qui accueillait des piles de prospectus et des catalogues d'expositions. Elle avait remarqué que je n'étais pas Chinois (sa perspicacité m'avait amusé, et qu'est-ce qui vous fait croire ça ? avais-je dit, votre sourire avait-elle dit, votre léger sourire — tout ceci en anglais et sans se départir de ce léger sourire qui nous venait aux lèvres depuis que nous nous parlions, qu'un rien déclenchait et que semblait nourrir en permanence le plus bénin combustible), et nous avons été nous asseoir sur un banc dans le terrain vague qui jouxtait la galerie avec deux bouteilles

de Tsingtao, puis quatre, puis six, puis la nuit, doucement, était tombée, et nous étions toujours ensemble, silhouettes en ombres on ne peut plus chinoises éclairées par intermittence par de mouvants jeux de lumière teintés de vert et rouge qui provenaient des projections vidéos mobiles à l'intérieur de la galerie. Des essais de sonorisation avaient lieu dans le hangar, et de brusques bouffées de *metal rock* chinois emplissaient soudain l'air calme de la nuit en faisant vibrer les vitres et les tôles. On ne s'entendait plus et je m'approchai d'elle, mais plutôt que d'élever la voix pour couvrir la musique, je continuais de lui parler à voix basse en frôlant ses cheveux, tout près de son oreille, je sentais l'odeur de son cou, quasiment le contact de sa peau contre mes lèvres, elle se laissait faire, elle ne bougeait pas, elle n'avait rien entrepris pour se soustraire à ma présence — je voyais ses yeux dans la nuit qui regardaient au loin en m'écoutant — et je compris que quelque chose de très tendre était en train de naître. Elle m'avait expliqué qu'elle devait se rendre à Pékin le lendemain pour son travail et m'avait proposé de l'accompagner, je ne pourrais rester qu'une ou deux nuits, rien ne m'empêchait de revenir dès le surlendemain à Shanghai, le train de nuit était confortable et ne coûtait pas cher, et, de toutes manières, je n'avais rien de particulier à faire à Shanghai. N'est-ce pas ? J'avais hésité, pas très longtemps, et je lui avais souri, je l'avais regardée longuement dans les yeux en m'interrogeant sur la nature exacte de cette proposition et de ses éventuels, implicites et déjà délicieux, sous-entendus amoureux.

Le jour du départ, j'avais quitté l'hôtel en début de soirée. Comme j'avais du temps devant moi, plutôt que de prendre un taxi, je m'étais rendu à la gare en autobus. Je n'avais pas pris de bagage, seulement un sac à dos, qui contenait quelques affaires de toilettes, mon appareil-photo, ainsi que le téléphone portable qu'on m'avait offert et qui ne sonnait jamais (mais personne n'avait le numéro à l'exception de Zhang Xiangzhi, et de Marie, à qui je l'avais laissé quand je l'avais appelée de l'hôtel). Il faisait déjà nuit lorsque l'autobus arriva et je descendis sur le parvis, m'avançai vers la gare en cherchant Li Qi des yeux dans la foule. Nous nous étions donné rendez-vous devant la gare de Shanghai, autant dire en Chine. Des milliers de personnes se trouvaient là, qui entraient et sortaient du bâtiment illuminé, tandis que des centaines de voyageurs étaient massés à l'extérieur le long des parois transparentes du rez-de-chaussée de la gare, assis et désœuvrés, avec quelque chose de borné et de noir dans le visage, des paysans qui venaient d'arriver ou qui attendaient un train pour repartir dans leurs campagnes, avec des quantités inimaginables de sacs et de valises, mal fermés, mal ficelés, des caisses et des cartons entrouverts, des sacs en jute, des fourniments, des baluchons, parfois de simples bâches desquelles dépassaient des réchauds, des thermos, des casseroles. J'attendais là debout dans l'air chaud qui empestait l'égout, la sueur et le vêtement sale. Je ne bougeais pas dans la foule, je me sentais l'objet de chuchotements furtifs et de regards en coin, des mendiants s'approchaient de moi qui venaient m'importuner après m'avoir jaugé un instant à distance et finissaient par s'éloigner en claudiquant devant mes refus, une large béquille en bois sous l'aisselle, tandis qu'une femme apathique demeurait à mes côtés, le regard buté, voûtée et la main tendue, immobile, les yeux infiniment tristes.

J'étais sur le point de penser que Li Qi ne viendrait pas (tout ceci avait été si soudain, la veille, nous ne nous connaissions pas encore), quand je l'aperçus soudain dans la foule qui courait vers moi pour me rejoindre. Elle me prit le bras en arrivant à ma hauteur, elle portait une veste blanche légère et flottante, à peine une veste, plutôt une chemise ouverte sur un bustier noir. Elle me sourit, et, à son cou, je remarquai un minuscule éclat de jade qui pendait sur sa peau nue. Ainsi, elle était là, elle était venue. Mais, quasiment dans le même temps, dans son sillage pour ainsi dire, j'aperçus dans la nuit le visage de Zhang Xiangzhi qui s'avançait lentement sur l'esplanade derrière ses lunettes noires, en faisant tinter ses clés de voiture entre ses doigts. Après avoir salué nos retrouvailles d'un sourire qui me parut ironique, voire légèrement goguenard, comme s'il voulait souligner le mauvais tour qu'il venait de me jouer — ou que j'aurais essayé moi-même de lui jouer et dont il n'aurait pas été dupe — il s'éloigna pour passer un coup de téléphone sur son téléphone portable. Que faisait-il là ? Avait-il simplement

accompagné Li Qi en voiture à la gare ? Certes, il n'y avait rien d'étonnant à ce que Li Qi connaisse Zhang Xiangzhi, c'était même lui, indirectement, qui me l'avait présentée, mais je ne comprenais pas comment il avait été mis au courant de notre voyage (et je fus encore plus désorienté quand Li Qi m'apprit qu'il venait avec nous à Pékin).

Je ne comprenais rien à ce qui se passait, et je me sentis soudain envahi par une vague d'inquiétude, de déplaisir et de doute, mais je ne posais pas de question, depuis que j'étais en Chine, tant de choses me paraissaient obscures et indéchiffrables, que je n'essayais même pas d'élucider, suivant simplement le cours des événements. Nous nous éloignâmes dans une direction opposée à celle de la gare et traversâmes une large avenue parmi les phares blancs et aveuglants des voitures pour entrer dans un vieux bâtiment en briques, où, dans un clair-obscur jaunâtre, flottaient des odeurs vénéneuses, aux relents de chou rance, de moisi et de pisse. Deux policiers en faction veillaient à la porte, indifférents et silencieux, en uniforme, une matraque au côté. Nous étions à peine entrés dans le hall qu'une nuée d'hommes nous suivit à la trace comme un essaim de mouches, véhéments et volubiles, en essayant de nous vendre des billets de train au marché noir. C'était un vaste hall aux allures de salle de paris clandestins qui bruissait d'animation, avec une billetterie vieillotte et des guichets déserts, des mégots sur le sol, des barquettes de repas tordues abandonnées par terre, et des crachats humides, un peu partout, en constellations étoilées sur le carrelage, qui luisaient d'un éclat nacré dans l'ombre blafarde. Zhang Xiangzhi se mit à examiner les tickets que les vendeurs lui proposaient et suivit un petit groupe à l'ombre d'un pilier. Cerné par une dizaine de types qui le collaient de près, seule sa tête dépassait encore d'un hérissé de bras et d'épaules en mouvement, il sortit de sa poche une pleine liasse de coupures de cent yuans d'un rouge rose décoloré et détacha, en les comptant ostensiblement avec le pouce, six billets de sa liasse, qu'il tendit au vendeur. Le vendeur les repoussa violemment, la mine outrée, gesticulant pour dire qu'il ne pouvait accepter une telle offre, mimant qu'on l'égorgeait, et chercha à se saisir de force de toute la liasse pour obtenir davantage dans une négociation devenue maintenant sauvage et qui était en train de virer à l'incident, à la rixe, au pugilat. Finalement, se dégageant d'un coup d'épaule de la mainmise du groupe, Zhang Xiangzhi ajouta trois billets de vingt yuans chiffonnés aux six coupures de cent yuans qu'il proposait, et l'échange se fit, rapide, brutal, trois tickets de train Shanghai-Pékin contre six cent soixante yuans cash.

Une rangée de policiers en uniforme observait les voyageurs qui entraient dans la gare et en arrêtaient un de temps à autre pour lui poser quelques questions et contrôler son identité. J'avais déposé mon sac à dos sur le tapis roulant du contrôle de sécurité pour le passer aux rayons X, et un fonctionnaire de police assis dans une cabine vitrée examinait son contenu sur un écran de contrôle, les contours noirs et nets de l'appareil-photo et du téléphone portable, tandis que mes sous-vêtements, plus éthérés, grisâtres et à peine matérialisés, paraissaient flotter sur une corde à linge invisible à la surface de l'écran, chaussettes irradiées et caleçons dans les limbes. Nous avons pris des escaliers roulants pour rejoindre le premier étage de la gare, et nous suivions de longs couloirs aveugles percés de portes d'embarquement semblables à celles d'un aéroport. La salle d'attente du train Shanghai-Pékin était bondée, et nous nous frayâmes difficilement un chemin dans la foule, parmi des sacs et des valises qui encombraient le sol, en direction de tourniquets condamnés par des chaînettes sur lesquels veillaient une armée de contrôleurs. Repartant aussitôt en sens inverse, retraversant péniblement la foule, Zhang Xiangzhi alla chercher des boissons et quelques revues pour le voyage, et, pour la première fois depuis la veille, je me retrouvai seul avec Li Qi. Je regardais son visage immobile et songeur, ses longs cheveux noirs qui tombaient sur ses joues, et je me demandais pourquoi elle m'avait proposé de faire ce voyage avec elle, alors que, dans le même temps, elle avait proposé à Zhang Xiangzhi de nous accompagner (car c'était elle, vraisemblablement, qui lui en avait parlé, comment, sinon, aurait-il été au courant ?). Mon trouble alla encore croissant quand Li Qi, qui était restée plutôt réservée et distante avec moi depuis nos retrouvailles, profita manifestement de l'absence de Zhang Xiangzhi pour entrouvrir sa valise et en sortir un petit paquet emballé dans un papier cadeau bleu, qu'elle me tendit les yeux baissés, avec une émotion visible. Je lui

souris, ne sachant que dire. Je gardais le paquet à la main, sans l'ouvrir, et, pour mettre un terme au trouble réciproque dans lequel nous nous trouvions, je me rapprochai d'elle pour la remercier en même temps qu'elle s'avavançait vers moi, et nous nous fîmes gauchement la bise dans la foule, avec une timidité maladroite qui me troubla d'autant plus que nos lèvres s'effleurèrent pas si fortuitement que ça, tandis que nos yeux se croisaient fugitivement et communiquèrent une fraction de seconde dans l'intelligence de cet instant.

Je revois le train de nuit immobilisé sur le quai de la gare de Shanghai quelques minutes avant le départ, les wagons bleus bombés éclairés de l'intérieur, à travers lesquels se devinaient des rangées de couchettes dans les compartiments. Nous remontions le long du train dans la pénombre verdâtre d'un quai sombre que tamisaient des halos de réverbères qui diffusaient une lumière blanche le long du convoi à l'arrêt. Zhang Xiangzhi, qui nous précédait, présenta les billets à la contrôleuse, une jeune femme en uniforme bleu rouge, avec casquette et galons dorés, qui se tenait à la porte du wagon. Elle vérifia longuement nos identités, tournant et retournant les passeports, examinant avec attention mon visa, puis elle poinçonna les tickets et cocha des numéros sur sa feuille de contrôle avant de nous laisser monter dans le train. Progressant avec difficulté dans le couloir pour rejoindre nos places, nous apercevions des gens déjà installés sur leurs couchettes, qui buvaient du thé assis sur la banquette du bas, la tête ployée sous le auvent de la couchette médiane, ou nichés au sommet, tels des rapaces solitaires, étendus en chien de fusil, un journal à la main, les pieds en chaussettes sur le protège-drap blanc pelucheux. Un chariot métallique chargé de fruits, de boissons et de soupes instantanées, était englué au milieu du couloir, la jeune employée, tête nue et badgée, tempêtait pour se frayer un chemin, se retournait pour essayer d'attirer l'attention d'un contrôleur. Ici et là, dans l'allée, quelqu'un en bras de chemise était perché sur une échelle, qui hissait des gros sacs et des valises et les casait dans les caissons à bagage sous les yeux d'un couple de vieux restés en bas, très dignes, vêtus de coton bleu. Nous primes possession de nos couchettes, et j'allai attendre le départ du train dans le couloir, me penchai à la vitre tandis que le train s'ébranlait et s'éloignait le long du quai.

Quelques minutes après le départ, comme nous remontions le convoi en direction du wagon-restaurant, je remarquai qu'une des portes de communication entre les wagons avait été brisée, sans doute récemment, des éclats de verre jonchaient le sol du couloir et des traces de sang séché constellaient la paroi, une tache plus grande, centrale, et des milliers de gouttelettes autour, minuscules, pailletées, d'une couleur rouge brun. Un simple plastique, maintenu par des bandes adhésives de mauvaise qualité que les courants d'air faisaient battre mollement, avait été fixé à l'endroit où la vitre avait été cassée, entortillé autour des barres de protection de la porte. Il n'y avait aucun vestige d'une éventuelle bagarre ou de quelque accident, aucune trace qui permettait de deviner ce qui avait pu se passer. J'avais ralenti l'allure pour contourner le verre brisé, et Zhang Xiangzhi avait continué en direction du wagon-restaurant. Je m'étais arrêté un instant devant cette tache de sang mystérieuse et Li Qi s'était attardée près de moi. Puis, dans la brève hésitation que nous marquâmes l'un et l'autre avant de repartir, nos épaules se touchèrent, s'effleurèrent presque consciemment, s'abandonnèrent l'une à l'autre, il était impossible que ce fût fortuit, nos regards se croisèrent et je sus alors avec certitude qu'elle aussi avait été consciente de ce nouveau contact secret entre nous, comme une ébauche, la rapide esquisse de l'étreinte plus complète, de nouveau différée, qui ne tarderait plus.

Nous avons pris place dans le wagon-restaurant et commandé quelques plats, des brochettes et du porc, du riz, des nouilles sautées. La nappe était tachée de traces de thé brunâtres et de sauce d'un précédent repas, des cendres débordaient d'une soucoupe remplie de mégots. Li Qi mangeait en silence, levait les yeux de temps à autre pour m'adresser un bref regard de connivence, qui échappait à Zhang Xiangzhi. Au fond du wagon, près des cuisines, un petit attroupement s'était formé autour d'un jeune Chinois torse nu avachi sur une banquette, un mouchoir ensanglanté en boule sur

l'arcade sourcilière. Il paraissait sans force, sa chemise blanche couverte de sang séché qu'il avait enlevée et posée sur la table parmi des restes de repas, le vêtement en boule sur la nappe, froissé, chiffonné, une manche baignant dans la sauce. Assis en face de lui, deux flics en uniformes et casquettes réglementaires lui posaient question sur question sans ménagement, lui secouaient le bras de temps à autre pour qu'il réponde. Mais le jeune type paraissait à bout de force, au bord de l'évanouissement, il transpirait lourdement, un filet de salive s'écoulant de ses lèvres, le front et le cou moite, la sueur allait se mêler aux filets de sang séché sur ses joues et sur ses seins, collés en croûtes autour de ses tétons. Un employé du train finit par le prendre par le bras et le souleva, et il fut embarqué par les policiers et les contrôleurs, suivis d'un cortège chuchotant et clairsemé, dont une jeune fille surexcitée, les cheveux en désordre, avec un escarpin rouge tordu à la main, qu'elle brandissait de temps à autre pour ponctuer ses phrases en menaçant le jeune type de lui balancer un coup d'escarpin dans la gueule.

Nous avons fini de dîner, les canettes de bière vides s'amassaient devant nous sur la nappe douteuse, d'un blanc sale, en épais coton rêche. Je regardais le paysage à travers la vitre, des rizières dans la nuit, quelques bâtiments de fermes isolées au loin. Une serveuse, les gestes las, avec un tablier blanc et une petite couronne de tissu dans les cheveux, remontait le wagon en débarrassant les tables les unes après les autres, prenait les plats et les assiettes sales et les répartissait sur un chariot, puis s'emparait des nappes, d'un seul geste, un pincement des doigts au centre de la table, et les jetait dans un grand panier à linge qu'elle faisait avancer à son rythme sur le sol en le traînant par terre entre ses jambes. Zhang Xiangzhi avait demandé l'addition, et il transpirait en silence dans sa chemisette grisâtre, se passant à l'occasion un mouchoir sur le front et dans le cou. Je regardais sa silhouette épaisse en reflet sur la vitre. Il portait toujours ses lunettes de soleil, très noires, ses pommettes luisaient de transpiration. Nous avions à peine échangé quelques mots depuis le début du voyage, de temps à autre il me désignait quelque chose de façon autoritaire et bourrue (ma canette de bière vide, pour savoir s'il fallait en commander une autre, ou le chemin des toilettes, lorsque je m'étais levé, le regard indécis, pour m'indiquer la direction que je devais prendre). Parfois, il m'adressait péniblement une phrase en un anglais rugueux qui me restait énigmatique, et à laquelle je répondais en acquiesçant, avec un sourire prudent, vague, gentil, qui n'engageait à rien. Je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'il me racontait, son anglais était des plus sommaires, souvent inspiré de la structure agglomérative du chinois, l'accent difficile à comprendre, il prononçait par exemple *forget* comme *fuck* (*don't fuck it*, m'avait-il, par exemple, recommandé avec force, à propos du billet de train — *no, no, don't care*, avais-je dit).

Depuis la fin du repas, il semblait maussade et renfrogné, notre ami Zhang Xiangzhi, calé dans un coin de la banquette, l'épaule contre la fenêtre, un cure-dent en vaille aventure dans la bouche. Absorbé dans ses pensées, il sortit de sa poche son petit téléphone portable et composa un numéro sur le cadran. Il attendait qu'on décroche, regardant le paysage dans la nuit par la vitre en continuant de se curer les dents, son visage était vide, inexpressif, il dit quelques mots en chinois, calmement, comme s'il faisait un rapport succinct de la situation (et, même si c'était peu probable, je ne pus m'empêcher de penser qu'il parlait de moi, tant j'avais le sentiment d'être surveillé en permanence depuis mon arrivée). Comme la conversation se poursuivait, posant la main sur le dossier de mon siège, il finit par se lever, et je le vis faire quelques pas au centre de l'allée, déambuler dans le train le portable à l'oreille comme s'il était dans son salon, en faisant de grands gestes évasifs et sensiblement agacés en direction du plafond, il s'échauffait tout seul, sa voix devint furieuse, véhémence, il se mit à hurler dans l'appareil par brèves scansions de syllabes crépitantes, de courtes rafales de mots chinois qu'il lâchait à un rythme de pistolet-mitrailleur. Le plus étonnant, quand il raccrocha et vint se rasseoir avec nous, c'est qu'il ne parut nullement affecté par la violence de la conversation qu'il venait de tenir. Il dit quelques mots en souriant à Li Qi d'un ton badin (du genre, quel con, ce Wei Wubing), et fit glisser souplement son petit téléphone pâle bondi dans la poche-poitrine de sa chemisette grise.

Nous avons regagné nos couchettes, et je me tenais couché sur le dos, immobile dans le noir du compartiment, qu'atténuait à peine la pâle ampoule bleu de la veilleuse. Zhang Xiangzhi était allongé à côté de moi sur la couchette voisine, les pieds nus, le corps tourné vers la paroi (j'entendais sa respiration régulière, il s'était endormi dès que nous étions revenus). Il n'y avait pas un bruit dans le compartiment, si ce n'est le grondement régulier du train qui filait dans la nuit. Li Qi était allongée juste au-dessus de moi sur la couchette médiane, je ne pouvais pas la voir, mais je sentais qu'elle ne dormait pas, parfois je l'entendais bouger délicatement sur sa couchette. Les yeux ouverts dans la pénombre, je pensais à elle. J'aimais sa réserve parce que j'aimais ma timidité. Nous avons accumulé tant de signes secrets d'attirance réciproque depuis le début du voyage, des effleurements d'épaules et des frôlements clandestins, une panoplie muette d'infimes déclarations d'amour tacites. Nous ne nous étions pas encore embrassés parce que les circonstances ne s'y étaient pas prêtées, et il était même possible que nous ne nous embrassions jamais. Qu'importe, nous avons conscience que nous nous plaisons, nous le savions l'un et l'autre, et savions que l'autre le savait, mais ce qui manquait encore, et manquerait, peut-être, toujours, c'était l'occasion, le moment propice, la faveur ou la saison.

Une dizaine de minutes s'écoula, il faisait très chaud dans le compartiment, j'avais entrouvert ma chemise et je transpirais sur ma couchette sans bouger, les bras le long du corps. Je continuais de penser à Li Qi allongée au-dessus de moi, à la douceur de son regard et à son nom qui avait un goût de fruit, quand un de ses pieds apparut dans mon champ de vision, isolé et hésitant, en chaussette blanche, qui pendait dans le vide au-dessus de ma tête, puis l'autre pied, également en chaussette, ses deux pieds bientôt suivis de tout son corps, au ralenti et torsadé, qui se laissa glisser doucement vers le bas, un des pieds marquant un léger temps d'arrêt sur le bord de ma couchette, pour rejoindre avec agilité, d'un petit bond, le sol du compartiment. Silhouette silencieuse et légère, elle évoluait sans bruit, furtive, ses sandales à la main, qu'elle chaussa l'une après l'autre dans le couloir, en déséquilibre sur une jambe. Sa tête reparut dans le compartiment et se pencha tout doucement vers ma couchette, un doigt sur les lèvres, et nos regards se croisèrent un instant intensément dans le noir.

Je pris mon sac à dos et je la rejoignis sans bruit dans le couloir, nous marchions l'un derrière l'autre dans le train endormi, longeant les couloirs en titubant le long des vitres et passant de wagon en wagon. Arrivés à la voiture-restaurant, nous trouvâmes porte close. Je me penchai à la vitre, il y avait encore de la lumière au fond du wagon, les cuisines étaient ouvertes, une jeune fille pieds nus faisait la vaisselle, je vis passer la silhouette d'une serveuse en tablier vert pâle. Li Qi frappa au carreau, tâcha d'attirer l'attention de quelqu'un. Au bout d'un moment, traînant des pieds, un vieux cuistot en tablier blanc avec un chapeau de chef crasseux et tire-bouchonné vint entrouvrir la porte, un mégot à la bouche, échangea quelques mots avec Li Qi, et je compris qu'il lui disait que c'était fermé, qu'il ne pouvait rien nous vendre. Li Qi insista et il alla nous chercher quelques canettes de bière tièdes, qu'il dissimula dans un sac en plastique blanc fripé en échange de quelque monnaie. Il referma la porte à clé, et nous revînmes sur nos pas dans le train désert, déséquilibrés de temps à autre par les brusques tangages du convoi. Il faisait une chaleur étouffante dans ces longs wagons sans lumière, qu'éclairaient de pâles veilleuses bleutées, nous traversions des couloirs silencieux où des dizaines de personnes endormies reposaient comme des gisants sur leurs couchettes, dans un murmure de ronflements et d'éphémères quintes de toux qui provenaient des portes ouvertes des compartiments. Ici et là, quelqu'un nous barrait le passage qui somnolait sur un strapontin au milieu de l'allée, la tête couchée sur une tablette. Au moment de repasser devant la porte de communication brisée que j'avais repérée au début du voyage, je ressentis un agréable vent de fraîcheur me caresser le visage, la vitre cassée faisait courant d'air, qui avait été mal bouchée par un plastique virevoltant retenu par un adhésif effiloché, et un souffle d'air tiède pénétrait dans le wagon. Nous nous installâmes là pour boire nos bières, dans cet espace intermédiaire, sorte d'étroit vestibule à l'entrée du wagon sur lequel donnaient les portes des toilettes et le local du contrôleur. Il n'y avait pas de débris de verre par terre, et nous nous étions assis sur le

sol, nous parlions à voix basse dans le train endormi. Je me sentais étrangement bien, le ciel chargé d'ombres et de menaces du commencement de la nuit s'était dégagé pour se substituer à un ciel pur, limpide et étoilé. J'étais assis par terre, le dos contre la paroi, ma canette de bière à la main, la chemise entrouverte et la tête en arrière. Li Qi avait enroulé les bras autour de ses genoux sur lesquels elle avait posé une joue, et elle me regardait, un voile de gravité dans le regard.

Et nous nous embrassâmes là, assis à même le sol, les corps maladroits et les bras emmêlés, dans le vacarme du train qui filait dans la nuit .

Par la vitre crasseuse de la porte du train défilaient des fils électriques et des caténaires dans le ciel. Le train filait dans la nuit noire, tous feux éteints dans la campagne chinoise. Nous traversions des champs et des forêts, passions des points d'eau et des passages à niveaux, et nous continuions de nous embrasser les yeux fermés, nos jambes emmêlées, mes cuisses collées contre les siennes, ma chemise blanche ouverte, les pans froissés qui pendaient de chaque côté, je sentais la main de Li Qi qui passait sur ma poitrine, des gouttes de sueur perlaient sur mon front. J'effleurais les mains et les bras nus de Li Qi, je touchais ses épaules, laissant courir mes doigts sur sa peau tiède, et, lorsque je soulevai son vêtement pour lui caresser le ventre et les seins, je la sentis haleter et en même temps se relever, se redresser sur ses talons et lentement remonter le long de la paroi en m'entraînant avec elle sans retirer ma main de sous le vêtement. Elle me souffla qu'on ne pouvait pas rester là, et, regardant autour d'elle avec inquiétude, fuyant en me prenant par le bras, nous fîmes quelques pas en trébuchant sur les canettes de bière qui se renversèrent à nos pieds, et elle me fit entrer dans le cabinet de toilette, me poussa contre le lavabo et plaqua ses lèvres contre ma bouche.

C'était un réduit étroit, violemment éclairé, avec un miroir mural parsemé de taches et moucheté de zébrures qui surplombait un lavabo sommaire, doté d'un étroit robinet métallique à pédale. Une fenêtre opaque, en hauteur, largement entrebâillée, donnait sur la nuit noire, et un courant d'air moite mêlé au grondement du train nous parvenait avec une force démesurée. La porte mal fermée battait sur elle-même au gré des cahots et des secousses du train. Li Qi m'embrassait avec fougue. J'avais soulevé son bustier noir en matière soyeuse et l'avait fait passer par-dessus sa tête, l'avait dégagé de ses longs cheveux noirs auxquels il resta collé un instant par l'aimant d'une décharge d'électricité statique qui me parcourut les doigts comme si je m'étais accroché à un chapelet de fil de fer barbelés. Je posai le vêtement, tout vivant d'électricité, sur le bord du lavabo, et j'aperçus fugitivement le reflet de nos corps dans le miroir, je l'aperçus à peine et m'en détournai aussitôt, mais l'image entr'aperçue s'était inscrite dans mon esprit, nos torses nus enlacés dans l'éclatante lumière blanche aux reflets verdâtres de cette pièce étroite, Li Qi haletante dans mes bras, vêtue d'un simple pantalon noir et de son soutien-gorge blanc, son torse mince contre mon corps, ses membres enroulés contre moi. Je caressais son corps, je caressais ses épaules et ses seins. Lorsque je voulus dégrafer son soutien-gorge, je la sentis se dérober avec grâce, dans une torsion souple et glissante, se défaire de mon étreinte et aller fermer la porte, abattre le loquet. Dos à la porte, alors, immobile, elle m'attendait. Je m'avançai vers elle, passai les mains dans son dos et défit son soutien-gorge. Les bretelles tombèrent, elle n'avait plus que son amulette de jade autour du cou, ses seins étaient nus devant moi. Je levai la main et caressai doucement ses seins, lentement, tandis que je sentais qu'elle se cambrait contre la porte, collait son bassin contre mon corps en gémissant. Puis, d'un coup, nous nous immobilisâmes. Quelqu'un venait d'essayer d'entrer dans le cabinet de toilette.

Nous ne bougions plus, nous avions défait précautionneusement notre étreinte, les bras ballants le long du corps, et nous nous tenions face à face, Li Qi posa un doigt sur mes lèvres pour m'engager à ne rien dire, et ses yeux souriaient. Les visages immobiles très près l'un de l'autre, nous nous regardions dans les yeux avec une lueur de complicité fiévreuse dans le regard, et je sentais croître en moi l'envie de l'embrasser de nouveau. Tout doucement, je levai la main et lui passai un doigt sur le versant du

bras, glissai sur son ventre et sur ses seins, sur ses épaules, sans un bruit l'attirai à moi et la prit dans mes bras. La personne qui avait essayé d'ouvrir n'avait pas insisté, elle s'était éloigné, on n'entendait plus de bruit de l'autre côté de la porte, si ce n'est le grondement égal du train dans la nuit, et nous nous embrassions de nouveau, serrés l'un contre l'autre, sans un bruit, contre la porte du cabinet de toilette. Mais quand, à peine quelques instants plus tard, j'entendis le téléphone retentir à l'extérieur, je compris aussitôt que c'était le téléphone portable qu'on m'avait offert, qui sonnait dans mon sac à dos qui était resté à l'extérieur, et je sentis mon cœur battre très fort, je ressentis de la crainte, de la terreur, de la panique, des pensées très noires se bousculèrent dans mon esprit. J'avais toujours eu des relations difficiles avec le téléphone, un mélange de répulsion, de trac, de peur immémoriale qui devait remonter très loin, une phobie que je ne cherchais plus à combattre et dont je m'étais accommodé, avec laquelle j'avais fini par composer en me servant le moins possible du téléphone. J'avais toujours su plus ou moins inconsciemment que cette peur du téléphone était liée à la mort — peut-être au sexe et à la mort — mais jamais, avant cette nuit, je n'allais avoir l'aussi implacable confirmation qu'il y a bien une alchimie secrète qui unit le téléphone à la mort.

Zhang Xiangzhi était derrière la porte. Il n'était pas parvenu à me faire ouvrir de mon plein gré, et il avait imaginé ce stratagème pour m'obliger à sortir. Sans doute ne dormait-il pas quand nous avons quitté le compartiment, sans doute faisait-il seulement semblant de dormir, allongé sur sa couchette le visage tourné vers la cloison, l'oreille aux aguets, il avait tout écouté et savait pertinemment ce qui était en train de se passer. Il s'était relevé sans bruit et nous avait suivi dans le couloir, il nous avait guetté tout le temps et il attendait maintenant caché dans l'ombre. Il avait en point de mire la porte du cabinet de toilette, et il la surveillait dissimulé dans un angle du couloir, il attendait que je sorte, que je m'avance à terrain découvert. J'avais enfilé ma chemise rapidement, et je guettais les bruits du couloir derrière la porte. Le téléphone sonnait toujours, résonnait dans mon cerveau, les sonneries me brûlaient les tempes, me paralysaient les membres en même temps qu'elles me forçaient à agir, à bouger, comme un simple réflexe, un acte irréfléchi, le commandement inconscient qu'il y a de répondre au téléphone quand on l'entend sonner. Je soulevai le verrou et me jetai en avant dans le vacarme du train, je ne voyais personne, je pressai le pas dans le couloir et ramassai mon sac à dos à la volée, m'emparant du téléphone et ouvrant brusquement la porte de communication entre les wagons pour m'engager dans le sas protégé. Immédiatement, je fus accueilli par un souffle chaud, le violent appel d'air qui hurle dans cet espace enténébré où règne le terrifiant grondement du train lancé à pleine vitesse dans le vent et la nuit. Je traversai l'étroite passerelle qui tressautait sous mes pieds au-dessus du vide pour passer dans l'autre wagon, et, le téléphone à l'oreille, je ne parvenais pas à trouver la touche pour décrocher, cela faisait déjà un moment que je disais "allô", "allô" dans le vide, et lorsque je parvins enfin à avoir la communication, mes yeux tombèrent sur la grande tache de sang séché au cœur de la porte brisée, et, le regard posé sur le plastique mal fixé qui battait au vent furieusement, j'entendis faiblement au loin la voix de Marie.

C'était Marie qui appelait de Paris, son père était mort, elle venait de l'apprendre quelques instants plus tôt.

Ce qui me frappa le plus sur l'instant, c'est qu'elle ne pleurait pas, pas de sanglots, pas de cris, pas de gémissements, sa voix était apparemment calme, un léger tremblement dans le timbre et beaucoup de halètements et de précipitation pour me relater avec confusion le coup de téléphone que venait de lui faire Maurizio, le gardien de la maison de l'île d'Elbe où son père passait l'été. Maurizio venait de l'appeler pour lui apprendre la mort de son père, brutale, accidentelle, par noyade ou malaise cardiaque, ou les deux, il n'avait pas été clair et elle l'était encore moins, elle se trouvait au Louvre, au musée du Louvre, abattue sur un banc jusqu'où elle avait titubé quand elle avait appris la nouvelle, l'accident avait eu lieu en début d'après-midi et il était maintenant cinq heures à Paris, cinq heures et demie, elle ne savait pas, je ne sais pas, je n'en sais rien, dit-elle, il fait jour, il fait terriblement jour, me dit-elle.

Marie, je le compris aux légers cahots qui se firent entendre dans le téléphone, s'était levée et traversait les grandes salles du Louvre aux parquets inondés de lumière, silhouette vacillante, chancelante, sandales légères et chemisier blanc échancré, grand sac de plage en bandoulière, ses doigts tremblaient et la lumière du soleil lui brûlait les yeux, pas un regard pour les tableaux, elle accélérât le pas et tâchait de quitter au plus vite les deux cents mètres de couloir en enfilade de la Grande Galerie comme pour fuir la nouvelle qu'elle venait d'apprendre, déviant à peine sa trajectoire et n'hésitant pas à bousculer les visiteurs qui se trouvaient sur son chemin, fendant ici, éperonnant là, un bras en éclaireur, laissant dans son sillage une onde de têtes qui se retournaient sur son passage dans un murmure d'incrédulité et de désapprobation. Elle ne se retournait pas et continuait de me parler au téléphone en même temps qu'elle s'approchait par brusques embardées des chaises des gardiens pour demander le chemin de la sortie, d'un ton égaré et suppliant, cherchant à quitter le Louvre et n'écoutant pas les réponses, revenant sur ses pas et trébuchant sur quelque infime dénivelé du marbre, repartant de plus belle et traversant une succession de salles plus sombres, le Salon Carré, la salle Duchâtel, la salle Percier et Fontaine, laissant derrière elle la pluie de soleil de la Grande Galerie et allant se réfugier dans l'ombre accueillante de la Rotonde d'Apollon, sans ouverture ni fenêtre, mais retrouvant là encore le soleil, comme une malédiction, le soleil qui semblait la poursuivre, factice à présent, faux, peint, artificiel, qui brillait d'un éclat d'incendie au plafond de la rotonde, tandis que, dans les tympans ombrés des arcs, des reliefs sculptés ajoutaient d'autres motifs solaires à cette malédiction, têtes du soleil datant de Louis XIV, Roi-Soleil, auréolées de rayons d'or et parées de pétales de tournesols, d'héliotropes et d'hélianthes dorés qui lui faisaient tourner la tête. Marie chancelait, Marie perdait l'équilibre, elle descendait en vacillant les escaliers de marbre blanc inondés de lumière de la Victoire de Samothrace. Arrivée en bas, éperdue, un pied hors de sa sandale, elle s'égara dans un dédale de salles voûtées et longea en silence une rangée de statues grecques immobiles depuis des millénaires, aux corps blancs et lisses, silencieux, incomplets, mutilés, des fragments de marbre rescapés empalés sur des tiges métalliques dans des socles de bois, torsos et cuisses isolés, mains seules, têtes énuclées et bassins sans verge aux minuscules testicules orphelins, se faufilant entre les œuvres sans rien voir, comme ivre, égarée parmi des vestiges antiques et des débris de frise. Elle descendit à l'entresol par un étroit escalier en colimaçon, remonta au rez-de-chaussée. Elle ne savait plus ce qu'elle faisait, elle revint sur ses pas, ne me parlant plus, le téléphone battant mollement contre sa cuisse, et alla s'étendre sur un banc, un avant-bras en bouclier au-dessus du front pour se garder de la lumière zénithale du soleil qui la frappait, à moitié allongée sur le banc, elle ne bougeait plus, la nuque reposant sur le marbre, elle regardait la voûte sans plus penser à rien, elle regardait fixement un détail d'un plafond peint qui représentait plusieurs personnages en apesanteur dans une nébuleuse ascendante de nuages, elle souleva lentement le bras pour approcher le téléphone de sa bouche et commença à me décrire d'une voix douce et déchirante le plafond peint avec d'infinies précisions, me chuchotant au téléphone à travers les milliers de kilomètres qui nous séparaient la position des personnages et l'agencement des petits nuages dans le ciel.

J'écoutais Marie en silence, j'avais fermé les yeux, et j'entendais sa voix qui passait de mon oreille à mon cerveau, où je la sentais se propager et vivre dans mon esprit. Je n'écoutais pas vraiment ce qu'elle disait, abattu par la nouvelle de la mort de son père dont je ne parvenais pas encore à prendre la mesure, j'écoutais simplement sa voix, la texture fragile et sensuelle de la voix de Marie. Je me sentais submerger par l'envie de pleurer — si vaste était mon impuissance à cet instant —, et je me raccrochais à cette voix douce qui me berçait, je collais avec force l'appareil contre mon oreille pour faire pénétrer la voix de Marie dans mon esprit, au point de me faire mal, de me rougir le pavillon de l'oreille en plaquant le plastique chaud et humide de l'appareil contre ma tempe. Les yeux fermés et sans bouger, j'écoutais la voix de Marie qui parlait à des milliers de kilomètres de là et que j'entendais distinctement par-delà les terres infinies, par-delà les déserts et les steppes, les forêts et les lacs, les villes et les montagnes, par-delà l'étendue de la nuit et son dégradé de couleurs à la surface de la terre, survolant

les clartés mauves du crépuscule sibérien et les premières lueurs orangées des couchants des villes est-européennes, j'écoutais la faible voix de Marie qui parlait dans le soleil et me parvenait à peine altérée dans l'obscurité de la nuit de ce train, la faible voix de Marie qui me transportait littéralement, comme peut le faire la pensée ou le rêve, quand, dissociant le corps de l'esprit, le corps reste statique et l'esprit voyage, se dilate et s'étend, et que, lentement, derrière nos yeux fermés, naissent des images et resurgissent des souvenirs, des sentiments et des états nerveux, se ravivent des douleurs, des émotions enfouies, des peurs, des joies, des sensations, de froid, de chaud, d'être aimé, de ne pas savoir, dans un afflux régulier de sang dans les tempes, une accélération régulière des battements du coeur, et un ébranlement, comme une lézarde, dans la mer de larmes sèches gelée en nous.

Je pleurais. J'étais debout dans le train, et je pleurais, le front en sueur et ma chemise défaite. Je n'avais pas bougé, j'avais toujours ce plastique affolé dans mon champ de vision qui tremblait et battait au vent comme une voile déchirée, et mon esprit était assailli d'images contradictoires, de soleil et de nuit, d'éblouissement et de ténèbres. Je ne savais pas où j'étais, j'entendais le grondement régulier du train dans la nuit, et je vis alors Li Qi apparaître dans mon champ de vision, qui avançait vers moi dans l'ombre bleutée du couloir. A travers les fenêtres fuyaient des traînées de lumières blanches fulgurantes qui accompagnaient les lueurs d'une gare ou des balises de passages à niveau. Li Qi s'immobilisa en apercevant mon visage de profil dans le noir, mes yeux fixes et intenses à l'angle de cette immense fenêtre qui donnait à perte de vue sur le ciel et la nuit, et elle demeura là quelques instants dans l'obscurité, interdite, en face de moi, ne sut que faire, esquissa un geste pour me toucher l'épaule. Nous ne bougions plus, et je m'avançai vers elle et la pris dans mes bras, l'étreignis en silence, je la serrais contre moi dans une pression douce et forte et un abandon complet de l'âme. J'avais refermé les yeux et tout se confondait dans mon esprit, la vie et la mort, le soleil et la nuit, je continuais d'entendre la voix douce de Marie contre ma tempe et je serrais éperdument le corps de Li Qi dans mes bras dans une étreinte de deuil et de compassion qui ne lui était pas destinée. Je passais ma main sur ses épaules, caressais ses cheveux pour la reconforter. Li Qi releva la tête et rechercha mes lèvres dans le noir, mais ma bouche se déroba instinctivement et, comme nos regards se croisaient, elle m'interrogea du regard pour savoir ce qui se passait, et, sans que je ne dise rien, je ne pouvais rien dire, ni bouger, ni lui expliquer quoi que ce soit, je me contentai de la regarder en silence, mon expression de détresse devait être suffisamment explicite sur la gravité de ce que je venais d'apprendre, et elle me laissa seul, je la regardai s'éloigner dans le couloir, je la vis rouvrir la porte de communication entre les wagons et disparaître.

Longtemps je n'entendis plus Marie au téléphone, seulement une rumeur de grésillements, un souffle et l'écho de ses pas dans les couloirs, et, soudain pris de vertige, pressant le pas dans les galeries souterraines pour quitter le Louvre, je — ou elle —, je ne sais plus, la rue de Rivoli était déserte au débouché des escaliers mécaniques, les trottoirs brûlants dans l'air immobile de la chaude après-midi d'été parisienne, une ambulance était garée au travers de la chaussée et la circulation avait été coupée rue de Rivoli, un cordon de policiers retenait la foule massée sous les arcades à la hauteur de la terrasse d'un café dans un désordre de parasols et de chaises en osier, un attroupement s'était formé au passage clouté et des pompiers allaient et venaient sur la chaussée avec des couvertures, de l'oxygène, un autobus était immobilisé à l'embouchure de l'étroite galerie qui passe sous les arches du Pavillon de Rohan en direction de la place du Carrousel, l'autobus était vide, les portes grandes ouvertes, plusieurs pompiers agenouillés sur le sol en bordure du trottoir étaient affairés à la hauteur d'une des roues avant du véhicule, l'autobus avait été en partie surélevé par un système de crics et de planches en bois, du matériel de désincarcération reposait sur le sol, des scies à métaux, des sangles, des extincteurs et des bombes de gaz, des médecins urgentistes en blouse blanche étaient penchés en direction d'une forme invisible dont on apercevait que les jambes, se pouvait-il qu'il y eût un être humain coincé là sous les roues, on ne voyait rien, le soleil brûlait les yeux, et Marie, les doigts tremblants, se sentait défaillir, la poitrine oppressée, cherchait fiévreusement ses

lunettes de soleil dans son grand sac de plage en fouillant et renversant tout sur le trottoir, agendas, clés, livres, lettres, bâton de rouge, passeport, cartes de crédit, qui tombaient les uns sur les autres par terre et qu'elle s'accroupissait sur le trottoir pour ramasser par pelletées imprécises pour les refoutre n'importe comment dans son sac, jusqu'à ce qu'elle chausse ses lunettes d'un geste ample et s'éloigne sous les arcades. Elle traversa une rue en courant en me disant qu'elle rentrait prendre quelques affaires à la maison, et la conversation fut coupée en plein milieu d'une phrase, ses derniers mots ne me parvinrent jamais, qui restèrent en suspens dans le vide, interrompus dans leur élan brisé entre les continents.

La voix de Marie s'était tue, plus aucun son ne me parvenait dans l'appareil. Je demeurai sans un geste dans le couloir. Le front contre la vitre, immobile et pensif, je regardais dehors. Je ne pensais pas — les sens à l'arrêt, j'avais simplement à l'esprit la phrase comme vide de sens *Henri de Montalte est mort* — et je regardais fixement la nuit qui défilait sous mes yeux par la fenêtre. J'avais chaud, je transpirais, je sentais de la sueur bouger sur mon front, qui descendait lentement le long de mes tempes et que je ne prenais pas la peine d'éponger. Je continuais de regarder par la fenêtre, j'essayais de distinguer quelque chose dans l'obscurité que nous traversions, des champs à perte de vue, des rizières et des villages, une zone d'ombre indistincte que je savais être la campagne chinoise. Je n'avais aucune idée de l'endroit où nous pouvions être, à quelle hauteur du continent chinois, près de quelle ville, et, l'aurais-je su, j'aurais été bien avancé, Nantong, Lianyungang, Qingdao, il n'était même pas sûr que nous longions les côtes, je ne voyais nulle trace de mer à l'horizon, pas de dunes ni d'installations portuaires, de grues ni de docks dans la nuit, de quais et d'entassement de conteneurs, de silhouettes d'entrepôts ni de hangars en tôle.

Je finis par me remettre en route dans le train, je revins sur mes pas jusqu'à l'endroit où nous étions assis avec Li Qi quelques instants plus tôt. Il n'y avait plus personne dans le vestibule abandonné, quelques canettes de bière renversées par terre, vides, et une petite flaque de bière jaunâtre sur le sol, encore humide et mollement pétillante, à l'effervescence épuisée, témoignage de notre présence passée. La porte du cabinet de toilette était restée ouverte, et continuait de battre, mollement, au gré des soubresauts du train. Je poursuivis mon chemin, traversai plusieurs voitures dans le noir, je passais de wagon en wagon sans réfléchir, je ne cherchais même pas à rejoindre ma couchette. J'avais chaud, je voulais prendre l'air. J'essayais vainement d'ouvrir quelques fenêtres au passage, mais je ne trouvais pas de prise sur les vitres du couloir et je ne m'attardais pas, je renonçais et poursuivais ma route. Finalement, je trouvai une fenêtre déjà entrouverte à l'avant du convoi et je m'arrêtai pour essayer de l'ouvrir davantage, exerçant une forte pression des deux mains sur la fine tranche de verre démunie de poignée, et je parvins à faire descendre le carreau millimètre par millimètre, comme s'il fallait écarteler le flanc du train pour accéder à la nuit. Dès que je fus parvenu à descendre complètement la fenêtre — qui s'ouvrait à présent, béante, au milieu du couloir, comme la porte latérale ouverte d'un wagon de marchandise qui surplomberait les voies —, bravant la sensation de vertige et d'effroi et les tourbillons d'air chaud qui s'engouffraient dans la pénombre bleutée du couloir, je me penchai dans le vide et passai la tête à la fenêtre. Des courants d'air chaud, brûlant, me cinglaient le visage, je voyais de longues herbes noires le long des talus et des remblais qui se couchaient le long du convoi sous l'effet de l'aspiration des wagons. Penché à la fenêtre, je sentais l'horizon et la courbure de la terre planer et tourner autour de moi, j'apercevais des lignes à haute tension qui défilaient obliquement dans le ciel, les poteaux électriques en enfilade qui apparaissant fugacement et disparaissaient aussitôt de ma vue, promptement avalés par la vitesse du train qui les laissaient sur place. Les pans de ma chemise plaqués contre mon torse, je gardais les yeux ouverts à la face du vent qui m'assaillait, des éclats de lumière et des grains de poussière pénétraient dans mes yeux, des particules d'argile et d'infimes gravillons, ma vue commença de se brouiller, et, dans un brouillard aqueux, liquide, tremblé et faiblement lumineux, mes yeux embués conquirent dans la nuit noire des larmes aveuglantes.

Nous sommes arrivés à Pékin un peu avant neuf heures. Je me souviens de rien, je suivais Zhang Xiangzhi et Li Qi dans la gare, mon sac à dos sur l'épaule, nous ne disions rien, nous progressions lentement dans une foule compacte de voyageurs chargés de sacs et de ballots. Les sorties qui donnaient sur l'esplanade de la gare centrale étaient condamnées par des travaux d'aménagement ou de rénovation, et nous dûmes emprunter un étroit couloir en plein air bordé de palissades. Ce fut là mon premier contact avec la ville, ce petit alignement zigzagant de planches brutes posées à même le sol que nous suivions en file indienne le long d'un chemin de terre pâle, gravillonnée et poussiéreuse. Dans les rares ouvertures des palissades, on apercevait des bulldozers et des camions de chantier dans les reliefs accidentés d'une vaste étendue désertique de dunes et de mares d'eau bourbeuse, où, par petits groupes, s'activaient des ouvriers casqués de jaune ou de blanc. Lentement, au-dessus de nos têtes, de fins bras métalliques ajourés de grues géantes pivotaient dans le ciel blanc, tandis que l'air chaud, lourd, brûlant, chargé de sable et de poussières irrespirables, tremblait devant nos yeux dans un bruit de foreuses et de marteaux-piqueurs, qui faisait vibrer l'atmosphère de ce matin caniculaire.

Zhang Xiangzhi avait hélé un taxi devant la gare et indiqué rapidement l'adresse d'un hôtel au chauffeur. Je ne savais pas où nous allions, je ne savais pas ce qui allait se passer, j'étais assis à l'arrière du taxi, Zhang Xiangzhi avait pris place à l'avant et conseillait le chauffeur, l'admonestait, le prenait à partie (il avait, en toutes circonstances, une façon véhémement de parler chinois). Il le guidait à grands gestes dans la circulation de Pékin d'un air excédé et tournant à l'occasion lui-même le volant pour lui indiquer le chemin de l'hôtel, ou la manière la plus directe, si ce n'est rationnelle, d'y parvenir. Li Qi, à côté de moi, restait silencieuse, elle me regardait de temps à autre à la dérobée, avec douceur et bienveillance, elle ne semblait pas chercher à élucider les raisons de ma froideur à son égard depuis mon réveil, cette sorte de distance, de barrière invisible que j'avais instituée entre nous depuis le coup de téléphone. Les baisers que nous avions échangé cette nuit me paraissaient si lointains, je n'en gardais qu'un souvenir de douceur étrange et vaporeuse, et nos relations étaient devenues encore plus énigmatiques qu'au début du voyage. Je ne lui avais rien dit de la mort du père de Marie, je n'en avais parlé à personne. Il faisait lourd dans le taxi, et je regardais les rues de Pékin défiler sous mes yeux par la vitre grande ouverte par laquelle s'engouffrait un air chaud, nous dépassions des voitures et frôlions des motos, une marée de deux-roues aux remorques de fortune qui charriaient tout et n'importe quoi dans les rues, des amas de choux et des épis de maïs, des piments rouges séchés, un stock de vieux ordinateurs et d'imprimantes, des poulets vivants entassés dans des cages qui filaient en caquetant dans la circulation de Pékin en laissant quelques brins de paille s'envoler dans les rues dans leur sillage.

En descendant du taxi devant l'hôtel (je ne posais toujours pas de questions, je suivais le mouvement), Zhang Xiangzhi prit le chemin de la réception, je le vis passer derrière le comptoir avec Li Qi pour s'entretenir avec le directeur dans un bureau privé. J'attendais dans le hall, un hall vitré impersonnel, pas très grand, avec un bar désert et deux téléphones muraux séparés par des cloisons. Une minuscule boutique était ouverte, qui ne vendait rien, les armoires étaient vides, les étagères protégées par des bâches. L'hôtel paraissait en travaux, ici et là étaient empilés des madriers, des poutres, des rails d'échafaudages. Plus loin, dans un renforcement, une porte en verre fumé donnait sur un *business center* désaffecté, on devinait une table et un ordinateur dans la pénombre. Je lus distraitemment quelques affichettes touristiques placardées sur les murs qui proposaient des excursions d'une journée à la Grande Muraille, Badaling ou Mutianyu, avec des illustrations photographiques de mauvaise qualité qui insistaient moins sur la beauté des sites que sur les agréments d'un car Pullman climatisé. Lorsque Zhang Xiangzhi et Li Qi me rejoignirent dans le hall, nous nous dirigeâmes vers les ascenseurs, mais l'unique ascenseur de l'hôtel était hors d'usage, la cabine ouverte et immobilisée au rez-de-chaussée, un employé en bermuda agenouillé sur le sol, un masque noir de soudeur sur le visage, qui fixait un joint dans un petit feu d'artifice pétaradant de gerbes bleues et blanches. Nous empruntâmes les escaliers de service pour monter à l'étage, Zhang Xiangzhi nous précédait dans une cage d'escalier en béton brut mal éclairée, un briquet allumé à la main pour nous ouvrir la voie.

Arrivés au troisième étage, passée une lourde porte coupe-feu, nous débouchâmes dans un long couloir encombré de matériel de peinture, de pots métalliques et de seaux, de jerrycans, de bidons. Le sol, sur une dizaine de mètres, était recouvert de grandes bâches en plastique transparent, et nous dûmes nous aventurer sur ce chemin meuble et ondulant pour gagner les chambres, nos pieds s'enfonçant dans le plastique en faisant crisser les bâches dans un bruit de froissement et de chiffonnement de matière. Nous longeâmes plusieurs portes ouvertes, ou même absentes, qui avaient été retirées ou n'avaient jamais existé, et, jetant un coup d'oeil au passage dans les chambres, nous apercevions à travers les chambranles vides des silhouettes de jeunes peintres aux vêtements éclaboussés de peinture, avec des casquettes de base-ball ou un turban noué à la diable sur la tête, qui peignaient au rouleau en écoutant la radio dans des espaces parfaitement nus et vides, dans lesquels des particules de plâtre dansaient dans un rayon de soleil oblique. D'autres chambres, plus loin, étaient désertes, beaux parquets en bois brut sur le point d'être poncés, murs nus recouverts d'une simple couche d'enduit et fenêtre largement ouverte sur la rue, pas un lit, pas un meuble, parfois un lavabo en émail blanc posé ici et là au milieu d'une pièce. Je commençais à me demander si l'hôtel, plutôt qu'être en travaux, n'était pas plutôt en construction, avec, au-dessus de nous, au dernier étage, des ouvriers du bâtiment perchés dans le ciel sur des échafaudages, qui travaillaient encore aux finitions du toit (en conséquence de quoi, évidemment, Zhang Xiangzhi avait pu obtenir un prix avantageux auprès du propriétaire).

Mais, au bout du couloir, l'hôtel reprenait des allures plus normales, une frontière nette marquait la fin des travaux, matérialisée par une échelle couchée en travers du couloir. Nous l'enjambâmes pour poursuivre notre route, passâmes un angle du couloir, où de volumineux rouleaux de papiers peints cylindriques avaient été entreposés contre les murs, et nous suivîmes un nouveau couloir recouvert de moquette beige. Zhang Xiangzhi s'arrêta devant une porte, l'ouvrit avec une carte magnétique et me fit entrer, m'annonça que c'était ma chambre. Je fus alors sur le point de dire enfin quelque chose, qu'il fallait que je rentre en Europe, mais je ne dis rien, je restai debout sur le pas de la porte et les regardai s'éloigner dans le couloir tapissé de jaune pâle, Li Qi m'adressa un fugitif regard, ils ne firent que quelques pas et s'arrêtèrent à la hauteur d'une porte vis à vis à quelques mètres de là. Zhang Xiangzhi introduisit la carte dans la serrure et je les vis entrer tous les deux dans la chambre — et c'est seulement alors, pour la première fois, que me vint à l'esprit qu'ils étaient — ou avaient pu être — amants.

J'étais entré dans ma chambre. C'était une chambre étroite, à lits jumeaux, appliques et petites lampes à abat-jour, bureau sommaire avec une chaise contre le mur et un service à thé élémentaire. Je m'approchai du lit et passai quelques coups de téléphone pour régler les modalités de mon retour (je tombai d'abord sur une jeune femme de la réception qui me disait "ouais, ouais" d'un air morne — en réalité elle disait "wei", "allô" en chinois, qui se prononce comme le "ouais" français, avec cette même intonation désinvolte et épuisée). Finalement, je parvins à joindre le bureau d'Air France à Pékin et je réussis, moyennant supplément, à faire modifier mon billet d'avion pour pouvoir rentrer le lendemain à Paris (j'étais désormais enregistré sur le vol A.F. 129 du lendemain matin). Je m'étendis sur le lit, soulagé, et je m'endormis presque immédiatement. Je ne sais pas combien de temps je dormis ainsi. Lorsque je me réveillai, j'étais allongé tout habillé dans une chambre inconnue. Le soleil entrait largement dans la chambre, il faisait lourd, je transpirais, je n'avais pas enlevé mes chaussures. Je me rendis à tâtons dans le cabinet de toilette et je regardai mon visage dans le miroir, inexpressif, les cernes, les paupières bouffies, le regard terne, voilé, encore endormi, les yeux couleur vieux gris, avec un éclat métallique éteint, noyé dans le blanc presque laiteux de la cornée, qu'altéraient des petits vaisseaux sanguins éclatés. Je me regardais dans le miroir. Une rumeur indistincte de ville, de moteurs et de klaxons diffus, parvenait du dehors, assourdie par le double vitrage de la chambre. Je me dirigeai vers la fenêtre, les carreaux étaient sales, barbouillées de poussière et de crasse, de résidus de pollution séchés. Je regardais la rue en contrebas, la circulation matinale de Pékin, les autobus dans les embouteillages, les passants, étranges, lointains, irréels, qui semblaient se déplacer davantage dans les brumes ouateuses de mon imagination que dans les rues réelles de Pékin où ils se trouvaient. Depuis cette nuit, depuis le coup de téléphone de Marie dans le train, je percevais le monde comme on le perçoit aux premières heures d'un décalage horaire, avec une légère distorsion dans l'ordre du réel, un écart, une entorse, une inadéquation fondamentale entre le monde familier que j'avais sous les yeux et la perception lointaine et distancée que j'en avais.

Henri de Montalte était mort, il avait cinquante-neuf ans — et je ne parvenais pas à m'abstraire de cette brutalité.

Après m'être douché et avoir passé une chemise fraîche, je quittai la chambre et allai frapper de l'autre côté du couloir à la porte de la chambre de Zhang Xiangzhi et de Li Qi. Au bout d'un moment, Zhang Xiangzhi entrebâilla la porte, le regard méfiant, un téléphone portable à l'oreille, et me fit entrer sans un mot, me saluant d'un tacite clignement de paupières. La chambre était à peu près identique à la mienne, même lits jumeaux, même papier peint, même petit bureau, mais il y régnait déjà un désordre considérable, les tiroirs étaient ouverts, il y avait des vêtements partout, un pantalon par terre, une pile de tee-shirt propres avait été posée sur le bureau à côté du plateau de thé dont on s'était déjà servi, tasses en désordre et sachets usagés, affaissés, qui baignaient dans des petites mares de thé vert. Des bruits d'eau se faisaient entendre derrière la porte du cabinet de toilette, Li Qi devait être en train de se doucher, je reconnus ses vêtements qui reposaient en désordre sur le lit. Zhang Xiangzhi était pieds nus, il avait dû laver ses chaussettes lui-même, elles étaient en train de sécher sur une chaise, encore humides, flasques et exsangues, qui dégouttaient mollement sur la moquette. Un téléviseur était allumé dans la chambre, que personne ne regardait. Zhang Xiangzhi continuait de téléphoner sans s'occuper de moi, la chemise ouverte, en se massant complaisamment le ventre à la fenêtre (il écoutait son interlocuteur avec un sourire entendu et regardait au loin par la fenêtre). Quand il raccrocha, je lui annonçai la nouvelle de la mort du père de Marie. *The father of Marie, dead ?* dit-il en baissant la voix dans une sorte de pudeur. Je hochai la tête pour confirmation. *Dead*, répéta-t-il. Il ne pouvait le croire. Il reboutonna pensivement sa chemise, dans un geste de décence inconscient envers le disparu, et alla s'asseoir sur un des lits jumeaux, comme abattu, demeura ainsi un long moment immobile dans la pièce, les mains jointes, les doigts croisés, regardant fixement ses chaussettes sur le dossier de la chaise, qui continuaient de dégoutter un maigre jus noirâtre sur la moquette avec une régularité de machine à

café. Il soupira, et, sans un mot, se releva, pieds nus sur la moquette, et vint me présenter ses condoléances, me donna l'accolade en exerçant une ardente pression de la main sur mon épaule. Nous étions ainsi enlacés dans la chambre quand la porte du cabinet de toilette s'ouvrit pour laisser apparaître Li Qi, qui ignorait que j'étais dans la chambre. Zhang Xiangzhi, la mine grave, se tourna vers elle pour l'informer du décès du père de Marie (*wan tan*, dit-il en chinois, et, avec le pouce, il fit le geste parfaitement saugrenu de crac, la gorge tranchée d'un coup de couteau).

Li Qi, indécise sur le pas de la porte, était nue sous deux serviettes de bain inégalement réparties, la petite, minuscule, en nid d'abeille, enroulée autour de son corps, et la grande, ample et moelleuse, en turban sur sa tête. Immobile dans un halo de tiédeur, des gouttelettes en suspension attardées sur ses cuisses et ses bras nus, elle finit par s'avancer vers moi dans des effluves de shampoing et des exhalaisons de bain moussant, rajustant la petite serviette en nid d'abeille autour de son corps pour mieux cacher sa nudité, mais, dès qu'elle la remontait sur ses seins, elle dévoilait d'autant le contour de ses hanches et les poils de son pubis apparaissaient subrepticement sous le tissu. Elle s'arrêta à ma hauteur et je sentis qu'elle ne savait trop quoi dire ni quoi faire, si elle devait elle aussi me présenter ses condoléances, elle ne savait pas qui était mort (elle ne savait même pas qui était Marie, c'était la première fois qu'elle en entendait parler). Elle se contenta de me prendre le bras en m'adressant un regard plein de douceur et de compassion — dans le fond, elle s'en foutait (et comment aurais-je pu lui en vouloir) —, et poursuivit son chemin vers le lit pour aller prendre une petite culotte au fond de sa valise, qu'elle froissa dans le creux de sa main, avant de repasser en coup de vent devant nous pour disparaître à nouveau dans le cabinet de toilette.

Pendant que Li Qi finissait de s'habiller et se préparait pour sortir (Zhang Xiangzhi nous avait proposé d'aller manger quelque chose dehors, nous n'avions pas encore pris le petit déjeuner), elle repassa plusieurs fois pensivement dans la chambre, pour aller chercher une brosse dans sa valise, ou se sécher les cheveux devant la fenêtre. J'attendais assis au bord du lit, feuilletant un plan de Pékin que j'avais trouvé à la réception de l'hôtel, quand je surpris une scène dans le miroir qui me faisait face. Li Qi était déjà prête, coiffée avec soin et les yeux maquillés, et elle rangeait quelques affaires dans son sac à main, lorsque je vis Zhang Xiangzhi s'approcher d'elle discrètement le long du lit en évitant les serviettes de bain chiffonnées par terre — tout ceci dans le miroir, et presque par hasard — et lui remettre la grande enveloppe qui contenait les vingt-cinq mille dollars en liquide que je lui avais donnée de la part de Marie lors de mon arrivée à Shanghai. Il l'avait fait dans mon dos, en s'assurant que j'étais occupé à autre chose et que je ne prêtai pas attention, et cela me mit mal à l'aise. Certes, il pouvait s'agir d'une autre enveloppe (mais j'en doutais, car je l'avais formellement reconnue, même couleur de papier kraft, même taille, même léger bombement du papier sous la pression des coupures), et rien ne prouvait naturellement qu'elle contenait toujours les vingt-cinq mille dollars, il pouvait avoir sorti l'argent et conservé l'enveloppe, qu'il avait remplie par la suite de documents qu'il destinait à Li Qi. Sinon, pourquoi aurait-il remis cet argent à Li Qi, et à quoi était-il destiné?

Nous avons quitté la chambre et retraversions le couloir de l'étage en sens inverse, nous empêtrant de nouveau les pieds dans des bâches mal fixées sur le sol, qui ondulaient et crissaient sous nos pas. Zhang Xiangzhi passa la lourde porte coupe-feu et s'engagea dans les escaliers de service en allumant son briquet pour nous guider. Une odeur de moisi régnait dans les profondeurs humides et ténébreuses de la cage d'escalier, de béton mouillé, de renfermé et de gravats. Je descendais prudemment les marches dans le sillage de Zhang Xiangzhi, et Li Qi nous suivait à distance, quand soudain elle s'arrêta au milieu des marches. Elle dit quelque chose en chinois, du genre qu'il ne fallait pas l'attendre, et Zhang Xiangzhi poursuivit sa route. Je me retournai et hésitai, regardai Li Qi immobile au-dessus de moi, et je me sentis un instant écartelé entre le réflexe naturel de continuer de descendre à la suite de Zhang Xiangzhi et le désir d'attendre Li Qi. Je m'arrêtai, et remontai quelques marches. Elle m'attendait, immobile dans le noir, sa silhouette dressée au milieu des marches, son sac à mains en

bandoulière et la main droite ouverte, qu'elle me tendait en silence. Rien, pas un mot, la main offerte. Zhang Xiangzhi continuait de descendre, on entendait ses pas résonner et les derniers reflets tremblants de la flamme de son briquet se raréfiaient et s'amenuisaient dans l'obscurité qui devenait de plus en plus dense dans la cage d'escalier, puis une violente vague de clarté grisâtre inonda nos visages — arrivé en bas, Zhang Xiangzhi avait du ouvrir la porte du rez-de-chaussée — qui se résolut aussitôt, dans un bruit de lourde porte métallique qui claque. Nous nous retrouvâmes face à face dans le noir, les visages à quelques centimètres l'un de l'autre, et elle ne faisait toujours pas le moindre mouvement, immobile dans la cage d'escalier, la main droite tendue vers moi pour que je m'en empare. C'était comme une soudaine protestation muette de son existence. Peu à peu, mes yeux, autant que les siens, commencèrent à se faire à l'obscurité, et je découvris son visage dans la pénombre, qui paraissait si serein. J'approchai mon visage de sa bouche et effleurai ses lèvres dans le noir.

Ainsi Li Qi s'était-elle rebellée — une rébellion tout en silence et en douceur —, pour me réaffirmer avec force — la force d'un baiser — sa présence et son existence. Mais, à peine avions-nous retrouvé Zhang Xiangzhi dans le hall, qu'elle redevint aussitôt discrète et effacée. Elle lui expliqua quelque chose en chinois (un prétexte, quelque invention futile, qui parut la faire rire, pour justifier notre arrêt dans les escaliers), et garda ses distances tandis que nous traversions le hall en travaux, ne tenant manifestement pas à ce qu'il pût soupçonner quoi que ce soit entre nous. Je marquai un temps d'arrêt en sortant de l'hôtel, ébloui par la chaleur et le bruit, levant la main pour me protéger les yeux de l'intense luminosité du soleil qui se réverbérait sur les pierres du perron, avant de m'avancer dans l'air immobile et brûlant pour les rejoindre dans la rue, où bourdonnaient des foreuses et des marteaux-piqueurs. Les travaux de l'hôtel semblaient s'être étendus à la rue, en être la continuation insidieuse, un prolongement anarchique et aberrant. La chaussée avait été entièrement éventrée, les canalisations et des câbles de téléphone mis à nu, et des ouvriers en short, parfois torse nu, casqués et en tongs, piochaient dans les tranchées, les bras dans la poussière et les pieds dans des ornières de boue sèche et glaiseuse. En lieu et place du trottoir courait un chemin de planches métalliques ajourées semblables à des passerelles de navire, que nous suivions le long d'un vaste terrain vague en friche de terre ocre et poussiéreuse, où des centaines d'arbres nains qui venaient d'être plantés, leurs maigres troncs moribonds encore protégés par des pagnes de canisses qui leur allaient comme des jupes à des squelettes, se desséchaient sous un soleil de plomb.

Le restaurant dans lequel nous entraîna Zhang Xiangzhi, quelques rues plus loin, au cœur d'une avenue passante et embouteillée, n'avait rien de chinois (il l'était, et ne cherchait nullement à le paraître davantage par quelque surenchère de breloques et de babioles, laques et palanquins). Les murs étaient blancs et nus, il y avait quelques tables en bois foncé dans une vaste salle à manger qui s'étageait sur deux niveaux. Un jeune type en pantalon noir et chemise blanche, les manches retroussées, accueillit Zhang Xiangzhi à l'entrée, et nous guida vers une grande table ronde de la mezzanine, où il nous fit asseoir. J'avais pris place à côté de Li Qi, et je laissais traîner le regard sur un aquarium vide, qui venait d'être vidangé. Les poissons, provisoirement transvasés dans une rangée de seaux en plastique jaune qui reposaient sur une table voisine, tournaient en rond dans les seaux en faisant des vaguelettes dans un faible bruit de clapotement. On pouvait suivre leurs tristes trajectoires limitées et bornées à travers les parois crème des récipients, qui laissaient deviner en transparence les circonvolutions que décrivaient leurs formes en mouvement à travers le plastique pâle des seaux (c'était plutôt des poissons d'agrément que des poissons de vivier destinés à la consommation). L'aquarium, lui même, vide et asséché, dans lequel étaient enroulés des tuyaux d'arrosage, reposait sur une sorte d'armoire coffrée ouverte, dans laquelle apparaissaient une bombonne de gaz et un dédale de tuyaux rouillés entre les coudes desquels s'activait la silhouette singulièrement contorsionnée d'un homme accroupi, la tête dans les épaules, et les bras dans les tuyaux, qui s'escrimait à fixer, ou desceller, quelque chose avec un tournevis. Zhang Xiangzhi avait passé commande, et on

commençait de nous apporter de nombreux plats, qu'on disposait au fur et à mesure devant nous sur le grand plateau circulaire de la table, du tofu, de la viande de porc hachée aux piments, du poisson, des langues de canard, du porc au gingembre, du chou, des champignons. Il m'avait demandé si je voulais une bière, et je lui avais dit que non, au petit déjeuner, plutôt du thé. Le type, sous l'aquarium, que je continuais d'observer distraitement de temps à autre, le corps coincé contre la bombonne de gaz au coeur d'un réseau complexe de tuyaux rouillés, dévissant des boulons et délivrant des crans de sûreté, parvint finalement à soulever la trappe à deux mains, avec précaution, et sa tête apparut, soucieuse et contrariée, derrière les vitres de l'aquarium.

Je ne mangeais presque rien, je n'avais pas faim. Je tergiversais, je piochais d'une baguette distraite de minuscules fragments de chair de poisson blanc, que j'accommodais de minuscules quantités de riz, que je peinais à déglutir. Je me sentais barbouillé, nauséux, et, regardant devant moi sur la table les langues de canard qui marinaient dans un fond de sauce au fond d'un ravier, entières, complètes, qui avaient dû être prélevées dans leur totalité depuis le fond de la gorge des canards et partaient du larynx pour s'élargir et devenir effilées à leur extrémité, j'eus soudain un haut-le-coeur en associant fugitivement une de ces langues à la langue de Li Qi, et cette image effrayante, que, sitôt apparue, je cherchai à chasser, vint ternir et comme envenimer le souvenir que j'avais gardé du contact réel de la langue de Li Qi dans ma bouche cette nuit dans le train, et, à ce souvenir pourtant délicieux de douceur et de tendresse passée, se substitua alors une sensation de dégoût, d'horreur, de répulsion physique, la sensation concrète et presque gustative d'avoir eu cette nuit dans la bouche, meuble et qui s'enroulait voluptueusement autour de ma propre langue, une de ces petites langues de canard effilées couleur rose brunâtre piquetées de papilles gustatives blanches et rêches.

Je ne mangeais plus, je me contentais d'une gorgée de thé brûlant de temps à autre. Je regardais Zhang Xiangzhi manger en face de moi, détendu, les baguettes expertes, se retournant à l'occasion pour jeter un coup d'oeil sur le type dans l'aquarium, presque debout à présent, qui avait réussi à se lever, les jambes empêtrées dans ses tuyaux, et qui ne pouvait plus bouger, ni ressortir de l'aquarium (à un moment, il nous demanda de bien vouloir lui passer sa boîte à outils, que Zhang Xiangzhi, se levant de mauvaise grâce, ses baguettes à la main, alla chercher sur une table et lui tendit nonchalamment par-dessus l'aquarium). Tout occupés à leur repas, Zhang Xiangzhi et Li Qi discutaient en chinois sans plus rien me traduire, Li Qi m'avait simplement fait savoir qu'elle serait occupée cet après-midi, mais que Zhang Xiangzhi resterait avec moi pour me faire visiter Pékin (tout avait été prévu, nous nous retrouverions le soir pour dîner). De temps à autre, continuant à parler et à se resservir de thé, déposant le couvercle à l'envers sur la théière quand elle était vide pour redemander de l'eau chaude, ils faisaient tourner légèrement le grand plateau circulaire de la table pour approcher tel ou tel plat de la portée de leurs baguettes et picorer ici un morceau de poisson, là un fragment de porc épicé, qu'ils posaient un instant dans leur bol avant de le porter à leur bouche. Je regardais le plateau tourner ainsi sous mes yeux, et, de la même manière que la perception que j'avais de la table se modifiait à chaque fois qu'ils déplaçaient le plateau — alors que les plats restaient immobiles sur leurs bases et que leur positions relatives sur la table ne changeaient pas — il m'apparut qu'un changement de perspectives était également en train de s'opérer dans les relations que nous entretenions tous les trois depuis la veille, et que de nombreuses questions qui m'étaient apparues jusque là obscures et mystérieuses — pourquoi, par exemple, Zhang Xiangzhi nous avait accompagné à Pékin, quelle était la nature réelle des liens qui unissaient Zhang Xiangzhi à Li Qi ? —, s'éclairaient désormais d'un jour nouveau et trouvaient même une explication rationnelle des plus simples, à mesure que je comprenais mieux — ou croyais mieux comprendre, car bien des choses continuaient de me demeurer indéchiffrables — la situation.

Ainsi, finis-je par comprendre que, si Zhang Xiangzhi nous avait accompagné à Pékin lors de ce voyage, ce n'était pas pour quelque hypothétique raison malveillante ou

machiavélique, mais tout simplement parce que Li Qi lui avait demandé de venir pour me tenir compagnie et me faire visiter la ville pendant qu'elle-même serait occupée (de sorte que ce que j'avais pris pour de la désinvolture de la part de Li Qi, voire de l'inconséquence, devait au contraire être pris comme une délicate attention). De même, la présence permanente de Zhang Xiangzhi à mes côtés depuis que nous avons quitté Shanghai, que j'avais d'abord accueillie avec méfiance, voire jalousie, dans une sorte de mesquine étroitesse de vue qui ne m'avait fait voir en lui qu'un fâcheux, qui contrariait mes minuscules desseins amoureux, devait sans doute également être lue comme une marque de générosité et de prévenance à mon égard. Je regardais le plateau qui continuait de tourner ainsi devant moi chaque fois que l'un ou l'autre le bougeait pour approcher un plat de ses baguettes, et je comprenais que chaque nouvelle figure ainsi proposée, chaque nouvelle agencement des plats sur la table, chaque nouvelle disposition, n'était qu'une facette différente d'une même et unique réalité insaisissable. J'assistais en somme à une superposition de lectures successives et contradictoires de la réalité, qui prenait des significations différentes selon l'angle sous lequel elle était considérée. Et, me mettant alors moi aussi de la partie, je saisis le bord du plateau, et, du bout des doigts, je le fis tourner, comme une lourde cuvette de roulette à laquelle j'aurais donné l'impulsion initiale, et je songeai alors en regardant le plateau tourner à toute vitesse devant nous — sous les yeux, d'abord interloqués, puis bienveillants et amusés de Zhang Xiangzhi et de Li Qi, prêts à passer ce caprice inoffensif à leur hôte étranger — que je n'étais peut-être pas encore au bout de mes surprises.

Zhang Xiangzhi, qui me fit visiter Pékin l'après-midi, avait établi un programme de visites qui comportait deux temples, qu'il avait choisi moins pour leur intérêt historique ou religieux, que pour leur précieuse situation géographique au nord-est de la ville et la remarquable proximité qu'ils marquaient l'un et l'autre avec la station de métro Yongue

gong, près de laquelle, vers dix-sept heures, je le compris plus tard, il avait un rendez-vous dans un garage. Tout au long de cet après-midi caniculaire, il me guida donc dans des rues pittoresques et des temples qui avaient le principal mérite de se trouver au voisinage du métro Yonghe gong, dans un périmètre extrêmement réduit de quatre rues, borné au sud par Dongzhi mennei dajie et au nord par Anding mendong dajie (remontant au plus loin à la station de métro Anding men, repère septentrional extrême, avant de faire demi-tour). Il arpentait ainsi en ma compagnie ce petit kilomètre carré de ville non dépourvu de charme et d'agrément, maussade et les mains dans les poches, flânait à mes côtés dans des rues bordées de cyprès centenaires sans se départir d'une expression de morosité bourrue — en principe, il ne disait rien, ne commentait rien, mais parfois, soulevant à peine le bras vers un vieux portique de bois à la peinture écaillée qu'il m'indiquait au passage en cicérone tacite, il marmonnait dans un anglais éteint que la rue que nous empruntions était une des dernières à Pékin à compter quatre portiques (je hochais la tête, et nous en restions là). A côté de cet accablement foncier (que semblait décupler la chaleur), il faisait montre d'une gentillesse continuelle et me gratifiait de mille petites attentions muettes. Depuis la veille, il avait pris en charge tous les frais et se montrait prévenant dans les moindres détails, il rinçait au thé brûlant tous les verres et les bols que j'utilisais avant de me faire boire, je ne pouvais faire mine de poser mon sac à dos par terre qu'il ne bondissait pour s'en emparer comme d'un objet trop précieux pour être mis en contact avec le sol crasseux et le posait à côté de nous sur le moelleux d'un siège, il me protégeait des éventuels importuns et chassait les mendiants qui venaient à ma rencontre (et écartait même, d'un geste las, les moustiques devant mon visage). Parfois, marchant devant moi derrière ses lunettes noires sous le soleil écrasant, il marquait une pause sur le trottoir et me faisait entrer dans un des innombrables magasins de souvenirs et d'objets de culte bouddhique alignés tout au long de Yonghegong dajie, où l'on pouvait se procurer des bougies de toutes tailles — rouges, exclusivement — et de multiples variétés d'encens (roses, pourpres, pistaches, en cône, en bâtonnets, en serpentins). Il me laissait choisir et m'attendait à la caisse, où, un mouchoir à la main, il se laissait baigner le visage par les pales bienfaisantes d'un ventilateur qui tournait au plafond en brassant un air tiède dans le magasin, et je sentais qu'il ne m'accompagnait dans ce périple touristique que pour m'être agréable et ne s'intéressait nullement à ce que nous visitions, tandis que je le suivais avec ennui et détachement. Son inintérêt n'avait d'égal que mon indifférence, et, si je continuais de visiter Pékin avec lui cet après-midi, plutôt que de rentrer à l'hôtel et dormir — je savais que je ne parviendrais pas à m'endormir —, c'était uniquement pour ne pas penser à la mort du père de Marie.

Au sortir du magasin (je n'avais rien acheté, et cela ne parut même pas l'affecter), nous reprîmes notre route dans de longues rues ombrées qui commençaient à m'être familières. Je le suivais sur la terre desséchée d'un trottoir poussiéreux, laissant traîner mon regard sur quelque vieille façade, mur gris et granuleux où des slogans effacés par le temps restaient encore partiellement lisibles. La grille du bâtiment était ouverte, école ou bureau de poste, et un vieux gardien était assis sur une chaise sous une petite fenêtre à barreaux, un chapeau sur la tête. Ici et là, derrière des murs d'enceinte, apparaissaient les tuiles vernissées d'un sanctuaire excentré et paisible, comme à l'écart du monde. Il m'avait précédé à l'entrée d'un temple et s'était penché aux guichets pour acheter des tickets, et nous venions de pénétrer dans un ensemble de cours et de jardins silencieux et déserts, où régnait une atmosphère de calme et de recueillement. J'avais été m'asseoir sur le rebord de pierre d'un bassin circulaire, qui avait dû contenir une eau dormante, j'imaginais là un tapis de feuilles de lotus en suspension à sa surface tranquille, mais qui, pour l'heure, était vide, la pierre nue et grise, tarie, asséchée, craquelée sous un soleil impitoyable. Nous étions seuls dans cette grande cour déserte écrasée de chaleur, séparés l'un de l'autre par une vingtaine de mètres (Zhang Xiangzhi avait été s'appuyer contre une balustrade). Il n'y avait pas un souffle de vent, seulement le soleil qui tapait, lourd et vertical, invisible dans la lumière blanche du ciel. Les dalles, dans la cour, étaient brûlantes, saturées de chaleur, les tortues de pierre immobiles dans la fournaise, leur corps minéral et leur tête reptilienne en feu, les carapaces torrides sur lesquelles reposaient des stèles monumentales aux allures de pierre tombales,

porteuses de filaments déliés de calligraphies impériales gravées dans le marbre. Le temps paraissait arrêté, semblait ne pas couler, mais stagner là dans la cour, se figer sur place dans les émanations presque visibles de la chaleur.

La chaleur enveloppait mon corps et engourdissait mon esprit, des gouttes de transpiration me coulaient sur les tempes. Je voulus m'éponger le front et, comme je fouillais mon sac à dos à la recherche d'un mouchoir, soulevant et retournant le contenu du sac entre mes genoux, je tombai sur le petit paquet emballé de papier cadeau que Li Qi m'avait offert la veille (et je me rendis compte que je n'avais pas encore eu l'occasion de l'ouvrir). Assis là au soleil sur le rebord de pierre du bassin, je défis l'enveloppe de papier glacé, précautionneusement, et trouvai, dans un emballage de carton rigide et élégant que je défis également, un flacon en verre épais, parfaitement carré et géométrique, qui contenait un liquide bleu intense, sur lequel étaient tracées trois lettres aux allures de chiffres romains apocryphes : BLV. J'examinai plus attentivement l'emballage et lus : *Eau de parfum Vaporisateur Natural Spray 0,86 fl.oz*. C'était dérisoire, et même un peu cruel, de découvrir ce cadeau maintenant, mais je ne pus m'empêcher d'être ému à la pensée que Li Qi était entrée la veille dans un magasin à Shanghai avec l'idée de me faire un cadeau, et j'éprouvai même fugitivement ce plaisir si particulier de savoir qu'on existe dans l'esprit des autres, qu'on s'y meut et y mène une existence insoupçonnée. Je rangeai l'emballage dans le sac à dos, et, penchant le flacon sur le dos de ma main, je me vaporisai un peu d'eau de toilette sur le poignet, le portai lentement à mes narines, et, pris de vertige, me sentant soudain envahi par une sensation de honte — de honte et de culpabilité —, je reconnus l'odeur de Li Qi, l'odeur de sa peau et du creux de son cou, qui m'apporta un sentiment de bonheur très douloureux.

Je relevai les yeux avec inquiétude vers Zhang Xiangzhi, mais il n'avait rien remarqué, il continuait de se tenir de l'autre côté de la cour adossé à une balustrade de pierre. Je ne bougeais plus, le regard inquiet (je me sentais observé), le flacon à la main, que je tenais caché en creux dans ma paume, dont il épousait exactement la forme. Je tournai la tête, il n'y avait personne autour de moi. Au loin, dans une cour en travaux, on apercevait des silhouettes d'ouvriers torsés nus, qui poussaient des brouettes le long d'un rectangle de terre brune qu'on était en train de redaller devant une pagode. J'examinai encore une fois les alentours, attentivement, à la recherche d'un endroit où je pourrais laisser le flacon, m'en débarrasser pour me délivrer du poids qu'il représentait pour moi désormais. Je continuais de regarder autour de moi en paraissant m'intéresser au décor et à l'architecture du temple, et, discrètement, laissant glisser mon bras derrière moi, je posai le flacon sur le sol et l'abandonnai là dans le bassin, contre un montant de pierre. Je me relevai aussitôt, m'éloignai vers le fond de la cour, en ajustant mon sac à dos sur mon épaule. Je contournai la cour en travaux, regardant distraitement un ouvrier agenouillé par terre qui fixait une dalle dans un périmètre balisé de cordelettes, et me dirigeai vers un pavillon en retrait, dans lequel j'errai quelques instants dans un dédale de stèles, avant de quitter les lieux, chassé par la chaleur. Lorsque je reparus dans la cour, elle était déserte, Zhang Xiangzhi avait disparu, il n'y avait plus personne le long de la balustrade de pierre où il se tenait appuyé. Je me dirigeai vers la sortie, traînai quelques instants dans une minuscule boutique où l'on vendait des cartes postales vieillottes, et ressortis sur le perron, cherchai Zhang Xiangzhi des yeux. Je le vis apparaître au loin dans un chemin dallé bordé de cyprès, il s'avancait vers moi de son pas lourd et nonchalant. Il me rejoignit sous le portique, et je ne le vis qu'alors — dans un éclat de bleu liquide qui étincela au soleil — il avait le flacon de parfum à la main. *You fuck that*, me dit-il en me le rendant (je le regardai sans comprendre, avant de me souvenir qu'il prononçait toujours *forget* comme *fuck*, et qu'il venait simplement de me dire que j'avais oublié quelque chose dans le temple)

Dans la rue, il hâta le pas (tout d'un coup, il parut pressé, l'heure de son rendez-vous devait approcher), nous traversâmes une artère très animée, perdus un instant au cœur de la circulation, arrêtés, freinés dans notre élan, passâmes quelques rues commerçantes, où nous nous frayions difficilement un chemin dans la cohue, puis nous

bifurquâmes dans une ruelle étroite, puis plus étroite encore, une de ces *hutong* n'excédant pas la largeur des épaules d'un humain, que nous longions l'un derrière l'autre entre de hauts murs gris où couraient des rigoles. Je le suivais, et nous nous enfoncions dans un quartier de venelles tortueuses et de murs croulants, de maisons basses et de cours intérieures, de patios en ruines où poussaient quelques herbes. Nous entrâmes dans une cour déserte sous le soleil, pas un carré d'ombre, un transat isolé en vieille toile, et des portières de voitures désossées contre le mur, quelques pare-chocs, une pile de pneus. Un atelier s'ouvrait au fond de la cour, et Zhang Xiangzhi alla passer la tête, je l'entendis appeler à plusieurs reprises. Au bout d'un moment, le patron apparut, lentement, en combinaison de mécanicien orange ouverte jusqu'au nombril, le visage tâché de graisse, un peu chauve, le front ridé, un mégot entre les lèvres, méfiant, pas commode. Il me dévisagea sans un mot quand Zhang Xiangzhi me présenta, et nous fit entrer dans l'atelier. Au fond du hangar, dans l'ombre puante de l'huile chaude, deux mécaniciens jouaient au baby-foot les pieds dans la limaille, et quelques types en bermudas à fleurs s'activaient sous une voiture qui avait été surélevée (une voiture occidentale neuve, une BMW aux vitres teintées qui détonnait un peu dans ce garage). Tout en s'entretenant en chinois de leurs affaires, le garagiste se dirigea vers un établi de bois chargé d'outils et dévissa le couvercle d'un thermos pour nous servir à chacun un verre de thé, très léger, à peine coloré (je le fis tourner dans mon gobelet et bus une gorgée, et je me rendis compte que c'était de l'eau, ni plus ni moins que de l'eau chaude). Il continuait de parler à Zhang Xiangzhi, qui approuvait ses dires d'un hochement de tête, en regardant de temps à autre au fond de son gobelet. Leur conversation durait déjà depuis quelques minutes, quand le garagiste fit venir un de ses apprentis, un petit jeune de quinze, seize ans, qui nous guida dans un hangar annexe, deux rues plus loin, retirant le cadenas d'une porte métallique et nous introduisant dans une remise au plafond voûté, très sombre et surchauffée, sans air, sans lucarne, dans laquelle étaient entreposées une vingtaine de motos. Zhang Xiangzhi déambula entre les différents modèles, il y avait de tout, des motos neuves, des occasions, de toute cylindrée, des épaves, des motos sans roue, des squelettes de mobylettes, même une vieille machine à coudre noire à pédales, il fallait voir l'engin. De temps à autre, il en touchait une, tournait un guidon, passait la main sur le cuir élimé d'un siège, s'accroupissait pour examiner attentivement un moteur, grattait de l'ongle le vernis d'une peinture. Il s'empara d'une petite moto d'occasion couleur rouge bordeaux au carénage bombé, de marque chinoise, avec d'épais garde-boue, la fit basculer de sa béquille, et nous regagnâmes le garage, Zhang Xiangzhi poussant la moto à côté de lui dans la rue.

Il laissa la petite moto devant l'entrée de la cour, la confia à l'apprenti qui se mit à la dépoussiérer avec un chiffon et à nettoyer les rétroviseurs, et alla retrouver le garagiste dans l'atelier, qui nous fit passer dans ses bureaux, une pièce vitrée et délabrée, les carreaux cassés et quelques sièges en skaï zébrés de chiures de mouches, le sol huileux, glissant, une table métallique chargée d'un désordre de vieux journaux, de pinces, de tournevis et de chiffons, qu'il fit partiellement glisser d'un revers du bras pour libérer une partie du plateau et pouvoir y poser un ordinateur portable, qu'il alla brancher sous la table. Pendant que Zhang Xiangzhi, assis sur un tabouret, prenait connaissance d'un contrat dont il paraphait les feuillets sur ses genoux, le garagiste, le regard attentif, penché sur l'ordinateur qui scintillait dans la pénombre, maniant le trackpad d'un doigt concentré et tendu, cocha une case sur l'écran et, s'écroulant alors dans la torpeur ambiante, tel un chat réveillé soudain dans sa sieste, une imprimante jusque là invisible, posée par terre dans un coin, entre une caisse de bougies Ecclestone et un cageot de bouteilles de bières vides, se mit à délivrer lentement, trait par trait eût-on dit, dans les règles de l'art, une page entière d'idéogrammes. Evitant de s'emparer de la page imprimée avec ses doigts noirs de cambouis, il alla prendre un tournevis pour soulever la feuille et la recueillir précautionneusement sur l'avant-bras et la présenter ainsi à Zhang Xiangzhi, qui s'en saisit nonchalamment et jeta un coup d'oeil dessus, avant de la plier en quatre et de la ranger dans sa poche. Était-ce un document relatif à la moto (acte de vente, certificat de location, assurance), je n'en sais rien. Toujours est-il qu'il avait acheté la moto, ou l'avait empruntée. Le garagiste ouvrit une armoire derrière lui et en sortit un casque (un vieux casque blanc, épais, court, avec une minuscule visière, qu'il tendit à

Zhang Xiangzhi par-dessus la table avant de prendre congé). Nous ressortîmes de l'atelier et allâmes rejoindre l'apprenti dans la cour, qui continuait de briquer la petite moto dans le soleil déclinant. Zhang Xiangzhi échangea quelques mots avec lui et monta sur la moto, me tendit le casque et me dit de prendre place à l'arrière. Les deux mains sur le guidon, il accéléra sur place dans des vapeurs de poussière et de gaz d'échappement. Il se retourna pour m'expliquer en anglais que c'était plus prudent qu'il mette le casque lui-même si nous étions arrêtés par la police (oui, et en cas d'accident aussi, pensais-je), me le reprit des mains et l'ajusta sur sa tête en nouant avec soin la lanière sous son cou.

Nous nous étions mis en route, très lentement, dans la poussière de la ruelle, évitant les gravats et les ornières, les grosses pierres isolées ou les amas de briques qui bloquaient le passage. Je me tenais derrière lui, et je sentais le déséquilibre permanent de la moto en raison de la vitesse très limitée que nous devions maintenir parmi les nombreux vélos et piétons que nous croisions, les constants infléchissements de direction qu'il imprimait parfois brusquement au guidon pour éviter l'imprévisible écart d'un enfant pieds nus qui traversait devant nous ou quelque vieillard au pas, que nous frôlions et qui se retournait sur notre passage. Ici et là des poules se dispersaient en caquetant sous nos roues et allaient se réfugier entre les jambes de joueurs de mah-jong, installés devant la boutique d'un oiselier, des cages en osier pépiantes et roucoulantes accrochées en grappe aux fenêtres de l'échoppe. Nous parcourûmes ainsi péniblement, au gré des cahots du revêtement des ruelles, d'étroites allées bordées de minuscules commerces et d'étals de marchands ambulants ou de vendeurs de beignets avant de déboucher sur une grande avenue, où nous mîmes un instant pied à terre — contemplant le flux très dense et le bouillonnement tumultueux de la circulation urbaine, comme si, après avoir navigué longtemps au gré de minuscules canaux, nous atteignions soudain la grande mer — avant de se jeter nous aussi dans le courant d'un puissant coup d'accélérateur et de se laisser entraîner parmi les bus et les taxis en prenant de la vitesse dans le flux continu de voitures qui descendaient les grandes artères de Pékin vers le sud. Nous nous fauflions entre les véhicules pour glisser le long de ronds-points embouteillés et accélérions encore, suivions, le visage au vent, d'interminables lignes droites bordées de murs d'enceintes et de blocs d'habitation impersonnels en mauvais carrelage blanc ou sable, parfois de béton brut ou d'une couleur vieux plâtre, centres administratifs et bâtiments officiels aux larges entrées gardées par des militaires en faction. Parfois, au détour d'un carrefour, nous apercevions une porte ancienne de la ville ou le grand bâtiment d'une gare. Nous avons atteint Chang'an, et passâmes à vive allure devant la Cité interdite, j'eus à peine le temps de m'en rendre compte que nous l'avions déjà dépassée.

Cela avait duré à peine quelques secondes, pendant lesquelles, tout à la fois, j'avais vu apparaître sur ma gauche la monumentale porte centrale ornée du portrait géant de Mao (et, très fugitivement, dans le même mouvement fuyant de la moto qui nous emportait, les enceintes rose pourpre que nous longions et les ponts de marbre qui enjambait les douves), en même temps que Zhang Xiangzhi, devant moi, qui continuait de conduire sans ralentir, lâchait un instant le guidon pour m'indiquer le Palais impérial du bras en criant : Gugong, Gugong ! et se retournait vers moi en levant le pouce en l'air dans le vent pour témoigner sans doute en quelle haute estime il tenait le monument (et m'en conseiller par là même, en quelque sorte implicitement, la visite), et que moi-même, cramponné à son dos et la vue gênée par un bus vert et jaune qui nous dépassait, je me retournais à l'arrière de la moto pour apercevoir encore un instant les édifices et jardins de la Cité interdite qui disparaissaient au loin, tandis que je laissais mon regard s'envoler vers une enfilade de toits en pagode, baignés par le soleil couchant, dont les tuiles mordorées miroitaient dans les vapeurs gris rose de la lumière de fin d'après-midi.

Une légère nappe de brouillard enveloppait la ville, que les rayons du soleil teintaient d'une nuance de rose qui se fondait dans le couchant et semblait se diluer dans les brumes de pollution noirâtres qui enrobaient l'horizon. Assis à l'arrière de la moto, je sentais une âcre odeur de ville et de gaz d'échappements flotter dans le vent chaud.

L'air était encore chargé de toute la chaleur accumulée pendant la journée, par les murs et le bitume, les bâtiments et la chaussée, comme si l'atmosphère avait conservé la mémoire thermique de cette journée étouffante, autant que son odeur de fumée noire, de gaz carbonique et de poussière. Je ne sais plus exactement quand je compris — ou plutôt pressentis, car ma connaissance de la géographie de Pékin était quasiment inexistante, j'avais à peine jeté un coup d'oeil sur un plan ce matin — que nous ne prenions pas le chemin de l'hôtel, qu'il était même impossible que nous débouchions encore sur l'hôtel, passés ces périphériques et bretelles d'autoroute que nous emprunions désormais dans une lumière de plus en plus sombre, de plus en plus nocturne, filant vers un ciel ensanglanté à l'horizon, où le rose devenait rouge et le gris devenait noir, croisant alors les premiers phares des voitures dans cette pénombre d'autoroute entre chien et loup, dans ce qui n'était pas encore la nuit, mais les derniers feux de la journée. Zhang Xiangzhi ne m'avait rien dit, ne m'avait rien expliqué, et, une fois encore, je me laissais porté par les événements. Je ne sais pas si nous avons quitté Pékin, les paysages avaient quelque chose des zones indistinctes qu'on trouve aux abords des aéroports, zones industrielles et étendues d'entrepôts qui se déploient à la périphérie des villes, avec des milliers de lumières qui apparaissaient au loin dans la lumière crépusculaire. Nous avons quitté l'autoroute, et roulions dans une grande artère urbaine de nouveau animée, avec des concentrations d'immeubles et des tours d'habitations, des grandes cours protégées par des barrières et des guérites vitrées de gardiens en uniforme. Zhang Xiangzhi ralentit et prit sur la droite, s'engagea sur le parking démesuré d'un centre commercial aux enseignes tapageuses et clignotantes illuminées dans la nuit, certaines en caractères chinois, blanches et vertes, d'autres en anglais, roses, bleues, rouges, karaokes et boîtes de nuits, restaurants et bowling, galerie marchande sur plusieurs niveaux. Un immense néon parachevait l'ensemble, qui trônait sur les toits et semblait baptiser le complexe de son nom féérique en lettres de néon roses, LAS VEGAS, que soulignait un double éclair bleu fluorescent zébré.

Zhang Xiangzhi gara la moto à proximité de l'entrée souterraine du bowling, auquel on accédait par un grand escalier illuminé d'un arc d'ampoules jaunes qui descendait vers les salles. Un groupe de jeunes gens bavardait à la porte, il y avait des filles en minijupes en cuir, très maquillées et les cheveux teints, des gars en tee-shirts blancs et blousons en daim ultrafins, les pouces dans les poches, qui nous regardèrent descendre de la moto et passer à côté d'eux en nous suivant des yeux de leurs regards aigus. Zhang Xiangzhi me dit qu'on avait rendez-vous avec Li Qi, qu'on allait la retrouver avant de dîner, et nous nous engageâmes dans les escaliers et commençâmes à descendre. Il y avait encore des petits groupes de jeunes gens dispersés un peu partout dans la cage d'escalier, qui discutaient contre les murs ou assis sur les marches. Les pistes de bowling se trouvaient au deuxième sous-sol, quarante pistes de bowling toutes occupées alignées de front dans une salle bas de plafond où le bruit continu des boules et des quilles qui tombaient était couvert par le brouhaha des exclamations et des conversations des joueurs et une musique disco tonitruante couplée à des lumières tournoyantes et à des spots multicolores. Zhang Xiangzhi se dirigea vers le bar, le visage parcouru de reflets de lumières vertes et rouges qui traversaient son front comme des ondes éphémères. Il s'assit sur un tabouret et commanda deux bières. Do you play bowling ? me dit-il, en jetant un coup d'oeil sur les pistes. Yes, dis-je. (Et c'est vrai, je jouais au bowling, je n'avais jamais joué assidûment, mais je me débrouillais, je suis adroit). Play ? dit-il. Yes, dis-je. Je n'étais pas sûr d'avoir très bien compris ce qu'il me demandait, mais peu importe, je dis oui : j'avais déjà joué, je voulais bien jouer.

Zhang Xiangzhi m'avait laissé seul pour aller réserver une piste, et je regardais la grande salle animée, où les scores en perpétuelle évolution des quarante parties en cours s'affichaient sur des moniteurs vidéo suspendus au-dessus des pistes. Le public était très mélangé, jeune pour la plupart, qui fumait et se déhanchait devant des écrans géants qui projetaient des vidéoclips en circuit fermé, buvait des cocktails avec des pailles et grignotait des pizzas en se dispersant bruyamment autour des aires de jeu, mini bandes de jeunes filles échevelées qui se déployaient comme des serpentins jusqu'aux différents bars et regardaient les pistes avec un fragile bouquet de gobelets

en carton entre les mains, manifestant bruyamment leur joie à chaque coup d'éclat d'un joueur et poussant avec un égal bonheur de facétieuses exclamations de désespoir si une boule anémiée qu'elles suivaient des yeux avec des rires d'effroi stridents et enchantés finissait sa course dans la rigole (en laissant une jeune fille toute seule sur la piste, les deux mains devant la bouche). Quelques pistes, au fond de la salle, étaient réservées à des joueurs plus expérimentés, garçons et filles qui avaient leur propre matériel dans des sacs de bowling restés ouverts derrière eux, chaussures et boules personnelles, pantalon noir et liquette prune ou beige rehaussée d'un nom de marque, certains avec un gant ajouré, en cuir clair, qui laissait les doigts à jour à la manière d'une mitaine, ou un soutien de poignet, petit bracelet en épais cuir noir pour maintenir l'articulation au moment du lancer. Avant de jouer on les voyait essuyer longuement leur boule dans un chiffon sec, puis aller se placer sur la piste et se concentrer avant de prendre leur élan, s'incliner très près du sol et lancer en donnant beaucoup d'effet de rotation à leur boule, qui partait complètement sur la gauche avant de revenir brusquement et d'abattre toutes les quilles dans un fracas de strike. Au bout de quelques minutes, Zhang Xiangzhi revint me chercher, me dit qu'une piste allait se libérer pour nous, et nous allâmes échanger nos chaussures au vestiaire, je retirai mes mocassins couverts de poussière et les posai sur le comptoir, reçus en échange une vieille paire de chaussures de bowling en cuir beige, souple et craquelée, le talon noir et des parements bordeaux, la semelle lisse comme une joue.

Au moment de jouer pour la première fois (alors que Zhang Xiangzhi avait choisi sa boule de bowling avec soin, allant inspecter toutes les boules disponibles sur les différents râteliers, hésitant et se retournant pour en essayer une dernière, avant de se décider pour une de ces boules fantaisie en matériau composite noir et vert, j'avais simplement soupesé pensivement deux ou trois boules sur le rail de notre piste, avant d'en choisir une, noire, qui paraissait convenir), j'allai me placer au départ et je m'apprêtais à m'élancer, quand je fus envahi d'un sentiment de faiblesse et de trac — de trac, oui, de trac — d'engourdissement et de paralysie des membres, qui se traduisit par un soudain manque de force dans les jambes, mais aussi par la totale incapacité dans laquelle je me trouvais de relier mon corps à mon cerveau. Je me tenais immobile sur la piste, la boule à la hauteur du menton en regardant fixement la quille de tête à une vingtaine de mètres de moi, mais je ne parvenais pas à mettre en relation mon regard et le mouvement que je projetais d'effectuer avec le bras, à les connecter l'un à l'autre, et, à mesure que je restais là immobile sur la piste, indécis, les tempes chaudes, la boule qui pesait de plus en plus lourd au bout de mon bras, mes jambes de plus en plus faibles, je ne voyais pas de manière de m'en sortir et je serais peut-être resté encore longtemps ainsi (ou aurais-je finis par renoncer, me serais-je retourné et aurais-je été reposer la boule sans jouer), si je n'avais entendu dans mon dos, avec une nuance d'agacement, sur un ton d'encouragement, puis d'ordre, à la fois excédée et comminatoire, la voix de Zhang Xiangzhi qui me disait : "Play !"

J'avais raté mon premier lancer (et n'avais pas réussi beaucoup mieux les suivants), et Zhang Xiangzhi accumulait les points avec une régularité silencieuse et bougonne, un style plat et efficace, sans fioritures, sans beaucoup d'effet dans le jeu, lancer droit et puissant, abattage régulier. Mais, après quelques lancers ratés, et même désastreux, où je restais raide, appliqué, sans confiance dans le mouvement, je me ressaisis, je commençai à mieux ajuster mon regard et à lui imprimer implacablement toute sa puissance — mes yeux intenses alors, droits, tendus, que je vrillais dans les quilles — et j'exécutais simplement un long mouvement délié du bras dans l'ignorance de son accomplissement, dans une union retrouvée entre la main et le regard (le seul secret, en toutes choses, du geste juste). Parallèlement, Zhang Xiangzhi avait commencé à faiblir, à rater quelques coups, à lancer moins droit, de façon moins précise. Il n'y avait rien de réfléchi dans son jeu, aucune recherche de concentration, mais de la force brute, de la puissance, de l'instinct, ramasser sa boule comme une cognée de bûcheron et décimer les quilles sans se poser de question. Nous ne parlions pas, nous n'avions pas échangé un mot depuis le début de la partie, mais nous suivions attentivement ce que l'autre faisait (à plusieurs reprises, je le vis me regarder avec une froide perplexité,

comme s'il cherchait à percer à jour quelque énigme derrière les traits impassibles de mon visage). Je jouais et j'allais me rasseoir, j'attendais, je le regardais jouer. Je ne pensais à rien d'autre qu'à la partie, le prochain lancer, la prochaine boule dans les quilles.

Depuis que je jouais, j'étais transporté dans un autre monde, un monde abstrait, intérieur et mental, où les éclats coupants du monde extérieur semblaient émoussés, les souffrances évanouies, le deuil dissipé, s'était éteint aussi le turbulent vacarme de la salle de jeu, le tumulte de la musique et la vaine agitation des autres joueurs autour de moi. J'étais seul, ma boule à la main, le regard fixé sur l'unique l'objectif qui s'offrait à moi en cet instant, ce seul instant du temps qui comptait à présent, à l'exclusion de tout autre, passé ou à venir, cette cible stylisée que j'avais sous les yeux — géométrique, et par-là même indolore, car la géométrie est indolore, sans chair et sans idée de mort, pure construction mentale, rassurante abstraction — le triangle équilatéral des dix quilles que j'avais sous les yeux et que je fixais intensément, blanches et bombées, striées en leur centre d'un trait noir, et le parfait rectangle de la longue allée de bois de pin beige clair presque blanc de la piste qui s'étendait devant moi, lisse et à peine huilée, comme une invitation à lancer la boule et la regarder rouler en silence — au ralenti, la suivre, l'accompagner et la porter en esprit au bout de la piste en ne pensant plus à rien d'autre, et plus même à la mort du père de Marie, l'esprit se détournant enfin complètement de la pensée de la mort du père de Marie — jusqu'à ce qu'elle se fracassât dans les quilles et les explosât toutes en me procurant un bref, et violent, spasme de jouissance. Je serrais imperceptiblement le poing, et allais me rasseoir. Cela faisait vingt heures maintenant que j'attendais ce moment, de ne plus penser à la mort du père de Marie, vingt heures qui s'étaient écoulées depuis le coup de téléphone de Marie dans le train — qui avait été pour moi comme la brusque irruption du soleil dans la nuit, une éclipse inversée — vingt heures, oui, avec une marge d'erreur de plus ou moins deux mille ans ! autant dire des poussières à l'échelle de l'univers.

Lorsque je me retournai, Li Qi était là.

J'avais levé les yeux vers la salle, le regard comme aimanté par sa présence encore lointaine et invisible, et je l'avais aperçue, j'avais aperçu Li Qi qui avançait le long du bar. Elle nous avait vus, elle se dirigeait vers nous, elle portait un élégant sac en papier rose et gris à la main, elle avait dû faire des achats, un sac carré d'une marque de vêtement, les poignées blanches en papier renforcé, un nom de griffe indéchiffrable et de minuscules caractères chinois sur les côtés. Zhang Xiangzhi s'était levé pour aller à sa rencontre, elle lui avait donné le sac et il l'avait entrouvert — à peine, furtivement, pour vérifier son contenu en le protégeant en même temps des regards extérieurs — et je perçus alors une expression de gratitude sur son visage, d'immense reconnaissance et presque de soulagement. Il lui dit quelque chose, et ils rirent, et je les vis arriver lentement vers moi en bavardant et s'arrêter au bord de la piste (je les regardais, et je me demandais ce que contenait le sac). Zhang Xiangzhi le posa sur un siège en le protégeant avec son casque de moto, et je me rendis compte que ce n'était pas un sac de vêtement, comme je l'avais cru initialement, et que les minuscules caractères étaient plutôt japonais que chinois, et ce n'est qu'au bout d'un moment que je parvins à déchiffrer le nom qui barrait son flanc, en lettres blanches enchevêtrées, avec les A latins en forme de deltas grecs : SAKURAYA, une grande chaîne de distribution japonaise de matériel électronique et de produits photographiques. J'avais salué Li Qi — un long échange de regard, et comme une communion fugace, un fugitif baiser des yeux — et nous avons repris la partie, Li Qi s'était assise avec nous pour nous regarder jouer.

Nous venions de finir la première partie, et nous nous préparions à en commencer une autre (Zhang Xiangzhi avait gagné la première et m'avait proposé une revanche), quand Li Qi se leva en disant qu'elle avait soif et me demanda de l'accompagner au bar. Je ne sais si c'était délibérément qu'elle m'avait demandé de la suivre afin d'être seule un instant avec moi, et je lui emboitai le pas dans le tourbillon de lumières de discothèque de la salle de bowling jusqu'à un bar isolé, près d'une sortie de secours en feuilles de

métal brut condamnées par des chaînes. Partout, en Chine, la nuit, sur les visages et les épaules, tombent des nappes de lumière verte, parfois douce et enveloppante, parfois violente et crue (et il suffit alors d'une touche de violet, sur une paupière ou un bijou, sur la manche d'un vêtement, pour donner aux tableaux vivants qu'on a sous les yeux des allures de toiles de Van Dongen). Li Qi était assise au bar sur un tabouret, et j'étais resté debout derrière elle, je regardais sa silhouette immobile baignée de lumière verte dans la pénombre, le profil de ses cheveux et de son visage très pâle teinté d'un voile d'émeraude qui se diluait dans le halo des lampes — joues et front verts presque blafards — la peau soyeuse de son bras nu et de son décolleté en demi-lune. Des petits néons publicitaires blancs et mauves très beaux en lettres arrondies de marques de bière et d'alcool brillaient dans la pénombre, au-dessus des étagères où s'alignaient des centaines de bouteilles d'alcool et de verres disparates. Li Qi était en train de commander un cocktail au barman (un cocktail spécifique, qui nécessitait des recommandations particulières), elle me tournait le dos, elle posa sa cigarette dans un cendrier et me tendit la main derrière elle. Son geste avait été absolument simple et naturel, et j'aurais pu le poursuivre avec le même naturel et la même simplicité, lui prendre la main et venir me placer à côté d'elle au bar en commandant moi aussi quelque chose. Mais je n'avais pas bougé, et je regardais cette main qu'elle me tendait dans la pénombre, immobile et offerte, les doigts fins et le poignet incliné avec grâce.

Ce ne fut rien de plus, que cette main tendue, mais mon cœur se mit à battre très fort (depuis cette nuit, je me sentais exposé en permanence à de minuscules séismes émotionnels). J'étais toujours debout derrière elle au bar, je ne voyais pas son visage, je ne pouvais pas voir ses yeux, je ne voyais que son profil dans la lumière verte des lampes, la peau de son cou nu, où brillait, vert sur vert, comme une infinitésimale parure, l'éclat rond d'une minuscule pierre de jade qu'elle portait en amulette, porte-bonheur ou grigri. Elle ne m'avait pas regardée, elle ne s'était pas tournée vers moi au moment de me tendre la main (ni après, ni à aucun moment), elle continuait de parler au barman de son cocktail sans se préoccuper de moi, il y avait une parfaite dichotomie dans son attitude, son corps et son visage dirigés vers le barman et s'adressant à lui (soulevant même un moment l'autre main, la gauche, pour lui désigner rapidement une bouteille du doigt), et l'autre, la droite, tendue vers moi, tendue obstinément vers moi dans le vide, immobile et offerte dans la pénombre, attendant que je la saisisse, que je m'en empare, mais je ne bougeais pas, elle savait pertinemment que j'étais juste derrière elle, à quelques centimètres de son épaule, elle sentait la présence invisible de mon corps dans son dos, et elle devait attendre que je lui prenne la main, mais je ne bougeais pas, je ne pouvais pas bouger, je regardais sa main sans bouger, à deux doigts de la prendre pour faire cesser la tension de l'immobilité qui m'oppressait, de sentir le contact de sa peau contre ma paume et de m'abandonner à sa douceur — comme si l'abandon était la dernière attitude à laquelle je pouvais encore me vouer —, mais ne bougeant pas, buté et déterminé, aussi entêté dans mon refus qu'elle dans sa persévérance, moi, immobile, figé et stupéfait, dans la pénombre du bar, et elle, assise sur son tabouret, opiniâtre, royale, altière, indifférente — Marie, c'était une attitude de Marie — sa main tendue derrière elle avec théâtralité, au vu et au su de toute la salle de bowling.

Mais peut-être pas, peut-être la scène avait-elle échappé à tout autre que moi — et même à Li Qi elle-même, qui parut l'oublier aussitôt, et la faire disparaître comme on rembobine une image animée avant de l'effacer —, elle reprit sa cigarette dans le cendrier et ce fut comme s'il ne s'était rien passé. Rien. Nous regagnâmes la piste ensemble (nous échangeâmes même quelques mots en souriant, au sujet de la couleur lagon clair de son cocktail), et j'eus le sentiment — peut-être à tort — que Zhang Xiangzhi ne s'était rendu compte de rien non plus, qu'il n'avait rien remarqué. Il m'attendait au bord de la piste pour commencer une nouvelle partie de bowling, et j'allai tout de suite prendre ma boule pour me préparer à lancer. Mais si, jusqu'à présent, j'avais joué dans un état mental proche de la méditation, ou de la transe, de la prière, une concentration au caractère sacré qui me faisait m'abstraire du monde pour en créer un à ma mesure dans le réconfort des lignes et la quiétude des angles, et si, jusqu'à présent, j'avais joué dans

l'indifférence de la partie réelle, ignorant de l'évolution du score et des résultats de mon adversaire, comme s'il n'y avait d'autre enjeu que personnel et intime, c'en était fini à présent, je jouais pour gagner, je jouais pour vaincre, je voulais battre Zhang Xiangzhi, et je le battrais — je le sentais à mes tempes, je le sentais aux battements de mon sang. Il était plus fébrile, d'ailleurs depuis que nous étions revenus du bar avec Li Qi. Entre les coups, il triturait nerveusement la serre de dragon qui pendait à son cou en relevant la tête vers l'écran du moniteur pour regarder le score de la partie, il se mordillait la lèvre, il était moins confiant, et ce n'était pas un hasard s'il faiblissait précisément depuis que je lui tenais tête — et que je lui résistais, car la partie avait pris maintenant une allure de duel, la présence de Li Qi créait entre nous une émulation sulfureuse, une rivalité âcre, froide, tacite, elle était devenu l'intense enjeu irrationnel de cette partie, qui nous mettait malgré nous dans la position de deux coqs de combat, les ergots dressés, tendus, deux mâles se mesurant dans un climat de violence froide et silencieuse (devant une Li Qi parfaitement indifférente, d'ailleurs, distraite et distante, qui sirotait son *blue lagoon* à la paille sur un siège en plastique).

Je tenais la boule de bowling à la hauteur de mon visage, je pouvais l'effleurer des lèvres, je sentais la faible odeur d'uréthane qui émanait de la matière tiède de la boule. C'était mon avant-dernier coup, et Zhang Xiangzhi conservait toujours un minime avantage. Je m'élançai en soulevant le bras derrière moi et lâchai la boule sur la piste, elle était bien partie, rectiligne et puissante, je la suivais des yeux, elle aborda la quille de tête en force et toutes les quilles s'entrechoquèrent et explosèrent, traversées par une onde d'énergie invisible et de réactions locales en chaîne, une seule quille, dans un angle, resta debout, qui trembla sous mon regard, vacilla, mais ne tomba pas. Le bras articulé de la machine descendit lentement sur la piste et le râteau récolta les quilles. Je ne m'étais pas retourné, nous n'échangeâmes pas un regard avec Zhang Xiangzhi. Je sentais qu'il m'observait, je sentais son regard dans mon dos. Je devais rejouer, je devais abattre impérativement cette dernière quille. Je savais que la partie se jouait maintenant, et Zhang Xiangzhi le savait aussi bien que moi. Debout au point de départ, immobile, les yeux intenses, je fixais cette unique quille à la droite de la piste, je la fixais de toute la puissance de mon regard, et je respirais doucement, j'essayais de faire le vide dans ma tête, de détendre ma main, quand j'entendis un bruit derrière moi, à peine audible, vibrant, répétitif, étouffé derrière une épaisseur de tissu, qui sonnait dans la poche poitrine de la chemisette de Zhang Xiangzhi. Je me retournai, le cœur battant, déjà conscient que cette sonnerie de téléphone était, de nouveau, porteuse de mort et de désastre, et ce fut derrière un voile de rêve que j'aperçus Zhang Xiangzhi extraire au ralenti le téléphone portable de sa poche, dire "wei", toujours assis, puis, sans même que son visage ne se décomposât, sans même qu'il n'exprimât cet affaissement livide sous l'effet de la douleur, de la surprise ou de la peur, il était déjà debout et se précipitait sur moi — pour me frapper, ou me prendre le bras, je ne comprenais pas ce qu'il me voulait —, les yeux éperdus, il m'entraîna hors de la piste en me tirant par le coude, et, dans la bousculade, je lâchai la boule, qui m'échappa des mains. Elle tomba brutalement à mes pieds sur la piste dans le vacarme le plus tabou qui se pût imaginer dans une salle de bowling — c'était comme si elle venait de tomber sur le marbre d'une église — et nous l'entendîmes tous résonner longtemps dans nos têtes, une résonance infinie qui emplissait chaque particule de l'air et le fit vibrer jusqu'au plafond. Immédiatement, toutes les parties s'étaient interrompues, les joueurs s'étaient retournés, figés, leur boule à la main, tout le monde s'était tourné vers nous pour nous regarder. Mais nous étions déjà loin, nous avions déjà quitté la piste, à peine avions nous eu le temps d'attraper les sacs, moi mon sac à dos et lui le sac rose et gris SAKURAYA et son casque de moto dans la foulée, et nous courions, précédés de Li Qi qui se retournait pour nous presser, nous courions dans la salle à travers les groupes de jeunes gens, qui s'écartaient pour nous laisser passer, en laissant derrière nous un sillage vide d'incrédulité et de stupéfaction, nous fuyions vers la sortie, passâmes en courant devant le vestiaire sans pouvoir échanger nos chaussures, et nous montâmes les escaliers quatre à quatre en chaussures de bowling, ralentis par des gens qui descendaient que nous heurtions en les croisant, bloqués, englués dans un attroupement de dîneurs qui attendaient au seuil d'un restaurant qui venait d'ouvrir ses portes au premier palier que

nous fendîmes sans ménagement, les écartant du bras, les bousculant, le coeur battant, pour se frayer un passage. Zhang Xiangzhi était le plus rapide, qui se retournait sans cesse pour hurler des choses en chinois à Li Qi, ordres ou imprécations, en blottissant le sac rose et gris SAKURAYA contre sa poitrine, qu'il avait tordu et plaqué entre ses mains pour ne plus en faire qu'un tout petit sac d'à peine un litre de volume qu'il pouvait protéger plus efficacement, et je sus alors avec certitude en le voyant protéger ce sac comme un enfant contre son sein, je sus alors avec une absolue certitude qu'il y avait là pour vingt-cinq mille dollars en liquide de drogue — d'héroïne pure ou de cocaïne —, ou d'autre chose d'illicite et de toxique — bactéries ou ricine —, quelque chose de blanc et d'ultraconcentré, je ne pourrais dire poudreux, peut-être gluant ou même liquide — je ne l'aperçus que plus tard, et seulement un instant. Ce que je vis, alors — fugitivement, plus tard, de mes yeux — c'est un petit paquet compact pas plus grand qu'un paquet de farine, de matière blanche ou grise, compressée dans du plastique transparent.

Je ne sais comment il avait trouvé le moyen de mettre son casque dans les escaliers mais Zhang Xiangzhi était casqué quand nous arrivâmes en haut, la lanière pendant et battant contre son cou, le sac blotti contre sa poitrine, débouchant là tous les trois dans la nuit chaude, moite et brûlante, après l'air conditionné du bowling, paniqués, essoufflés, sous les regards ébahis d'une vingtaine de jeunes gens répartis sous l'arc d'ampoules dorées de l'entrée, et nous nous éloignâmes sans reprendre haleine sur l'immense parking enténébré. Nous courions vers la moto, garée dans la nuit, avec son réservoir bordeaux bombé qu'inondait la douche blanchâtre d'un réverbère et, comme si nous avions su de toute éternité ce qu'il fallait faire, l'avions su instinctivement, sans parler, sans rien dire ni se consulter, comment aurions-nous pu sinon y parvenir, à imbriquer nos corps, à les enchevêtrer aussi magiquement, en même temps que Zhang Xiangzhi courait à côté de la moto pour la faire démarrer et sautait dessus, Li Qi était montée derrière lui au vol et je l'avais suivie, et la moto était partie en nous emportant tous les trois dans la nuit, nous roulions déjà à toute vitesse sur le parking, Zhang Xiangzhi, redressé sur son siège, qui ne tenait le guidon que d'une main, empêtré par le sac rose et gris SAKURAYA coincé dans son giron, entre son cou et son épaule, qu'il essayait de caler, finissant par ouvrir, déboutonner, puis, perdant patience, déchirer les boutons supérieurs de sa chemisette grisâtre, et glissant le sac dans l'ouverture béante ainsi ménagée, le faisant tomber jusqu'à son ventre, et le plaquant là, au chaud, contre son abdomen, pour le sentir remuer comme un être vivant, palpitant contre sa chair, pendant qu'il conduisait. Il se redressa sur la moto pour jeter un regard au loin, et je me retournai aussi et Li Qi se retourna également, nous regardions tous les trois derrière nous, il y avait un attroupement aux portes du bowling, on voyait des gens entrer et sortir sous l'arc de lumière dorée de l'entrée, des silhouettes de jeunes gens et d'agents de sécurité, dont les visages baignaient dans les lueurs bleues électriques de l'enseigne LAS VEGAS, auxquelles étaient venus se mêler les reflets bleus laiteux du gyrophare d'une voiture de police, et je sentais mon coeur battre très fort dans ma poitrine, avec ce sentiment de peur pure et d'effroi, de panique d'autant plus effrayante et irrationnelle que je ne savais pas exactement ce que nous étions en train de fuir ainsi éperdument.

Nous avons gagné l'autoroute, et nous roulions dans la nuit noire, sans autre repère que des traînées de phares qui surgissaient au hasard de tous côtés, derrière nous, devant nous, qui nous aveuglaient et nous capturaient un instant dans leurs faisceaux comme des lapins paralysés. J'avais l'impression que nous faisions du surplace sur l'autoroute, comme figés, statufiés, arrêtés là dans cette position de recherche de vitesse vertigineuse, nos trois corps penchés en avant sur la moto, Zhang Xiangzhi en figure de proue casquée, courbé sur le guidon, les mains écartées sur les poignées, la poitrine aplatie et le ventre gonflé, le sac SAKURAYA faisant bosse sous sa chemise et bouffant au vent en s'accordéonant, Li Qi agrippée à son dos et moi me tenant à ses hanches, nos trois corps inclinés qui semblaient n'appartenir qu'à une seule créature tricéphale affolée et fuyant, aplatie sur cette vrombissante structure d'acier qui filait à soixante kilomètres heure dans la nuit dans le rugissement ininterrompu du moteur, mais paraissant ne pas vraiment s'éloigner des lieux que nous venions de quitter ni se rapprocher de ceux vers lesquels nous nous dirigeons, semblant rester sur place sous

l'immense voûte céleste qui enrobait l'autoroute, le vaste dôme incurvé d'un ciel d'été intemporel, comme si nous n'avancions plus et que c'était seulement les lumières qui bougeaient autour de nous, qui nous croisaient et venaient nous aveugler, des traînées vertigineuses de blanc ou de bleu électrique qui filaient dans la nuit et montaient au ciel en faisant vaciller l'horizon.

Nous nous mouvions dans la substance même de la nuit, dans sa matière, dans sa couleur, dans son air qui nous fouettait les joues et semblait nous frapper méthodiquement au visage, chaudement, continûment, des lueurs blanches de réverbères glissaient à côté de nous le long de la route entre le ciel et la terre, le vaste ciel d'été semblable à l'univers ou à un paysage mental de phosphènes, scintillements de minuscules taches électriques rouges et bleues qui clignotaient, linéaments, pointillés et zébrures. Je serrais les hanches de Li Qi devant moi, je me plaquais contre son corps, ma poitrine contre son dos, j'enfonçais ma tête dans ses cheveux, je respirais son odeur dans le creux de son cou, l'odeur de sa peau qui allait se mêler à celle de la nuit chaude, et, plus je me serrais contre elle, plus je la sentais s'abandonner à moi et participer elle-même à cette étreinte clandestine et cosmique, d'abord comme ignorante de la promiscuité manifeste de nos corps sur la moto, trop absorbée elle-même par la furie du vent et l'urgence de la fuite, mais bientôt se livrant elle aussi complètement à notre étreinte, posant une de ses mains sur la mienne et la serrant doucement, et je finis par ne plus regarder la route, les arbres, les lignes blanches au sol, par ne plus regarder le ciel et les étoiles, je déposai la joue contre l'épaule de Li Qi et je lui pris la main — fuyant main dans la main dans la nuit, avec une conscience aiguë de cet instant interminable.

Nous étions entrés dans Pékin, mais peut-être n'avions-nous jamais quitté Pékin, et ses multiples ceintures de périphériques circulaires, son vaste réseau autoroutier labyrinthique, et, accélérant encore — la moto paraissait s'emballer maintenant dans ce surplace perpétuel, sollicitée au-delà de ce qu'elle pouvait donner, et ne produisait rien de plus qu'un son étranglé de bécane trafiquée qui montait furieusement dans le noir dans les hurlements du pot d'échappement —, nous suivions une étroite voie rapide suspendue balisée de hautes glissières de sécurité par-delà lesquelles on apercevait des silhouettes de bâtiments éteints, de ponts et de parcs dans la nuit. Nous roulions en ligne droite, mais la moto était foncièrement déséquilibrée par nos poids accumulés, et Zhang Xiangzhi, à qui elle semblait parfois échapper, devait la rattraper à la force du poignet, en s'agrippant fermement des deux mains au guidon pour conjurer nos mouvements imprévisibles derrière lui et les assauts désordonnés du vent, qui nous chahutait par brusques rafales latérales et nous faisait zigzaguer un instant sur la chaussée. Parfois, dépassés en trombe par une camionnette bâchée, dont la toile, mal fixée, claquait dans la nuit comme une voile grise et hagarde, nous étions brusquement aspirés par son souffle et propulsés vers la glissière de sécurité, faisant alors un brusque écart avant de reprendre notre trajectoire.

Il y eut alors, venant de loin, qui gagnait du terrain sur nous, l'émergence d'un son de sirène de police, encore lointaine, presque abstraite, qui se rapprochait de nous inexorablement, que nous entendions de mieux en mieux, qui grandissait dans l'air et dans la nuit, et même de plusieurs sirènes de police, peut-être d'un convoi, et, tandis que nous entendions le bruit des sirènes fondre sur nous et nous rattraper, accélérant encore au gré des montées en régime irrégulières du moteur pétaradant qui produisait toujours davantage de bruit que de vitesse, je m'attendais à tout moment à voir surgir derrière nous la lueur bleutée d'un gyrophare, nous dépassant latéralement et aveuglant nos trois visages de profil effarés dans la nuit. Nous quittâmes le périphérique brusquement pour échapper aux sirènes, freinâmes pour descendre la rampe d'accès d'un échangeur, mais les sirènes nous poursuivaient toujours, qui paraissaient se multiplier dans l'espace et provenir de partout à la fois, comme ces multiples voitures de police qui convergent à tombeau ouvert vers un lieu unique, et, alors que je m'attendais à voir le ciel balayé par les éclairs bleus des gyrophares, ce fut un cortège de lumières rouges qui apparut soudain devant moi dans la nuit quand nous débouchâmes en

trombe dans une rue animée, un alignement de lanternes rouges à toutes les devantures des restaurants, rondes, oblongues, en papier froissé, froncé, toutes les lueurs se fondant ensemble et paraissant accompagner notre fuite dans une immense traînée rouge tandis que nous filions à toute allure dans cette rue de restaurants de crabes et d'écrevisses aux devantures identiquement rouge, nous fondant dans la circulation, dépassant des taxis dans cette pénombre rougeoyante qui nous faisait cortège, où des points lumineux qui paraissaient vivants, épars et torsadés, tremblaient le long des murs comme des feu-follets. La rue était à la fois animée et fantomatique, comme peuplée d'ombres et de chimères qui erraient en haillons sur les trottoirs. Une voiture de police — la première que je vis vraiment — apparut alors en face de nous, mais sans gyrophare, tout feux éteints, spectrale, le capot et les vitres noyés de reflets rouges et ses occupants invisibles dans une pénombre épaisse. Zhang Xiangzhi dut freiner pour la croiser, ralenti par un chien blanc squelettique et sans peau qui traversa la chaussée devant nous, et, serrant la main de Li Qi dans la mienne, je sentais physiquement sur la moto, dans les tourbillons de vent tiède qui m'arrivaient au visage, nos propres souffles spirituels et corporels se disperser dans l'air comme une exsudation immatérielle de peur, un suintement de terreur froide qui se séparait de nous pour rejoindre le ciel ou se perdre dans la terre où ils se transformaient en ces démons affamés de la religion populaire chinoise qui propagent la mort et les maléfices.

Nos corps, dans la peur, ne faisaient qu'un, soudés sur la moto dans le même élan de fuite, rassemblés dans la même direction, fuyant vers quelque ailleurs salvateur et hors d'atteinte, tandis que nos membres supérieurs, sursautant dans la nuit et se retournant à contretemps dans les quatre directions, tendant un bras pour se protéger et laissant fuir au vent des mèches de cheveux, semblaient bouger de façon autonome sur le siège de la moto, désolidarisés les uns des autres et mettant notre équilibre en péril. Li Qi, la main dans la mienne, arrimée à moi par l'arrière, écartelée sur le siège, se penchait en avant contre l'épaule de Zhang Xiangzhi et lui criait des choses en chinois dans l'oreille, tandis que Zhang Xiangzhi, qui ne l'entendait pas, se retournait brièvement, et même se contorsionnait sur son siège, sa chemise se bombant dans l'air et s'ouvrant en laissant entrevoir un pan du sac rose et gris SAKURAYA qui émergeait de ses entrailles. Ils échangèrent ainsi des cris et des exclamations, qui semblaient s'envoler dans l'air chaud de la nuit comme des implorations éphémères, des interjections qui partaient dans le vent et que nous laissions planer en apesanteur derrière nous.

Nous roulâmes encore, et brusquement, Zhang Xiangzhi freina brutalement en mettant une jambe à terre, sa chaussure de bowling raclant l'asphalte dans une gerbe de gravillons, pila net et fit pivoter la moto, la roue arrière partant en dérapage contrôlé dans un affreux crissement de pneu qui dégagea instantanément une odeur de gomme calcinée et de caoutchouc brûlé qui se mit à puer autour de nous, escalada le trottoir, roula sur une dizaine de mètres à contre-courant sur des planches bancales et ondulantes et s'engouffra entre deux palissades dans un gigantesque chantier de construction éclairé dans la nuit par des arcs de projecteurs. Nous dévalâmes une dune de sable gris, lentement, freinés, enlisés dans un sillon profond qui se creusait sous notre poids. Il n'y avait là qu'une activité limitée, quelques grues à l'arrêt parmi des mares d'eau croupissantes aux reflets lunaires, quelques ouvriers torsés nus qui déchargeait des camions dans un ronronnement continu de groupes électrogènes. Nous roulâmes lentement entre des engins de terrassement immobilisés dans des tranchées, nous reprîmes un peu de vitesse sur une dalle en béton plane et arrivâmes en vue d'une concentration de baraquements de chantier provisoires en préfabriqués, les portes ouvertes, des lumières aux fenêtres, personne ne semblait faire attention à nous, un petit groupe d'ouvriers étaient réunis au pied d'une dune autour d'un brasero, debout ou assis dans le sable, pieds nus ou bottés, casqués, qui se faisaient griller des brochettes dans des tourbillons d'épaisse fumée blanche et nous regardèrent passer dans la nuit presque avec indifférence. Personne ne semblait s'occuper de nous, vouloir nous rattraper ou nous poursuivre. Nous retrouvâmes un monde clair au sortir du chantier, des rues animées et des artères embouteillées, des cris, des piétons qui traversaient dans les lumières de la circulation, des klaxons, une effervescence de soirée estivale dans

une grande métropole. Nous nous étions éloignés définitivement des autoroutes et des périphériques enténébrés. Partout, dans le quartier illuminé de Sanlitun, on était assis aux terrasses, des tables débordaient des cafés aux portes grandes ouvertes, on s'apostrophait de trottoir à trottoir, une décapotable blanche était engluée dans la circulation, le conducteur, coude dehors, s'adressant à une fille à l'intérieur d'un bar en couvrant de sa voix le bruit de son autoradio, la nuit était chaude et accueillante, on allait prendre des bières au comptoir et on venait les consommer dans la rue en arc de cercle sous un arbre ou sous un parasol, on s'asseyait à même le trottoir, on aurait été pu partout dans le monde, sur la Via Veneto, dans une rue de Londres ou de Madrid, quand la ville se remet des grandes chaleurs du jour et savoure le répit en plein air dans la tiédeur du soir, intime communion entre la ville et l'été, noces de la chaleur et de la nuit.

Nous débouchâmes là sans transition, encore en mouvement, encore agités, encore en état de choc, dans la fuite, dans le tremblement du corps, dans l'urgence d'échapper, incapable de se remettre, et de freiner, arrivant trop vite, trop fort, trop brutalement, sur le trottoir, que nous heurtâmes de plein fouet et chutant tous les trois à la terrasse d'un café, dans les jambes d'un groupe de consommateurs, qui reculèrent d'un bond et s'écartèrent pour nous éviter, non pas exactement chutant d'ailleurs, mais versant simplement sur le côté, nous rattrapant de la jambe, nos trois jambes à la fois qui avaient anticipé le mouvement pour amortir la chute, et redressant tous les trois la moto, péniblement, encore à califourchon, les jambes empêtrées dans la machine, mais ne roulant plus, à l'arrêt maintenant, et l'objet des regards, ne disant rien, ne nous excusant pas, tirant laborieusement la roue arrière pour la dégager et pouvoir se remettre en route, continuer à avancer, à contre-courant, sur le trottoir, de nouveau tous les trois sur la moto, à l'italienne, comme sur une Vespa dans la nuit tiède, remontant la foule à contre-courant, parmi les rires et les conversations des tables, au ralenti, longeant le bas-côté, redescendant sur la chaussée et accélérant à fond sur quelques mètres, puis freinant brutalement devant une voiture qui arrivaient en face, remontant sur le trottoir, et redonnant tous les trois l'impulsion avec nos pieds, pour se relancer et repartir en slalomant entre les tables, descendant toute l'avenue ainsi, jusqu'en bas, où il n'y avait plus rien, plus de café, plus personne, roulant à fond dans le noir dans les pétarades de notre pot d'échappement sur quelques dizaines de mètres, puis arrêtés, freinés de nouveau dans une rue animée, bloquée par une marée de piétons qui marchaient dans la rue, une petite rue de bars chinois et de bouis-bouis à brochettes, plus sombre, sans réverbères, avec quelques néons blancs et verts, des portes en bois, des stores ajourés en bambous, derrière lesquelles se devinaient des lumières de bouge, fauves, tamisées, quelques fenêtres éclairées, du rouge, beaucoup de lueurs vertes qu'on apercevait derrière les vitres. Zhang Xiangzhi s'arrêta là devant un bar, ne se gara pas, freina simplement le long de la façade et descendit de la moto en marche, tous les trois nous descendîmes de la moto en marche, toutes ces jambes ensemble qui se soulevèrent à l'unisson et laissèrent tout bonnement la moto privée de vitesse tomber sur place derrière nous sur le trottoir, Zhang Xiangzhi menant la marche, qui nous précédait, casqué de blanc, entrant le premier dans le bar, difficilement, entrouvrant, poussant, la porte que bloquaient des dos d'hommes et de femmes, qu'il écarta d'une poigne ferme, et nous glissant tous les trois dans le bar, nous frayant un passage parmi les tables de bois en direction de la scène, où, dans un brouillard de fumée de cigarettes nimbé de faisceaux de projecteurs verts, on apercevait un groupe de musiciens chinois en jeans et tee-shirt noirs qui donnait un concert sur une petite estrade, le chanteur assis sur un tabouret, les cheveux longs, un micro cassé à angle droit devant lui, le public debout, des bouteilles de Tsingtao à la main, et nous, progressant toujours vers le bar, Zhang Xiangzhi en tête, à la fois déterminé et viril, bousculant de l'épaule et s'aidant du bras pour ouvrir la voie, et en même temps fragile et féminin, protégeant d'une main délicate le ballonnement de son ventre sous sa chemisette grisâtre, Li Qi juste devant moi, qui se retournait parfois, m'attirait par la main et m'aspirait pour me faire gagner quelques mètres dans la foule compacte. Arrivés au bar, nous passâmes directement derrière le comptoir, sans même saluer les jeunes gens qui servaient, sans rien demander à personne, nous nous dirigeâmes tout droit vers un réduit, une minuscule pièce éclairée par une ampoule nue, dans laquelle une vieille dame faisait la

cuisine dans un désordre d'étagères surchargées et de caisses de bières entassées. Sans un regard pour la vieille, Zhang Xiangzhi passa le bras dans la pièce et attrapa une chaise par le dossier, une vieille chaise en plastique bancal qu'il posa contre le comptoir et monta dessus, je crus qu'elle allait s'écrouler sous son poids. Il était là, derrière le bar, en plein concert, debout sur sa chaise en plastique que Li Qi tenait à deux mains, et il ouvrit une trappe dans le plafond, la rabattit violemment, et, sans se préoccuper de rien, des regards qu'il suscitait, du concert qui se poursuivait, de Li Qi et de moi qui le regardions de chaque côté de la chaise, il plongea la main dans sa chemisette grisâtre, fouilla dedans, et, dans un arrachement bref, un avortement, il sortit de ses entrailles le sac gris et rose SAKURAYA, libéra, brisa cette poche amniotique, qu'il laissa tomber à ses pieds, pour faire apparaître l'espace d'un instant dans les lueurs vertes du bar — le temps de le glisser dans la trappe — de la taille d'un fœtus, livide et inerte, ratatiné, le petit paquet compact de matière morte, blanche ou grise, compressée dans du plastique.

Il referma la trappe, redescendit de la chaise, la saisit par le dossier et la remit dans la cuisine, et nous repartîmes en sens inverse, nous quittâmes le bar sans adresser la parole à personne, retransversâmes la salle parmi la foule, nous frayant un passage jusqu'à la sortie. Dans la rue, toujours très agité, une de ses paupières tremblait, il me dit de rentrer à l'hôtel, de prendre un taxi et de rentrer à l'hôtel. *Understand ?* Il ramassa la moto sur le trottoir, la redressa, monta dessus avec Li Qi. *You don't fuck the adress of the hotel ?* me dit-il. *Money ?* dit-il. *Need money ?* dit-il. Je fis non de la tête, pensivement, et les regardai partir en moto, s'éloigner dans la foule, Li Qi se retourna et me regarda longuement, la moto s'éloignait dans la circulation, elle était déjà loin, perdue parmi les piétons et les voitures, j'étais debout devant la porte du bar, et je les vis arriver au bout de la rue — Li Qi, toujours tournée vers moi sur la moto, qui me regardait toujours, elle me regarda toujours — et disparaître.

La Méditerranée était calme comme un lac. D'infimes rides, comme d'une peau très jeune, parcouraient sa surface, dans un ondolement permanent de vaguelettes immobiles où se reflétait le soleil. J'écoutais les battements réguliers de l'eau contre la coque du navire, la scansion de la mer, l'imperceptible clapotis des vagues. J'avais le sentiment d'être hors du temps, j'étais dans le silence, un silence dont je n'avais plus idée.

J'étais arrivé à Paris en fin d'après-midi une vingtaine d'heures plus tôt, pas rasé depuis deux jours, ma chemise blanche propre de la veille, qui tenait toute seule sur mon torse, amidonnée de crasse et de peur, qui avait tout connu, la poussière grisâtre de Pékin, les microscopiques dépôts de sable, de plâtre et de bitume qui s'étaient

fossilisés dans son tissu, les gravillons qui l'avaient écorchée en surface, la chaleur qui l'avait ramollie, distendue, relâchée, la transpiration lourde du jour et sèche de la nuit, les sueurs froides, les vents d'effroi, l'air conditionné de douze heures d'avion entre Pékin et Paris qui l'avait ensuite comme listralisée dans un brutal chaud et froid, et maintenant la lumière des couloirs vitrés inondés de soleil de l'aéroport de Roissy-Charles de Gaulle. J'avais erré là dans le hall des arrivées de Roissy à quatre heures de l'après-midi dans cette chemise blanche défectueuse, cette relique qui adhérait à mon ventre dans des relents de sueur sèche, et j'avais tourné sur place entre les différents terminaux, balladé de comptoir en comptoir, refoulé et éconduit par des hôtesses indifférentes qui me renseignaient de mauvaise grâce, au mieux avec ignorance, au pire avec désinvolture, avant de descendre d'autres escaliers roulants et de m'adresser à d'autres comptoirs, où je finis par être secouru par une hôtesse, qui eut pitié de ma détresse et se mit à étudier avec moi les différentes possibilités pour rejoindre l'île d'Elbe. Il n'y avait pas de liaisons aériennes directes depuis Paris, pas d'aéroport recensé, si ce n'est de loisir à la Pila, accueillant de tous petits avions de tourisme. La voie normale, si ce n'est unique, passait par Piombino, qui était reliée à l'île d'Elbe par une ligne régulière de ferrys. D'autres villes proposaient des traversées ponctuelles à certaines périodes de l'année, Civitavecchia, Livourne sûrement, Gênes peut-être, mais il était impossible de se procurer les horaires des lignes et les disponibilités des bateaux. La meilleure chance était d'essayer de gagner Piombino en avion (en train, c'était interminable, en voiture, je n'avais pas la force), mais, après quelques tentatives infructueuses de m'inscrire sur un vol pour l'Italie, après avoir envisager un Paris-Rome le soir-même, un Paris-Pise le lendemain matin, le Paris-Florence venait de partir, elle eut l'idée de contacter les compagnies maritimes qui opéraient depuis la France, Nice et Marseille, et elle apprit que, trois ou quatre fois dans l'été, un bateau de la S.N.C.M. faisait une croisière à l'île d'Elbe depuis Bastia, l'aller-retour dans la journée, et qu'il y en avait un précisément le lendemain, de sorte que si je prenais le vol de Bastia du soir, je pouvais embarquer le lendemain matin pour l'île d'Elbe, et y être en fin de matinée.

J'appris un peu plus tard, en appelant Marie d'une cabine téléphonique, que les obsèques de son père auraient lieu le lendemain vers onze heures, ou midi, elle ne savait pas exactement, elle n'avait pas très envie de parler, je n'avais qu'à la rappeler quand j'arriverais.

Et maintenant j'étais sur le point d'arriver. Nous avions appareillé très tôt, à sept heures et demie, dans l'air sec et limpide, la lumière cristalline, et, dès que le navire était parti, j'avais été me réfugier dans un salon couvert de l'entrepont inférieur, déserté des autres passagers, et je m'étais assoupi dans un robuste siège en velours bleu aux accoudoirs métalliques, tirant à côté de moi le petit rideau contre le hublot. Je n'avais pas dormi depuis quarante-huit heures, ou plutôt j'avais sommeillé en permanence pendant cette interminable durée brumeuse de voyage ininterrompu, où, dans des heures égales, les jours ne se différençaient pas des nuits, j'avais somnolé dans des taxis, dans des salles d'attente d'aéropots, je m'étais assoupi dans l'avion, j'avais passé deux courtes nuits agitées dans des chambres d'hôtels à Pékin et à Bastia, mais sans jamais dormir, sans jamais parvenir à trouver le sommeil, toujours je restais à la surface du sommeil, juste en-deçà de l'invisible ligne de flottaison qui sépare le sommeil de la veille. De retour à l'hôtel, à Pékin, j'étais resté couché sur le lit les yeux ouverts dans le noir à guetter les bruits du couloir pour entendre Zhang Xiangzhio et Li Qi rentrer dans leur chambre, mais je n'avais rien entendu, et j'avais fini par fermer les yeux et somnoler, sans m'endormir, de peur de ne pas me réveiller à temps et de rater l'avion (et, le lendemain, avant de descendre à la réception et de prendre un taxi pour l'aéroport, j'étais passé devant leur chambre et j'avais écouté à la porte, l'oreille contre le montant, j'avais écouté longuement à la porte, mais je n'avais rien entendu, je n'avais pas entendu de bruit dans leur chambre, de sorte que je ne sais pas s'ils étaient rentrés).

J'étais encore, et je fus encore longtemps — même arrivé, même après avoir retrouvé Marie à l'île d'Elbe —, dans cet état de suspension du temps qu'on éprouve pendant la durée du voyage, dans cet état intermédiaire où le corps en mouvement

semble progresser régulièrement d'un point géographique vers un autre (comme cette flèche blanche qui indiquait la route de l'avion sur une carte du monde que j'avais vu progresser régulièrement de Pékin vers Paris sur un moniteur vidéo dans l'avion), mais où l'esprit, incapable de s'aligner sur ce modèle de transition lente et régulière, est, lui, tout à la fois, encore en pensées dans le lieu qu'il vient de quitter et déjà en pensées dans le lieu vers lequel il se dirige. Tout au long du voyage, je fus donc à la fois encore à Pékin et déjà à l'île d'Elbe, mon esprit ne parvenant pas à passer fluidement de l'un à l'autre, à abandonner l'un pour se vouer à l'autre, mais restant en permanence dans cet entre-deux provisoire du voyage, comme si cet état transitoire, extensible et élastique, pouvait être étiré à l'infini, et que, finalement, je n'étais, en pensées, plus nulle part, ni à Pékin ni à l'île d'Elbe, mais toujours à la surface de ces lieux transitoires que je traversais, à la fois arrêté et en mouvement, assis et somnolant là (avec toutes mes impressions de chaque instant en réserve, que je pouvais me remémorer et réactiver en permanence — assis dans ce trop plein de sensations latentes, donc), non seulement dans le bateau dans lequel je me trouvais maintenant, qui me menait à l'île d'Elbe, mais également dans chacun des moyens de transport que j'avais emprunté depuis deux jours, les taxis que j'avais pris à Pékin pour rentrer à l'hôtel et me rendre à l'aéroport, le minibus que j'avais pris à Paris pour passer de Roissy à Orly ou le taxi que j'avais pris à Bastia pour rejoindre le centre.

J'étais remonté sur le pont, et je regardais la mer, la mer à perte de vue, il n'y avait pas de nuages dans le ciel, pas de terre en vue, pas d'autres bateaux, et les immenses étendues du ciel et de la mer se répondaient à l'horizon, immobiles l'un et l'autre, bleu sur bleu, le ciel plus clair, sans brume de chaleur, sans bruine, comme privé même de l'atmosphère terrestre, à nu, limpide, lavé par l'air et le vent, et la mer plus dense, plus lourde, d'un bleu plus profond, presque métallique, qui étincellait sous le soleil. Le bateau paraissait immobile entre le ciel et l'eau, et sa marche lente participait elle aussi de cette illusion, de n'être plus nulle part, où l'espace était suspendu et le temps arrêté, comme dans l'avion qui me ramenait de Pékin, à la fois immobile dans le ciel et se déplaçant à près de mille kilomètres heures. C'était comme si ce voyage entre Pékin et l'île d'Elbe était la quintessence de tous les voyages de ma vie, des centaines d'heure passées dans des avions, dans des trains, des voitures, des autocars, des bateaux, pour passer d'une terre à l'autre, de pays à pays, de continent à continent, où, mon corps, apparemment immobile, se déplaçait dans l'espace, mais également, sans y paraître, de façon invisible et insidieuse, sournoise, continue, altérante et destructrice, dans le temps. Je regardais le temps passer dans l'imperceptible bruit des machines qui se mêlait au silence, les heures si semblables les unes ou autres, le temps recommencé chaque matin à l'identique, toujours neuf, toujours ample, comme le ciel ou la mer — et je le savais d'autant mieux que c'était la mort la mesure de ce temps qui passait, c'était la mort qui marquait des repères — des violentes griffures — dans l'immobilité en mouvement de la vie.

Depuis le début de la traversée, j'avais le sentiment que le père de Marie était vivant et que j'allais le rejoindre, qu'il serait là à Portoferraio à m'attendre sur les quais comme il nous attendait avec Marie pour nous conduire en voiture à la Rivercina quand nous arrivions par bateau depuis Livourne ou Piombino, j'avais fait souvent la traversée avec elle en simples piétons, et son père nous attendait à l'arrivée sur les quais de Portoferraio, nous le voyions à quai en contrebas depuis le pont du bateau, qui nous saluait lentement avec son chapeau de paille. Nous allions le rejoindre, nous descendions les escaliers intérieurs du navire et sortions à pieds par les soutes dans l'étouffant vacarme des véhicules surchauffés qui faisaient tourner leur moteur en attendant d'être libérés par les hommes d'équipages qui installaient des passerelles. Je suivais Marie dans les garages, qui se faufilaient entre les voitures, Marie, altesse sérénissime et impavide, vêtue de je ne sais quel boléro de voyage, lunettes noires et ample sac de paille en bandoulière, qui faisait traîner sa valise à roulettes derrière elle parmi les poids lourds et les voitures de touristes immobilisés dans les garages, les ragazzi piaffant d'impatience sur leurs Vespas, les randonneurs harnachés de sacs à dos, progressant vers la lumière de son pas souverain et égal, un très léger cardigan de

mohair dans le creux de son coude, et encore quelques menus colis précieux à la main (un carton à chapeau, une très bonne tarte aux *questschs* dans son emballage pâtissier), et c'est ainsi qu'elle descendait la passerelle inclinée pour quitter le navire et rejoindre les quais sous les yeux éberlués des hommes d'équipage (prêts à lâcher leurs câbles et leurs bites pour siffler dans leur doigt à son apparition) et de quelques officiers en habit blanc qui lui faisaient cortège en la suivant des yeux. Elle hâtait le pas sur la terre ferme pour aller retrouver son père et célébrer les retrouvailles dans un tourbillon d'embrassades latines, bientôt suivi d'un concert de klaxons qui abrégait les effusions, car nous étions dans le passage des voitures, mais prenant tout notre temps pour nous éloigner, Marie se retournant parfois et cherchant la castagne du regard avec quelque automobiliste (*ma, silencio, Milanese*), pendant que nous installions nos valises et nos sacs à même le métal ondulé du coffre de la camionnette de son père, une très vieille camionnette break à plateau découvert poussiéreuse et débâchée, avec son immatriculation antédiluvienne (le Li orange, et les lettres blanches passées), répartissant nos bagages parmi la paille et les vieilles couvertures, les bidons, les outils, les selles, les étriers, et allant prendre place tous les trois à l'avant en se serrant sur le mauvais siège à ressorts éventré qui laissait apparaître une mousse jaune — Marie gardant la tarte aux *questschs* à la main — pour quitter le port et gagner la Rivercina, la propriété de son père.

La propriété se trouvait dans une zone sauvage et isolée au nord-est de l'île, près des plages de Nisporto et de Nisportino (entre Rio Marina et Cavo), la maison était entourée d'arbres, des chênes, des oliviers, quelques orangers, du maquis, et un enclos pour les chevaux. Cela faisait près de cinq étés que nous y passions les vacances, deux ou trois semaines, fin aout, début septembre, sans compter les longs séjours que j'y avais effectués seul, quand son père me laissait la maison si j'avais besoin de m'isoler pour travailler. Cela faisait plus de dix ans que son père vivait là maintenant toute l'année, même s'il avait toujours eu la propriété (il l'avait achetée à la fin des années soixante), mais il ne s'y était vraiment installé qu'après son divorce, pour y vivre seul, avec quelques chevaux, le jardin, un peu de pêche sous-marine, une immense bibliothèque. Il avait été essayiste, antiquaire à ses heures, mais il avait fini par tout abandonner, il avait gardé un appartement à Paris, mais ne s'y rendait que de plus en plus rarement, il devenait de plus en plus solitaire et sauvage (c'était plutôt l'été, maintenant, qu'il quittait l'île d'Elbe pour échapper aux touristes). Il vivait là retiré, gardant un lien de plus en plus ténu avec le monde, il avait aménagé une vieille maison de pierre indépendante pour Marie dans la propriété, une ancienne maison de jardinier. Marie était sa seule fille, son unique enfant, et je pensais que c'est là qu'elle devait être en ce moment, Marie, dans cette vieille maison de pierre qu'il avait restaurée pour elle, ou au rez-de-chaussée de la grande maison, seule dans cette grande maison vide avec son père mort au premier étage, et elle dans la bibliothèque silencieuse, assise dans un fauteuil à accouder et regardant les livres fixement, ou dans le jardin, penchée sur les pots de plantes aromatiques qu'il avait semés, agenouillée devant les plants de tomates qui montaient contre les murets de mauvaises pierres et rattachant pensivement un petit bout de ficelle élimée qu'avait dû utiliser son père pour fixer la tige duvetueuse à son tuteur, et j'eus alors une brusque bouffée de tendresse à son égard, non pas simplement de compassion, mais simplement d'amour.

Les côtes de l'Elbe étaient maintenant en vue, montagneuses et accidentées, vallonements de profils verts encore indistincts qui se détachaient dans le ciel, Portoferraio à l'horizon, encore loin, encore simple miroitement de toits de tuiles oranges immobile au bord de l'eau, qui se précisait et gagnait en détails à mesure que nous approchions. Le bateau avait changé de régime de moteurs, les machines tournaient au ralenti, et nous approchâmes des côtes, longeâmes le promontoire rocheux pour entrer dans la rade, la vieille ville glissant lentement sous nos yeux, avec ses maisons aux volets verts et aux couleurs toscanes, jaune pâle, ocre, terre de Sienne, et ses ruelles en pente qu'on devinait derrière la ligne des remparts. Nous contournâmes la silhouette isolée du phare du Fort Stella, et, laissant la vieille ville derrière nous, nous fîmes notre

entrée dans le nouveau port, cerné de constructions récentes blanches et grises assez laides, le navire, hors de proportions, beaucoup plus haut et large que les immeubles, accosta lentement, encore en mouvement, encore porté par son élan, et parut un instant aller s'encaster dans les maisons du quartier. Je ressentis le choc de la coque contre les bouées, et fus légèrement déséquilibré. Je me tenais toujours là sur le pont en plein soleil, je n'avais pas bougé, on s'animait déjà en contrebas, on tirait des câbles sur le ponton pour amarrer le navire, on jetait des passerelles, je regardais les quelques personnes dispersées sur les quais et je guettais Marie malgré moi, je la cherchais des yeux, je cherchais son père aussi, là où il avait été si souvent quand il venait nous chercher avec sa vieille camionnette break débâchée, mais il n'y avait rien de tout cela, Marie n'était pas là et son père était mort. Voilà, j'étais arrivé à l'île d'Elbe, j'étais debout sur le pont du navire, ma pauvre chemise blanche défectueuse et mon sac à dos sur l'épaule, et je portais aux pieds de vieilles chaussures de bowling en cuir beige.

J'hésitai à prendre un taxi tout de suite, mais je n'en avais pas vu sur le port, à l'arrivée du bateau — et pour aller où ? — je traversai la rue et je voulus entrer dans un café pour téléphoner à Marie, mais je ne sais pas pourquoi, j'y renonçai et continuai à marcher sous les arcades et pris la direction du centre de la ville. Je n'avais pas l'intention de dormir à la Rivercina lors de ce séjour, et j'avais décidé de prendre une chambre d'hôtel à Portoferraio et de ne téléphoner à Marie qu'une fois installé à l'hôtel (je ne sais pas comment elle réagirait, mal sans doute, mais peu importe). Je continuais d'avancer dans le soleil, l'air sec et brûlant, je m'engageais en biais dans de larges avenues, je traversais des places désertes sous les arbres, on n'apercevait personne dans les rues, sur les bancs publics, autour des fontaines. Les magasins étaient fermés, condamnés par des grilles ou des volets métallique. La ville était déserte, il n'y avait même pas de linge aux fenêtres, une malheureuse corde ici et là, sous une persienne relevée, avec quelques culottes, blanc gris, rose, et un maillot de foot, qui pendait les bras écartés dans le vide. Je continuai à marcher et finis par trouver un hôtel, l'Albergo l'Ape Elbana, une belle bâtisse ancienne avec des volets verts et un restaurant en terrasse. Je montai quelques marches, traversai la terrasse où les tables étaient déjà dressées pour le déjeuner sous une tonnelle et entrai dans un bar désert, aux profondeurs fraîches et ombrées. Je longuai le comptoir jusqu'à une porte vitrée, qui donnait sur une sorte de réception, un petit comptoir en bois, derrière lequel se trouvait un tableau de liège où pendaient quelques clés. Des escaliers montaient vers l'étage, une autre porte donnait sur des cuisines, un couloir s'éloignait vers un jardinet. J'appelai, et n'obtins pas de réponse. Je m'avançai dans les escaliers et montai quelques marches pour jeter un coup d'oeil vers l'étage, quand la porte des cuisines s'ouvrit en dessous de moi, et une dame apparut, avec un tablier bleu clair à petits carreaux, accueillante, volubile, étonnamment souriante et gentille, qui parut désolée qu'il n'y eût plus de chambre pour moi dans l'auberge (*mais en août, s'il n'y a pas de monde en août*), et, me retenant comme j'allais partir, me dit d'attendre, réfléchit avec ostentation (elle semblait mimer ostensiblement toutes ses actions, chacun de ses gestes), la main levée en suspension pour me faire patienter. *Suivez-moi*, dit-elle. Elle prit une clé sur le tableau, et m'entraîna dans le couloir au carrelage à damier noir et blanc. Nous traversâmes le jardinet, où se trouvaient une balançoire, une minuscule piscine ronde en plastique bleu, un désordre de petites pelles et de râtaux jaunes et rouges, passâmes une courette où séchait du linge et suivîmes une allée bordée d'un muret jusqu'à un pavillon isolé, dont elle ouvrit la porte branlante. Derrière se trouvait une chambre avec un lit en fer et un couvre lit bleu, une porte-fenêtre entrouverte, qui donnaient sur un petit potager. Elle me demanda si cela pouvait convenir, la douche et les toilettes se trouvaient à l'extérieur, et je dis oui, que c'était parfait.

Je n'attendis pas son départ pour décrocher le téléphone sur la table de nuit (elle était en train d'arranger un anneau des rideaux qui s'était bloqué) et j'appelai la Rivercina. Je laissai sonner dix fois, vingt fois, il n'y avait personne. Je raccrochai. Je voulus alors appeler Marie sur son portable, mais, pour le joindre, il fallait passer par l'étranger, et je compris, en me heurtant à une sonnerie en permanence occupée quand je composais

le 00, qu'on ne pouvait pas obtenir l'étranger depuis la chambre. Je dis alors à la dame que je devais téléphoner à l'étranger, tout de suite, que c'était absolument urgent, et grave. Elle me regarda, un peu surprise, moins souriante, plus méfiante, plus circonspecte, mais toujours de bonne volonté, et nous retournâmes à la réception. Elle me fit entrer dans le grand café ombré qui donnait sur la terrasse et me laissa téléphoner dans le bar, avançant pour moi un vieux téléphone beige sur le comptoir (*c'est un peu plus cher, c'est au forfait*). Je hochai la tête tout en composant le 00, pour l'étranger, le 33, pour la France, puis le numéro de téléphone de Marie, et, à peine eus-je fini de le composer, que je l'entendis la voix de Marie. Elle me demanda où j'étais, et je lui dis que j'étais à Portoferraio, dans un hôtel qui s'appelait Ape Elbana. Il y eut un blanc, elle ne dit rien, ne répondit pas, elle réfléchissait, ou était sollicitée par autre chose, et c'est alors que j'entendis les cloches, non pas dans le téléphone — aussi dans le téléphone — mais, dehors, dans la rue, à même pas cinquante mètres de là, à vingt mètres, je tournai la tête vers la rue et essayai de me pencher vers l'endroit d'où provenaient les cloches, d'apercevoir le cocher, il devait être tout près de l'hôtel, j'entendais distinctement les cloches dans le silence de la ville, chaque note grave et régulière du glas qui était en train de sonner pour l'enterrement du père de Marie.

Et tu es arrivé quand ? me dit-elle (mais ce n'était pas du téléphone que provenait la voix)

Marie était en face de moi, elle venait d'entrer dans le café par la porte de la terrasse, et elle s'avavançait vers moi dans le clair-obscur en chemise blanche et pantalon beige, dans un halo de contre-jour, une étincillante lumière blanche brillant derrière elle sur les façades brûlées de soleil de la rue. Elle souriait légèrement, une ombre de malice courait dans ses yeux, elle me toucha l'épaule et m'embrassa doucement, m'effleura les lèvres, me prit le téléphone des mains (*permesso*) et raccrocha doucement. Elle était debout en face de moi — impressionnante de calme et de beauté —, on entendait les derniers et mourants tintements du glas au loin. Elle me prit les deux mains et les serra très fort, à me faire mal, en me regardant intensément, avec douceur, avec détresse, et une bouffée de douleur déforma son visage, elle eut une sorte de haut-de-coeur de chagrin qui lui souleva la poitrine — très brève, comme une gorgée de vomit qui lui remontait à la gorge — mais elle contracta aussitôt la bouche dans une grimace, et prit le dessus et, avec beaucoup de froideur et de distance, elle s'éloigna, dit que la messe commençait. Rejoins-moi, dit-elle, et elle ressortit.

Je restai une minute au bar sans bouger. La dame me regardait avec intensité derrière le comptoir, silencieuse. Au bout d'un moment, je ne sais pas pourquoi, je lui dis que c'était ma femme, et elle hocha doucement la tête. Je repassai dans la chambre, mais je n'avais rien à y faire, je me lavai rapidement les mains, c'est tout ce que je pouvais faire pour le père de Marie, j'arrangeai au mieux ma chemise devant la glace, la rentrai dans le pantalon, mais c'était pire, je la laissai dehors, la plaquant, la repassant lentement du plat des mains. Je ressortis de l'hôtel, je descendis la Salita Cosimo dei Medici. L'église était en effet à moins vingt mètres de l'auberge, et je me demandais comment j'avais pu ne pas la voir en arrivant, sans doute parce que j'étais arrivé par le haut de la place — mais je notais que, même maintenant, l'église restait très sobre, il n'y avait aucune ostentation d'enterrement, crêpes ou voiles noirs à l'entrée — pas même de fleurs en vue, à part les grands pots blancs évasés de géraniums et de lauriers qui devaient être en permanence sur le parvis. Il n'y avait plus personne devant l'église, et la place de la République était déserte à l'ombre de ses arbres dans l'épais silence du dimanche matin, seule la présence d'un corbillard garé un peu plus loin sur le parking, pas même devant l'église, parmi les voitures et les camping-car — un long et élégant corbillard gris métallisé aux vitres teintées — pouvait laisser témoigner de la tenue d'obsèques dans l'église

Lorsque j'entrai dans l'église, j'entrouvris la porte grinçante et m'immobilisai sur le seuil, frappé par l'atmosphère de silence et de recueillement qui y régnait, la pénombre imprégnée d'une odeur de marbre et de cierge, la voix du prêtre invisible qui résonnait

dans la nef. Il y avait à peine une vingtaine de personnes réparties sur les vieux bancs de prières en bois, et j'aperçus Marie au premier rang, elle s'était dissimulé le visage derrière de grandes lunettes noires. Je m'avançai entre deux piliers, restai en retrait. Quand elle me vit, me reconnut — elle releva ses lunettes — elle resta très froide, très digne, très distante, et me fit simplement signe de la main d'aller m'asseoir à l'écart sur un banc, mais pas à côté d'elle, elle ne me dit pas de la rejoindre. Elle était seule en face du cercueil, droite dans sa chemise blanche et son pantalon beige bouffant aux cuisses et strictement ceinturé, le regard dur, froid, sombre, avec en plus quelque chose de buté dans l'attitude. Elle ne pleurait pas. Elle se tenait là immobile et cambrée devant le cercueil de bois avec deux poignées latérales en argent travaillé, dans une tenue, qui, à mesure que je l'observais et la détaillais, me semblait être ni plus ni moins qu'une tenue d'équitation — chemise blanche, pantalon de cheval et bottes de cuir souples qui montaient jusqu'au genou — Marie, en tenue d'équitation devant le cercueil de son père, le regard dur, froid, sombre, qui regardait le prêtre avec cette douleur contenue, glaciale, butée, cette douleur furieuse, et comme foncièrement exaspéré, comme si elle avait en plus une cravache à la main, le long de sa cuisse, un fouet, prête à frapper, à cingler l'air irrespirable et confiné de l'église, à cravacher le visage du prêtre, très jeune — vingt-trois ans, vingt-quatre ans —, qui se tenait devant elle dans sa chasuble d'un blanc crème rehaussée d'une croix violette — un ange pasolinien, à lunettes, un peu gras — et officiait de sa voix traînante, les gestes onctueux, s'adressant à l'assistance d'une voix mièvre, féminissime, un public essentiellement composé de vieilles dames en noir, avec des fichus et des châles, des jupes noires, des chemisiers noirs ou bleus sombres, des bréviaires et des chapelets, Marie et moi devions avoir au moins trente ans de moins que n'importe quelle autre personne présente dans l'église, et je finis par comprendre que c'était sans doute là le public habituel de l'office dominical du Dôme de Portoferraio, à laquelle avait été joint fortuitement la messe d'enterrement du père de Marie — sinon nous n'aurions été que deux dans l'église, Marie et moi, pour rendre hommage à son père. Trois avec Maurizio, je reconnus également Maurizio dans l'assistance, digne dans une chemise pâle à carreau bleu et blanc, un pantalon noir et des bretelles, un élégant chapeau dans ses mains croisées devant lui, qui se tenait juste derrière Marie, mais à distance respectable, deux ou trois rangs derrière elle, les cheveux blancs, la peau épaisse, ridée, burinée, encore sec et musclé pour ses quatre-vingt ans. En vérité, il semblait bien qu'il n'y avait que Marie dans l'église, qui emplissait tout l'espace et le saturait de sa présence exacerbée, avec son regard noir, buté — Marie et le cercueil, chacun dans son excès, Marie, en tenue d'équitation, dans la démesure et l'outrance, et le cercueil, en bois, dans le dépouillement et la sobriété.

Je regardais Marie, seule dans cette église inconnue en face du cercueil de son père — Marie strictement immobile, et comme foncièrement exaspérée —, et il me frappa alors combien elle ressemblait à son père, combien elle en avait l'intransigeance, la trempe, la fantaisie sauvage, et je pus comprendre alors, je parvins à imaginer comment avait pu germer dans son esprit cette idée folle de venir à l'enterrement en tenue d'équitation. Elle s'était levé à l'aube ce matin, Marie s'était levée à l'aube car elle savait que les employés des pompes funèbres viendraient chercher le corps très tôt, qu'il seraient dès huit heures à la Rivercina, et elle s'était habillée avec soin pour son père, choisissant ses vêtements en pensant à lui, elle s'était fait belle, elle s'était coiffée, maquillée, et quand Maurizio avait accueilli les quatre silhouettes grises des pompes funèbres à la porte du jardin, elle ne leur avait pas adressé la parole, elle avait disparu, elle n'avait pas voulu suivre les opérations dans la maison, la pénible descente du cercueil dans les escaliers, le transfert dans le jardin et l'installation dans le corbillard, mais, quand le corbillard fut prêt, que Maurizio monta avec les hommes dans la voiture et que le corbillard s'apprêta à partir, Marie était là, elle apparut à cheval dans le chemin. Elle avait sellé une jument de son père, et, dans un de ces gestes de folie dont elle était capable, de panache et de bravoure, elle qui ne montait pas à cheval, elle qui n'était pas cavalière, elle avait accompagné le corbillard à cheval depuis la Rivercina jusqu'à Portoferraio pour rendre un dernier hommage à son père, elle avait escorté le corbillard sur les routes désertes de l'île d'Elbe tout au long de la douzaine de kilomètres qui sépare la Rivercina de Portoferraio, mais, comme elle ne montait pas bien à cheval,

comme elle n'était pas cavalière, elle ne s'était jamais laissée dépasser par le corbillard, restant au pas pendant les douze kilomètres du trajet, empêchant le chauffeur de la dépasser et le contraignant à rester dans son sillage, le moteur au ralenti pour ne pas effrayer la bête, sillonnant ainsi les étroites routes en lacets qui cheminent à flanc de montagne avec ce long corbillard gris métallisé dans son dos, la mer en contrebas, calme et étale dans le soleil étincelant. Elle se tenait très raide sur le cheval dans sa chemise blanche, les yeux exaltés, regardant droit devant elle avec orgueil et fierté, une main sur le arçon, cheminant dans le soleil avec un sentiment de toute-puissance et d'intemporalité, les sabots du cheval cognant avec régularité le bitume et résonnant dans l'air déjà chaud de la route. Le cheval avançait de son pas lent et régulier dans un paysage de vignes sur fond de mer limpide, elle longea les ruines d'une villa romaine de l'ère impériale, avec des pans de mur dressés dans des champs séchés par le soleil, des fragments de mosaïques, noirâtres et mangés par le temps, épars au milieu des herbes hautes, des ronces et des lentisques. Le long corbillard gris métallisé la suivait sur une route qui sillonnait dans d'anciens marais salants survolés d'ondes de moustiques qui tourbillonnaient en suspension dans l'air à la surface de boues marines glaiseuses et verdâtres, riches en iode et en soufre. Bientôt, l'étrange convoi approcha de la ville, les routes devinrent plus larges et plus fréquentées, mais Marie ne se réfugia pas sur le bas-côté et ne coupa pas à travers champs pour rejoindre la rade, elle était restée bien au centre de la route, le long corbillard gris métallisé aux vitres teintées toujours derrière elle, qui ne cherchait plus à la dépasser, devenu docile lui aussi, mis au pas, amadoué, qui la suivait au ralenti, le moteur ronronnant, et elle était entrée dans la ville ainsi, escortant son père mort à cheval dans les rues de Portoferraio désertes en ce dimanche matin, passant par la Viale Alcide Gasperi, par la Via Carioli, traversant la Viale Alessandro Manzoni, où un café était ouvert et où les rares clients étaient sortis sur le trottoir pour regarder passer le cheval et le corbillard dans le soleil matinal, et, arrivée Piazza Citi, Marie s'engagea sur la via Vittorio Emanuele II^o probablement au moment même où mon bateau arrivait en vue du port, et elle avait dû m'apercevoir alors, moi qui me rendais comme elle à Portoferraio pour les obsèques de son père, elle avait aperçu ce grand bateau au large, qui arrivait de Chine, et nos esprits avaient communiqué dans l'hommage et la douleur, s'étaient rejoints et enlacés dans la transparence du ciel.

Je ne savais pas où j'allais, je marchais sans but, lentement, je marchais, je ne savais pas, j'ignorais où j'étais, j'aurais été incapable de dire ce que je faisais, rien, j'étais en mouvement, je marchais, je marchais dans les rues de Portoferraio en chaussures de bowling. J'avais quitté l'église avant la fin de l'office, sans un signe à Marie, sans lui parler, sans l'avertir de mon départ, je n'en pouvais plus, je regardais le cercueil, et, d'un coup, j'avais fui son emprise, je m'étais échappé, j'avais quitté mon siège et j'étais sorti. La place était déserte dans la chaleur de midi, livrée au soleil immobile, abandonnée à l'été, une vieille Vespa garée contre un mur ocre. J'avais traversé la rue et je m'étais

approché du corbillard, je m'étais penché aux vitres teintées et j'avais regardé à l'intérieur, l'espace allongé tapissé de velours où avait reposé le cercueil, les deux rangées de sièges vides à l'avant, confortables, rebondis, le tableau de bord en bois précieux. Puis, j'avais continué, j'avais traversé la place vide, les passages piétons étaient déserts, quelques détritiques reposaient au pied d'une poubelle, petit amoncellement de canettes écrasées et de sacs en plastique blancs bien noués. J'étais monté vers la citadelle, je gravissais d'étroites ruelles tortueuses, j'apercevais des fleurs dans des jardins qui donnaient sur la mer, des lauriers-roses, des roses trémières, des bougainvilliers, un figuier de barbarie et ses raquettes aux fins aiguillons tendus niché dans l'angle d'une muraille, les rues dallées montaient par paliers vers la forteresse, désertes, silencieuses, avec parfois, au détour d'une venelle, un rempart qui donnait en à-pic sur la mer ensoleillée.

Je passai l'après-midi à errer dans les rues, je buvais des cafés dans les rares bars ouverts, je ne parlais pas, je restais au comptoir, je jetais un oeil distrait sur le téléviseur allumé sur une étagère qui diffusait un grand prix de Formule 1, je finissais mon espresso et je buvais même parfois le petit verre d'eau tiédasse qui l'accompagnait, incapable de manger quoi que ce soit, si ce n'est des glaces, des sorbets, je faisais déplacer le barman devant le grand présentoir réfrigéré à compartiments disposé près de la porte d'entrée pour choisir les parfums, me décidant pour des couleurs sombres et crépusculaires, mauve et noir, le cassis et la myrtille, parfois le jaune orangé de la mangue (la mangue était très bonne), qui étanchaient ma soif autant qu'ils l'attisaient. Je me promenais le long du vieux port, vide lui aussi en ce dimanche après-midi d'août, tout aussi abandonné que la ville, les bateaux de plaisance l'ayant délaissé pour les criques. Les bars étaient déserts le long des quais, un auvent de toile blanc tendu au-dessus des terrasses vides aux chaises en plastique blanc.

Et, tout au long de l'après-midi, une voiture de Formule 1 m'accompagna dans la ville abandonnée, qui disparaissait parfois un quart d'heure, vingt minutes, puis réapparaissait, toujours la même Ferrarri — museau, casque, ailerons rouges —, le pilote invisible dans le cockpit, cadrée plein écran et que je retrouvais de bar en bar, comme une abstraction en mouvement perpétuel, monoplace monochrome dans un paysage flou et indifférencié, dont j'apercevais la fugitive traînée rouge derrière les vitres des cafés en me promenant dans la rue, ou que je distinguais immédiatement dans la pénombre sur la grisaille du téléviseur si j'entrais dans un bar, ce pur rouge en mouvement, lancinant, obsédant, qui se déplaçait, comme immobile à deux cent cinquante kilomètres heures, sur tous les téléviseurs des bars de Portoferraio, posé en hauteur sur une étagère, ou au-dessus d'une armoire à trophées dans une salle annexe où trônait un billard, ou simplement posée sur le bar à portée des machines à café, un petit poste portatif avec une antenne modulable, parfois le son éteint, et que tous les clients, les rares clients, un type ou deux en short affalés ici ou là autour des tables recouvertes d'immondes nappes à fleurs, tout le monde suivait distraitement des yeux dans sa ronde immuable, même moi (qui me demandait vaguement de quel grand prix il s'agissait), même le garçon derrière le bar qui séchait des verres dans une serviette devant ses rayonnages de bouteilles.

J'étais entré dans un café du port et j'avais ouvert le journal local qui traînait sur le comptoir, *Il Tirreno* du jour, pour voir de quel grand prix il s'agissait, quand, feuilletant les pages locales du journal consacrées à l'île d'Elbe, j'étais tombé sur une photo d'Henri de Montalte. Son visage familier, en noir et blanc passé, mal imprimé, comme légèrement délavé, apparaissait parmi d'autres visages de victimes de faits divers ou de personnalités, celui de Maurizio El Abassi qui avait disparu depuis le 12 juillet sans laisser de traces, ou celui de l'écrivain et journaliste Gaspare Barbiellini Amidei que la ville de Portoferraio avait fait citoyen d'honneur. La photo d'Henri de Montalte datait d'il y a longtemps, elle avait dû être prise quand je ne le connaissais pas encore. Je regardais son visage sur la photo, à la fois mort et vivant, familier et lointain, et je ressentis soudain une grande lassitude, un découragement. Je refermai le journal, et, désignant l'écran du téléviseur au barman, je lui demandai de quel grand prix il s'agissait. Bah, dit-il, avec une

moue éloquente, qui pouvait à la fois signifier qu'il n'avait pas compris la question ou qu'il ne savait pas (ou les deux). Je n'insistai pas. Je regardai quelques instants la voiture qui continuait de tourner sur le circuit. Schumacher ? dis-je. Schumacher, *si*, dit-il en confirmant de la tête.

Lorsque je revins à l'auberge, passant par la terrasse où un couple s'attardait à une table sous la tonnelle à boire le café au soleil devant une bouteille de grappa, j'entrai dans le bar et j'aperçus la Ferrari sur l'écran du téléviseur, qui paraissait poursuivre son errance parallèlement à la mienne. La patronne m'appela au comptoir, et, me prenant à part avec un peu de mystère dans la voix, sur un ton de confiance, me dit quelque chose en italien que je ne compris pas, mais qui semblait prometteur, à en croire sa mine réjouie et vaguement comploteuse (j'avais simplement compris *la sua moglie*). Mais, comme je restais là debout, songeur, les yeux dans le vague, à regarder la Ferrari sur le téléviseur, alors qu'apparaissait enfin soudain en surimpression sur l'écran la réponse à la question que je me posais depuis le début de l'après-midi (*Hungaroring*, grand prix de Hongrie), elle m'expliqua d'un ton ennuyé, pour se dédouaner ou se justifier, qu'elle ne lui avait donné la clé que parce qu'elle avait beaucoup insisté, et c'est comme ça que j'appris, indirectement, que Marie était dans ma chambre.

Marie, Marie que j'avais abandonnée, que j'avais laissée sans nouvelles tout l'après-midi (Marie qui devait m'en vouloir et me le ferait payer au centuple), Marie, qui, après le cimetière, m'avait rejoint à l'hôtel et ne m'avait pas trouvé. Marie, que j'aimais et à qui je n'étais d'aucun secours.

Marie m'attendait dans la chambre lorsque j'ouvris la porte, elle ne bougea pas, étendue sur le dos sur le lit, la chemise ouverte sur un soutien-gorge léger en dentelle, les volets étaient mi-clos dans la pièce qui ne laissaient pénétrer qu'une douce pénombre. Je la rejoignis sur le lit, et elle me prit la main, l'immobilité de sa douleur, le silence, les caresses, quelque chose de dingue dans ses yeux, un désir de plus en plus intense, sa façon de me caresser le sexe, de le pétrir avec la main, d'ouvrir mon pantalon et de le baisser sans ménagement, avec une certaine sauvagerie, de me branler n'importe comment, avec hargne, ténacité, les lèvres serrées, on eût dit pour me faire mal, puis de se recroqueviller sur moi et de me caresser le sexe avec la langue, non pas avec tendresse comme d'habitude, avec douceur, mais d'une façon désordonnée, brouillonne, comme bravant un dégoût, ou un interdit, et n'insistant même pas, me laissant assez vite en plan sur le lit, et se recouchant sur le dos pour que je la caresse à mon tour, descendant simplement son pantalon de cheval le long de ses cuisses, avec la même impatience brouillonne, avec la même absence de romantisme, et je me rendis compte qu'elle ne portait rien en-dessous, qu'elle n'avait pas de slip, son sexe était nu devant moi, et elle me prit la main et m'entraîna sur elle, je l'aimais et je savais que je ne pouvais rien pour elle, que c'était impossible de s'aimer maintenant, elle le savait aussi bien que moi, que nous ne pouvions pas nous aimer maintenant, nous ne faisons pas l'amour, nous faisons l'impossible, nous nous embrassons avec force, j'embrassais son corps nu dans la pénombre, tendrement, doucement, je passais

la main sur ses joues, je caressais ses seins avec la langue, je ne sais pas si elle avait été nagé après le cimetière ou si elle s'était baignée ce matin avant de venir à l'enterrement, mais sa peau avait un goût d'eau de mer, de légère transpiration et d'odeur de maquis, de chaleur et de sel, la peau de son ventre était douce, la peau de ses cuisses était chaude, lisse, brûlante, elle gémissait, je lui carerssais le sexe avec la langue, son sexe étonnamment frais, qui avait une saveur d'iode, quelque chose de marin, je lui passais doucement la main sur les hanches, j'avais fermé les yeux et je continuais de lui caresser le sexe avec la langue, quand, d'un coup, je ne sais dans quel geste d'impatience ou d'exaspération, de désespoir ou de simple accablement — ou dans la soudaine et définitive prise de conscience qu'il était impossibilité de continuer à prendre du plaisir, ou à le rechercher —, soulevant brutalement le bassin pour se dégager, elle me repoussa violemment au loin d'un mouvement excédé et torsadé du corps en me donnant un puissant coup de sexe dans la gueule.

Il n'y eut pas un mot, pas une explication, elle se tourna sur le côté et enfouit son visage dans l'oreiller, sans pleurer, sans verser une larme. Je l'avais laissée seule, je m'étais glissé entre les volets et j'avais été prendre l'air sur la terrasse, pieds nus, le pantalon défait, la chemise ouverte, je m'étais assis une chaise en plastique cassée, bancale, qui entourait une table de jardin blanche en bordure du petit potager. La dispute commença presque immédiatement, terrible, brève, violente, les cris venaient de la chambre, du lit, où elle était restée couchée, je l'entendais crier dans la pénombre, je pouvais apercevoir sa silhouette recroquevillée sur le lit dans l'interstice des volets quand je me tournais vers la chambre, et quand j'essayais de répondre — pas de me justifier, simplement de répondre, de dire quelque chose — ses cris redoublaient et allaient se perdre entre les quatre murs du potager, les plus stridents résonnant un instant douloureusement au-dessus de moi dans l'air chaud. Je ne disais plus rien, elle s'était tue. Elle était seule dans sa douleur, et j'étais seul dans la mienne. Mon amour pour elle n'avait fait que croître à mesure que je revenais vers elle pendant ces vingt-quatre heures de voyage, et, alors que je croyais que le deuil allait nous rapprocher, nous unirait dans la douleur, je me rendrais compte qu'il était en train de nous éloigner l'un de l'autre. A cause de nos souffrances évidemment, qui, au lieu de se neutraliser, s'aiguisaient l'une l'autre, s'excitaient mutuellement. Mais aussi, parce que Marie commençait à comprendre, que, du simple point de vue de l'efficacité, on pouvait faire beaucoup plus de mal à ceux qu'on aime qu'à ceux qui nous indiffère.

Puis, près d'une heure s'écoula, où nous restâmes chacun sur nos positions, sans parler, elle dans la chambre, et moi sur la terrasse, à ne rien faire, ni l'un ni l'autre, j'avais mis mes pieds au soleil et je les regardais (une horloge solaire, en quelque sorte), et, au bout d'un moment, je vis les volets s'ouvrir derrière moi et Marie apparaître, calmée, métamorphosée, pieds nus et la chemise ouverte, le pantalon de cheval remonté sur sa taille, qui venait fumer une cigarette dehors avec moi. Je relevai la tête et elle me sourit. Elle s'assit par terre en bordure du potager, elle fumait en silence, elle se retourna pour jeter un coup d'oeil attentif sur le potager, les tomates, les aubergines, le basilic en pleine terre, et elle me dit à voix basse, pensive, que la dame de l'hôtel avait été très gentille (pas comme toi, me dit-elle, et elle appuya tendrement un doigt sur mon genou pour faire mine de me repousser en arrière).

Vers six heures, Marie voulut aller nager. Il n'y avait pas de plages agréables à Portoferraio (la plage sous le Fort Falcone était déprimante, et celle dei Frati ne valait guère mieux). Nous descendions les escaliers de la Salita Cosimo de Medici avec une petite serviette blanche que nous avons empruntée à l'auberge, et Marie suggéra d'aller récupérer la vieille camionnette break débâchée de son père, qui croupissait sur un paking derrière le nouveau port, entre une conserverie de poissons et un garage (son père avait acheté une Land Rover neuve quelques mois plus tôt et avait laissé la vieille camionnette en dépôt plus ou moins surveillé dans le grand terrain vague à peine enclos qui jouxtait le garage). Il y avait encore du soleil, un soleil plus léger et agréable, et nous traversâmes Porto-Ferraio jusqu'au nouveau port. Nous passâmes sous une clôture très lâche, effractrice bien légère, et nous avançâmes dans un terrain vague

grisâtre et caillouteux, au fond duquel je reconnus la vieille camionnette break débâchée de son père garée devant un grillage où des voitures d'occasions étaient proposées à la vente, avec des pancartes rouges et blanches sur les pare-brises, qui précisaient des paramètres technique et annonçaient le prix de vente proposé. Tu veux conduire, me dit-elle, et elle me tendit les clés de la voiture.

Je pris place au volant, m'enfonçai dans le vieux siège, le volant brûlant, avec le tableau de bord en plastique noirâtre grumeleux parsemé de brins de paille et de tickets de parking, une bouteille d'eau minérale à moitié pleine coincée contre le frein à main et des petits bouquets d'herbes séchées sur la boîte à gants — fenouil, genêt, romarin (un vrai herbier) — que Marie, ou son père, avait dû cueillir l'année dernière ou il y a deux ans. Il régnait une odeur de maquis et de vieux plastique dans la voiture, d'écurie et de métal chaud. Je démarrai (du premier coup) et nous nous éloignâmes sur le parking bosselé, grimpâmes sur le bas-côté pour contourner la petite barrière rouge et blanche qui le fermait théoriquement et laissâmes très vite Portoferraio derrière nous. Marie ne disait rien, elle avait posé la petite serviette blanche de bain sur ses cuisses, et regardait la route. Nous n'avions pas évoqué de destination précise, mais j'avais pris naturellement le chemin de la Rivercina. La Rivercina se trouvait dans la région minière de Rio nell'Elba, j'avais déjà remarqué des mines abandonnées au bord des routes, mais jamais, autant qu'aujourd'hui, dans la pure beauté de cette soirée estivale, dans cette lumière caressante de la fin du jour, si calme, si douce, tranquille, apaisante — sans un souffle de vent, sans une vague —, dans cette nature si intensément bleu et verte, le bleu du ciel et le vert de la végétation, le vert des arbres et le bleu limpide de la mer immobile en contrebas, je ne fus frappé par le caractère funèbre des paysages de mort et de désolation qu'avaient laissé dans la nature les mines de fer désaffectées. Il y avait comme une beauté lugubre qui se dégageait de ces paysages post-atomiques, traînées de cicatrices rougeâtres au cœur du maquis, blessures ouvertes au soleil, longues plaies roses et poussiéreuses brûlées dans la lumière, quelque chose des paysages après l'incendie, des versants calcinés parsemés de silhouettes suppliciées d'arbustes noirs aux branches tendues encore fumantes. Je roulais lentement sur une petite route en lacets, et j'observais la colline écorchée qui descendait jusqu'à la mer, la végétation absente, qui laissait le minerai à nu, quelques chemins fantomatiques qui serpentaient jusqu'à la plage que devaient emprunter les camions qui chargeaient la magnétite, les hauts bâtiments de la mine abandonnés, toit ouvert, vitres cassées, des wagonnets au rebut entassés à la renverse sur la plage parmi des cabanons de tôle ondulée, et, tout au long de la côte, bordant une mer d'huile — mais noire, une mer d'huile noire en plein jour — une plage d'oxyde de fer.

Le soleil était encore haut, et je le vis soudain briller à la verticale de la côte au détour d'un virage : un feu dans la mer, aveuglant, qui ne se consumait pas. Je plissai les yeux, et demandai à Marie de me prêter ses lunettes. Elle les ôta de ses yeux et les posa elle-même sur mon nez, dans un geste qui aurait pu être tendre, qui commença même comme un geste tendre, mais qui, parce que mon nez se déroba sous sa main, ne lui offrit pas immédiatement la plate-forme escomptée, devint une cause d'agacement, et même d'exaspération, tandis qu'elle me les enfonçait sur le nez en me fichant presque une branche dans l'oeil. J'avais bifurqué dans un petit chemin, de terre et de cailloux, plutôt une piste qu'une route, que je suivais lentement (je roulais à peine à trente kilomètres heures, mais nous étions furieusement secoués dans la voiture, et Marie tendait le bras pour prendre appui du bout des doigts sur la boîte à gants). Je traversai un pont abandonné, qui enjambait une rivière à sec dans son lit de cailloux, remontai la piste poussiéreuse sur une centaine de mètres et allai me garer sur un promontoire qui dominait la mer, d'où partait un sentier abrupt qui descendait vers une crique. Aucune autre voiture n'était garée là ce soir (parfois, il y en avait jusqu'à quatre ou cinq, mais jamais plus, l'endroit n'était pas très connu). Marie me précédait dans le chemin, la serviette éponge sur l'épaule, qui descendait d'un bon pas parmi les genêts et les asphodèles. Au bas du sentier, perdus dans les ronces et les oliviers sauvages, se devinaient les ruines d'une chapelle abandonnée, le toit ouvert, que la végétation avait envahie. Nous contournâmes les murs délabrés de la chapelle pour accéder à la côte,

et, suivant encore quelques rochers accidentés qui s'avançaient dans la mer, débouchâmes sur une minuscule plage de galets sans autre végétation que quelques massifs de joncs et d'hélianthes à feuilles d'obione qui avaient poussé en bordure d'une mare d'eau infestée de moustiques qui croupissait au pied de la paroi rocheuse. Marie s'assit dans les galets et enleva ses bottes d'équitation, je dus l'aider car elles collaient à ses jambes, et alla tout de suite mettre les pieds dans l'eau. Elle déambulait de long en large au bord de la mer, je la regardais, j'avais enlevé ma chemise, que j'avais posé à côté de moi. Elle voulut relever les jambes de son pantalon pour ne pas les mouiller, s'arrêta et se pencha sur ses genoux mais perdit assez vite patience et revint vers moi pour enlever carrément le pantalon, et retourna marcher ainsi au bord de l'eau, jambes et fesses nues, ne portant plus que sa chemise qu'elle avait déboutonnée et qui battait sur ses flancs (avec son soutien-gorge en dentelles sous la chemise ouverte, plutôt mal placé pour couvrir la quintessence de son intimité).

La mer était limpide, et le soleil avait déjà beaucoup décliné dans le ciel. Du feu dans la mer ne subsistait que quelques braises rouge orangé sur le point de s'éteindre à la surface humide et transparente de l'eau. Marie revint vers moi en se contorsionnant sur les galets, me prit la main, et je l'enlaçai sans un mot sur la plage, attirant son corps contre le mien et la serrant contre moi, l'apaisant dans l'étreinte. Je sentais son corps chaud dans mes bras, immobile en face d'elle, je la regardais avec intensité (moi aussi je souffrais, je ne sais pas si elle s'en rendait compte). Nous nous regardions dans les yeux, et je commençai à nous balancer tout doucement, l'entraînant avec moi sur les galets, la bercant dans mes bras, sans un mot, je dansais, presque immobile, avec elle, dans cette petite crique bordée d'éboulis rocheux encaissée au flanc de la montagne. Nous ne formions qu'un seul corps, torse nu et les jambes nues, nos nudités complémentaires (même sa chemise semblait se poursuivre par mon pantalon et mes chaussures). Nous dansions, lentement, comme dans un rêve, il n'y avait pas de musique, mais, dans les rêves non plus il n'y a pas de musique, dans les livres non plus, il n'y a pas de musique, et peut-être d'ailleurs de la musique surgit-elle alors à ce moment-là. Nous dansions étroitement enlacés dans la crique déserte, au bord de l'eau, mes pieds s'enfonçant dans les galets et trébuchant, et les siens, nus, me suivant, glissant aussi, parfois, imperceptiblement, sur de petites pierres rondes, dansant et nous rapprochant de la mer, du sable gris concassé où les vagues venaient mourir, les pieds dans l'eau, mes chaussures de bowling mouillées jusqu'à l'empeigne, de l'eau jusqu'aux chevilles, de l'eau jusqu'aux mollets, nous dansions sans musique au bord de la mer.

Marie avait ôté sa chemise, et elle était partie nager. J'avais été me rasseoir sur les galets, et elle barbotait en face de moi dans l'eau, elle me regardait, elle me souriait, les mains appuyées sur le fond, presque immobile, les cheveux mouillés, la tête au fil de l'onde, aspirant quelques gouttes et les recrachant en faisant des bulles. Viens, me dit-elle. Je lui souris, mais sans bouger. Viens, répéta-t-elle, puis elle s'éloigna sans insister, fit quelques brasses vers le large, elle nageait très bien (Marie nageait très bien), elle passa au crawl, avec un beau mouvement, très lent, régulier, décomposé, des bras, qui montaient vers le ciel et plongeaient dans la mer avec comme un léger contretemps. Elle s'éloigna du bord et commença à longer le grand à-pic rocheux de la montagne, puis elle s'arrêta et fit la planche, nagea quelques mètres sur le dos, battait lentement des jambes, la tête en arrière dans l'eau. Et alors elle m'appela, elle était à une vingtaine de mètres du rivage, et elle me dit qu'elle allait nager jusqu'à la prochaine plage en contournant le flanc de la montagne. Rejoins-moi là-bas, me dit-elle, passe par le sentier et rejoins-moi là-bas avec mes affaires, et, sans attendre de réponse, elle s'éloigna vers le large.

Je n'avais pas bougé, je l'avais regardée s'éloigner en contournant le grand à-pic rocheux de la montagne et disparaître très vite de ma vue, mais je sus, au moment même où elle disparaissait, que je n'aurais pas dû la laisser partir. Je réunis rapidement ses affaires dans mes bras, son pantalon de cheval, sa chemise et son soutien-gorge, ses bottes d'équitation, souples et comme flasques hors de ses jambes, et, posant la

petite serviette de bain et ma chemise sur le balluchon, je m'engageai immédiatement dans le sentier, les effets de Marie entre les bras, me dépêchai de monter pour la rejoindre le plus vite possible. Je grimpais vite dans le chemin, torse nu, pressais le pas, et je me mis à transpirer, des particules de poussière et des essences de maquis venaient se coller contre la peau luisante de ma poitrine, je fus en nage à mi-pente alors que le soleil avait pratiquement disparu derrière la montagne. Je fendais le maquis à grand pas, que recouvrait une lumière jaune dorée immobile à peine troublée par d'infimes déplacements d'insectes, mes chaussures inadaptées à la marche dérapant sur les cailloux, se tordant dans la poussière, je m'écorchais les bras aux épines des ronces, aux piquants des genêts. Arrivé en haut de la pente, je passai sans m'arrêter devant la vieille camionnette break débâchée de son père et traversai le promontoire, m'arrêtai au bord de l'immense paroi rocheuse qui tombait en à-pic dans la mer et me penchai au-dessus du vide pour essayer d'apercevoir Marie. Il n'y avait pas trace humaine dans la mer sombre qu'on apercevait en contrebas, l'eau était silencieuse, noire et immobile à l'ombre massive du versant escarpé, et je me rendis compte à quel point les pentes étaient raides à cet endroit de l'île, les côtes déchiquetées et sauvages. Le soleil, à l'horizon, pâle et jetant ses dernières lueurs orangées, était une sphère vermillon parfaite, qui s'enfonçait lentement dans la mer au-dessus d'un ciel bleu clair presque laiteux. Je l'observai un instant, sa course immobile était visible à l'oeil nu, et j'eus alors la sensation en le regardant descendre de voir le temps passer.

Je m'étais engagé dans le sentier broussailleux qui descendait de l'autre côté vers la mer pour rejoindre la crique où je devais retrouver Marie. Je me hâtai toujours, pour arriver avant elle, et pour calmer mon inquiétude, le début de panique qui me prenait et me faisait battre le coeur, me dépêchant dans le sentier pour être de nouveau avec elle, et me rassurer définitivement, et cesser de penser, ne voulant plus penser, refusant de penser, chassant de mon esprit cette idée qui ne m'était apparue qu'après son départ, à laquelle je n'avais pas pensé un seul instant pendant qu'elle se baignait, ni avant, quand elle m'avait proposé à Portoferraio d'aller nager, ni plus tard, ni à aucun moment, je n'avais tout simplement pas fait le rapprochement, que son père était mort noyé, que son malaise cardiaque avait eu lieu dans la mer, et peut-être ici même, il n'y a pas trois jours, probablement dans une crique des environs de la Rivercina, et peut-être celle-là même où Marie s'était baignée, puisque c'était nos criques, puisque c'était ces criques que nous fréquentions quand nous allions à la Rivercina, je n'avais pas fait l'évident et terrifiant rapprochement, et je le fis d'un coup, dans le sentier, en courant dans le sentier, maintenant que la lumière déclinait, que le soleil était couché et qu'il commençait à faire nuit, que le chemin était sombre et le maquis dans l'ombre, très dense, épineux, les rameaux des bruyères agités d'un frisson de brise que je devinais dans l'obscurité bleutée qui recouvrait les fourrés. Je courrais, torse nu dans le chemin, avec les affaires de Marie dans les bras, son pantalon d'équitation, son soutien-gorge et sa chemise blanche que je serrais contre ma poitrine, les bottes plaquées n'importe comment par-dessus, glissant dans des tronçons de descente plus raide et caillouteuse, qui provoquaient de petits éboulis de gravillons sous les semelles glissantes de mes chaussures de bowling qui ne me retenaient pas à la terre, ne me freinaient pas, ne trouvant pas d'appui, de point d'accroche, me tordant les chevilles, tombant même, une fois, sur le genou, le coude heurtant le sol et lâchant les affaires de Marie qui tombèrent dans le chemin, m'arrêtant pour les réunir, accroupi, le coude meurtri, ramassant son pantalon couvert de terre et de poussière, sa chemise accrochée aux feuilles visqueuses et collantes des cistes, soulevant ses bottes et repartant dans le sentier, abandonnant la serviette de bain derrière moi écorchée aux piquants d'un arbuste, poursuivant en boitant, m'étant fait mal dans la chute, et arrivant, traînant la jambe, dans la minuscule crique déserte.

Je m'assis sur le sable, les affaires de Marie dans les bras, et je compris ce que c'était que d'être abandonné, je compris le ressentiment de Marie à mon égard quand je l'avais abandonnée cet après-midi, que je l'avais laissée sans nouvelle pendant des heures, je compris son désarroi, je compris ce que c'était l'inquiétude, immense, sans secours, l'impuissance. Je regardais la mer, calme devant moi, bleu sombre, les vagues

qui se brisaient en silence contre les rochers, je guettais l'arrivée de Marie, mais je n'y croyais plus, j'étais persuadé qu'elle n'arriverait plus. En abordant la plage, j'avais couru vers la mer, j'avais escaladé les hauts rochers qui s'avançaient dans l'eau, j'avais longé la côte déchiquetée le plus loin possible, sur une vingtaine de mètres, me hissant de rocher en rocher, pour guetter l'horizon. Je m'étais tenu là, en vigie, devant la mer, les chaussures détrempées, qui prenaient l'eau sur les gros rochers glissants, mais je ne l'avais pas vue, elle était peut-être juste derrière le premier grand cap rocheux qu'on apercevait à une cinquantaine de mètres de là dans l'obscurité, quand la côte marque un angle qu'accentue la montagne, elle était peut-être en train de nager juste là derrière et sur le point d'arriver, je songeai qu'elle n'était partie que depuis un peu plus de vingt minutes, je songeai qu'elle avait peut-être fait demi-tour et qu'elle m'attendait saine et sauve sur l'autre crique.

La nuit était tombée. Je ne bougeais plus sur la crique, je regardais le petit tas de vêtements de Marie à côté de moi en boule dans le sable gris, le pantalon de cheval et les grandes bottes d'équitation souples repliées au-dessus du soutien-gorge et de la chemise blanche. J'entendais le bruit de la mer, le clapotement des vagues. Je ne pouvais plus attendre, je devais faire quelque chose, je retirai mes chaussures et mon pantalon, et je partis à la rencontre de Marie. Je m'enfonçai jusqu'à mi-cuisse dans la mer, marchant tant que j'avais pieds, de l'eau jusqu'au ventre, et alors je m'élançai, je plongeai devant moi et je fus saisi par la fraîcheur de l'eau, par sa fluidité, par le bien-être immédiat qu'elle m'apporta. Je nageais dans l'eau tiède, ample, sombre, je venais de quitter la crique et je longeais la côte, je nageais en contrebas de l'immense paroi rocheuse, dans son ombre noire et immobile, je m'éloignais du bord dans le silence de la nuit et mon inquiétude croissait maintenant que je me trouvais confronté à l'immensité de la mer au flanc de la montagne. Je pressentais sous moi les hauts-fonds marins et les profondeurs abyssales, la couleur de l'eau allait du bleu au mauve, avec des zones noires immobiles. Je continuais à nager et je mis la tête sous l'eau, j'ouvris les yeux et j'aperçus un monde flou de ténèbres sous-marines, de dénivellés et de gouffres, qui étaient comme le reflet en creux du relief accidenté de la montagne. Je longeais toujours la côte, je n'avais pas dû nager beaucoup plus que cinquante mètres, cent mètres au maximum, mais il semblait que le cap restait toujours à égale distance de moi à la manière de l'horizon. La mer était plus vaste maintenant, plus lourde à mesure que je gagnais le large, je me sentais porté, emporté par la houle qui me soulevait, immense et ondulante, il y avait de petits remous de surface, des frémissements de vagues, des lames en formation qui se fendillaient en laissant échapper quelques filets d'écume. C'est alors, dans ces eaux agitées, que j'aperçus un petit rocher au loin, autour duquel l'écume se rassemblait et paraissait bouillonner, un petit rocher en mouvement, ou la tête d'un nageur qui émergeait dans l'obscurité des flots, la tête d'épingle d'un nageur à cent cinquante mètres de là dans la nuit. Je levai le bras et fis de grands signes, j'appelai et je nageai plus vite, je m'approchai encore, j'étais persuadé à présent qu'il s'agissait bien d'une tête, et non d'un rocher, d'une épave ou d'une bouée. Mais Marie ne me voyait pas, elle ignorait que j'étais parti à sa rencontre, et elle continuait de nager à son rythme, la tête dans l'eau, qu'elle ne ressortait qu'occasionnellement pour respirer. Je nageais toujours vers elle, je l'avais reconnue à présent, je ne voyais pas encore ses traits, mais je reconnaissais sa silhouette et sa manière de nager. Je m'étais arrêté et je lui faisais signe, je l'appelai dans la nuit quand enfin elle m'aperçut, et me fit un signe du bras à distance.

Nous nagions les derniers mètres pour se rejoindre, à bout de forces l'un et l'autre, je voyais ses traits dans le noir à présent, qui apparaissaient et disparaissaient dans l'eau ondulante, à l'ombre des immenses rochers qui nous surplombaient, sa figure méconnaissable, froide, dure, cadavérique, exténuée, son regard noir, implacable, ses joues blanches, livides, exsangues, une expression de méchanceté rancie sur son visage, de ténacité hargneuse, de détresse, d'épuisement, un regard de naufragée, et, elle qui n'avait pas encore pleuré jusqu'à présent, qui n'avait pas pleuré quand nous nous étions retrouvés et n'avait pas pleuré à l'église à l'enterrement de son père, elle qui, jusqu'à présent, ne s'était jamais départie de cette attitude de froideur apparente, de

force et de distance, de cette douleur contenue, glaciale, butée, de cette douleur furieuse, et comme foncièrement exaspéré, elle attendit le dernier mètre, elle attendit d'arriver à ma hauteur et de poser la main sur mon épaule pour fondre en larmes dans mes bras, m'embrassant et me frappant à la fois, se serrant contre mon corps, enroulant ses jambes autour de ma taille et m'insultant dans la nuit, pleurant doucement, longuement, toutes les larmes de son corps, les larmes passées et à venir, qui tombaient de ses yeux et allaient se mêler à la mer qui les absorbait et les digérait immédiatement en les brassant à sa propre eau salée dans une écume qui clapotait autour de nous, Marie, sans force à présent, immobile dans mes bras, qui ne bougeait plus, qui ne nageait plus, qui flottait simplement, et moi lui caressant le visage, nus l'un contre l'autre en pleine mer, son corps mouillé contre le mien, Marie pleurant doucement dans mes bras, la tête et les épaules secouées de sanglots que j'essuyais avec la main en l'embrassant, lui passant la main sur les cheveux et sur les joues, essuyant ses larmes, et l'embrassant, elle se laissait faire, je l'embrassais, je recueillais ses larmes avec les lèvres, je sentais l'eau salée sur ma langue, j'avais de l'eau de mer dans les yeux, et Marie pleurait dans mes bras, dans mes baisers, elle pleurait dans la mer.